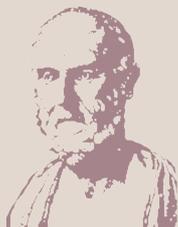


Juin 2020



Jacques Pouymayou

# Nouvelles

---

Site internet :  
[medecineetculture.com](http://medecineetculture.com)

Association Médecine et Culture :  
9, rue Alsace Lorraine  
31000 Toulouse  
Directeur de la publication :  
E. Attias





## Sommaire

Incipit .....	6
Le ténor est en prison .....	9
Les citrons de Sicile.....	12
Milone de Crotone .....	15
Les Sybarites .....	18
Les croissants .....	21
Dix jours en octobre.....	24
Les cénobites tranquilles .....	29
OK.....	32
Le coureur de Marathon.....	36
Bon anniversaire, Maestro .....	41
La sultane créole .....	44
Le français qui sauva Bismarck.....	49
Le tyran, le savant et la couronne.....	53
C.Malaparte, « une vie de héros » .....	56
Le plus beau tableau du monde .....	60
Coq au vin .....	65
La dague de la miséricorde .....	68
La voix du mort .....	72
La castapiane .....	76
Verdi, deux siècles sans une ride .....	83
Les clefs de la Bastille .....	91
L'effet papillon .....	94
Les poissons rouges et la poudre blanche .....	98
Le coureur de Marathon.....	104
L'homme qui détourna le fleuve .....	109
Apothéose .....	116
La souris du paradis .....	127
Le peintre et les architectes .....	132
Un monde connecté .....	136
L'aviateur et le philosophe .....	142
Le Nobel inattendu .....	149
<i>Nous remercions tous les intervenants</i> .....	159
Sommaire de tous les articles de la revue .....	163



## **Cher lecteur**

Pour rédiger une dissertation de qualité, un de mes professeurs préconisait, d'abord la lecture attentive de la première scène d'Andromaque, ensuite l'écoute religieuse de l'ouverture de Tannhauser, enfin l'écriture d'un incipit propre à capter d'emblée l'attention du correcteur.

J'ai pris le parti de composer, pour ce numéro, un récit dont je demande à l'avance pardon pour les quelques invraisemblances qu'il comporte et la lourdeur qui peut s'en dégager, en assemblant les premières phrases d'un certain nombre d'oeuvres pour en retirer un texte concis et lisible (?).

Je me suis toutefois autorisé l'addition, pour en faciliter la lecture (et il y en a besoin) de rajouter, en plus de la ponctuation, une **conjonction de coordination** lors de certaines liaisons. Il fallait respecter les originaux.

J'espère n'avoir pas enfanté un monstre comme le docteur Frankenstein

Je pense que vous n'aurez pas de difficulté pour en identifier les ouvrages et leurs auteurs, quoique j'avoue avoir inséré quelques textes moins connus.

Mais je ne doute pas de votre sagacité.

J'espère que vous y prendrez plaisir et la solution paraîtra bien sûr dans le numéro suivant. Mais si vous souhaitez savoir plus tôt, vous pouvez m'envoyer vos propositions :

**[jacquespouymayou@yahoo.fr](mailto:jacquespouymayou@yahoo.fr)**

Je veillerai à vous répondre au plus vite

En attendant, bonne lecture.

Et merci pour votre fidélité.

PS : Je laisse à votre discrétion l'utilisation d'internet, mais  
« à vaincre sans péril... »

## Incipit

« C'est ici un livre de bonne foi, lecteur. Il t'avertit dès l'entrée que je ne m'y suis proposé aucune fin autre que domestique et privée *car* je me suis toujours fait une certaine idée de la France. »

Le 15 mai 1796, le général Bonaparte fit son entrée dans Milan à la tête de cette jeune armée qui venait de passer le pont de Lodi et d'apprendre au monde qu'après tant de siècles, Alexandre et César avaient un successeur *et* sur le revers d'une de ces collines décharnées qui bossuent les Landes, entre Dax et Mont de Marsan, s'élevait, sous le règne de Louis XIII, une de ces gentilhommières si communes en Gascogne, et que les villageois décorent du nom de château.

Colin terminait sa toilette. Il s'était enveloppé, au sortir du bain, d'une ample serviette de tissu bouclé dont seuls ses jambes et son torse dépassaient. La riche odeur des roses embaumait l'atelier et, lorsque la brise d'été soufflait dans les arbres du jardin, de lourds effluves de lilas ou le parfum plus subtil des aubépines en fleurs entraient dans la pièce par la porte ouverte.

Il y a aujourd'hui trois cent quarante-huit ans six mois et dix-neuf jours que les Parisiens s'éveillèrent au bruit de toutes les cloches sonnantes à toute volée dans la triple enceinte de la Cité, de l'Université et de la Ville *et* ce fut un matin de septembre que Giovanni Drogo, qui venait d'être promu officier, quitta la ville pour se rendre au fort Bastiani, sa première affectation : c'était à Mégara, faubourg de Carthage dans les jardins d'Hamilcar.

Les chroniques des Sassaniens, anciens rois de Perse, qui avaient étendu leur empire dans les Indes, dans les grandes et petites îles qui en dépendent et bien au-delà du Gange jusqu'à la Chine, rapportent qu'il y avait autrefois un roi de cette puissante maison qui était le plus excellent prince de son temps *car* tous les états, toutes les dominations qui ont

exercé, et qui exercent une autorité souveraine sur les hommes ont été et sont, ou des républiques ou des principautés, **donc** « Dieu sauve le Roi ! » s'écria l'huissier qui avait été valet de lord dans le Sussex pendant trente-six ans, « le bon sens est la chose au monde la mieux partagée car chacun pense en être si bien pourvu que ceux mêmes qui sont les plus difficiles à contenter en toutes autres choses n'ont point coutume d'en désirer plus qu'ils en ont **et** il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux, c'est le suicide. »

Longtemps, je me suis couché de bonne heure **car** conserver la santé et guérir les maladies tel est le problème que la médecine a posé dès son origine et dont elle poursuit encore la solution scientifique.

Reçu médecin à l'université de Londres, je me rendis à Netley pour suivre les cours prescrits aux chirurgiens de l'armée, et là je complétais mes études. Longtemps j'ai parcouru les régions dorées et j'ai vu bien des états et des empires prospères. Sur la plus grande partie de son cours, la Drina suit des défilés étroits entre des montagnes escarpées ou coule au fond de gorges aux parois abruptes **et** toute la Gaule est divisée en trois parties, dont l'une est habitée par les Belges, l'autre par les Aquitains, la troisième par ceux que nous appelons Gaulois et qui, dans leur langue, se nomment Celtes.

Il y a quatre ans qu'à mon retour de la Terre Sainte, j'achetai près du hameau d'Aulnay, dans le voisinage de Sceaux et de Châtenay, une maison de jardinier, cachée parmi les collines couvertes de bois **mais** aujourd'hui, maman est morte. C'était à Moscou au déclin d'une journée printanière particulièrement chaude. Me voici donc seul sur la terre, n'ayant plus de frère, de prochain, d'ami, de société que moi-même **et** si les familles heureuses se ressemblent, les familles malheureuses sont malheureuses chacune à sa façon, **or** dans une bourgade de la Manche, dont je ne veux pas me rappeler le nom où vivait, il n'y a

pas longtemps, un Hidalgo, de ceux qui ont lance au râtelier, rondache antique, bidet maigre et lévrier de chasse *et*, au milieu du chemin de notre vie, je me retrouvais dans une forêt obscure, car la voie droite était perdue ..

## Le Ténor est en Prison

(Décembre 2004)

« La fleur que tu m'avais jetée, dans ma prison m'était restée... »

Quoi de plus naturel que de trouver, à l'Opéra, des prisons d'Opéra. Avec toutes les caractéristiques propres à l'opéra .

D'abord ce sont des lieux tragiques tout comme l'Opéra (et surtout , paradoxalement celui qu'on a coutume de nommer « Opéra Comique » ...). C'est dans ces sombres endroits que les héros rencontrent leur destin. Voyez le pauvre Cavaradossi au château Saint Ange, le malheureux Radamès et l'infortuné Manrico. Ils vont y périr à la fleur de l'âge.

Et même si certains en sortent (Don José, Florestan) l'endroit ne prête pas, même à l'opéra, à sourire. Ensuite, et c'est là certainement le plus amusant (à mes yeux), on y rencontre une foule de gens qui n'ont rien à y faire, ou plutôt si, mais qui logiquement devraient être dehors. Voyez plutôt : Leonore, Tosca, Léonore (encore une), et cerise sur le gâteau, Aida (en plus elle se glisse subrepticement dans le tombeau. On a beau savoir que cela se passe au pays des pyramides, je doute qu'un traître condamné ait pu bénéficier d'un tel luxe .). De vraies passoires .... Ou plutôt des pièges car on ne peut passer que dans un seul sens.

La sortie est impossible sauf si on meurt avant. Seul Florestan en sortira, mais par chance. Quant à Don José il n'a fait que retarder l'échéance et de toutes façons il était au cachot et il en sort pour entrer en prison (c'est sans doute de lui qu'aurait pu parler Nougaro , fin connaisseur en Opéra , lorsqu'il chantait « Ouvertes ou fermées , mes

prisons sont en moi... »). Prenez une prison (ou plutôt un établissement carcéral) et essayez ne serait ce que d'y pénétrer sans avoir été convié ...Impossible.... Quant à en sortir.

J'ai eu l'occasion (professionnelle je précise) d'entrer dans de telles bâtisses. Y circuler relève du parcours du combattant. « Après la porte grise, une autre porte grise. » Et voyez les sopranos énamourées de leur Mario ou de leur Manrico se promener en toute quiétude (ou presque) dans les couloirs humides au milieu des geôliers indifférents. Léonore va surprendre le Comte, Tosca éloigner le gardien quant à Aida elle va réussir à se cacher dans un tombeau, ou plutôt une tombe ; quand on connaît la taille d'une tombe et que l'on voit celle des interprètes du rôle (de certaines pour le moins )...

C'est beau l'opéra et c'est encore plus beau l'Amour qui rend toutes ces choses possibles (La Cécité induite par l'amour ne touche pas seulement les amants. Les spectateurs d'Opéra en sont eux aussi victimes ... pour leur plus grand plaisir). A cela font exception Faust et Marguerite. Voyez, me direz vous que vous racontez n'importe quoi ! Pas du tout !

L'explication est, dans ce cas de figure, évidente : le Diable (Mefistophéles en l'occurrence) « conduit le bal ». Comment voulez vous , dans ces conditions, que la logique soit respectée ?

Il y a cependant quelques ressemblances avec la réalité comme le malheureux Posa du Don Carlo arquébusé dans son cachot par on ne sait trop quelle force obscure pour avoir trop cru en la liberté. Cela ne vous évoque-t-il pas quelques décès tragiques de prisonniers « encombrants » qui se croyaient à l'abri en prison ? Ils auraient pu devenir « maître chanteur ».....

Il y a toutefois un cas totalement à part, celui d'André Chénier qui avec sa fiancée finira sur l'échafaud, et c'est historique, regardez vos manuels. C'était au temps de la Terreur, du Tribunal Révolutionnaire, du Comité de Salut Public et de Fouquier Tainville, et là, pas de place pour l'opéra et ses magies. On n'y coupait pas, si j'ose dire....

**P.S :** Toute ma reconnaissance va à Mrs G.Verdi pour *Le Trouvere, La force du destin, Aïda et Don Carlo* G.Puccini pour *Tosca*, L.Van Beethoven pour *Fidelio*, G.Bizet pour *Carmen*, Ch.Gounod pour *Faust*, A.Boito pour *Mefistofele*, H.Berlioz pour *La Damnation de Faust*, U.Giordano pour *A.Chénier*, et pardon pour ceux que j'ai oublié.

J'espère vous avoir donné envie de les (re)écouter et vous verrez que je n'ai pas trop menti « Si non é vero, é ben trovato ». Rideau.

# Les citrons de Sicile

(juin 2005)

Ou quand l'histoire rejoint l'Histoire car cette année 2005 verra (peut être) le 21 octobre commémorer le bicentenaire de la bataille de Trafalgar. S'il est une bataille qui a sonné le glas de tous les espoirs de Napoléon, c'est sans conteste celle qui vit sombrer la flotte franco-espagnole et les espoirs impériaux au large de Cadix. Deux siècles déjà. Merci lord Nelson. A sa décharge, on peut penser qu'il nous faisait payer la perte de son œil ou celle de son bras. Toujours est-il qu'à Trafalgar il s'est surpassé, d'autant plus qu'il n'a pu mener l'action jusqu'à sa conclusion ni assister à son triomphe.

Ce jour là, aux alentours de 13h30 locales, un tireur d'élite embusqué dans la mature du *Redoutable*, l'œil sans doute attiré par l'uniforme de parade, revêtu pour la circonstance, toutes décorations pendantes, le foudroie d'une balle (In English, a *Bullet*) dans les reins (en clair dans le râble). Il expirera deux heures plus tard au poste des blessés et son corps sera conservé dans un baril de saumure pour être ramené au pays.

Nous qui, dans notre lointaine jeunesse, étudiant la langue de Shakespeare sur les bancs du lycée et dans les pages du « Carpentier Fialip », avons pour la plupart traduit le fameux texte *Nelson's death*, depuis l'ordre légendaire du début de bataille, « *England excepts that every man will do his duty* » (Aujourd'hui, on dirait plutôt « *his job* », autres temps, autres mœurs) jusqu'à la mort du borgne manchot dans les bras de son second Hardy '(Ah ! le « *kiss me Hardy* »), en passant par le fameux *Bullit* que tant d'entre nous (votre serviteur en était) ont, dans l'ardeur de la bataille traduit par *Boulet* (*In English : Cannon Ball*),

tombant une fois de plus dans les bras du faux ami qui nous coûtait quelques points.

A 47 ans Nelson pouvait mourir tranquille, chacun avait fait son devoir. Et les Citrons dans tout cela ?... Patience, j'y viens. En 1798, chassé de la portion continentale de leur royaume par la France (elle reviendra à Murat, le fidèle beau frère de l'empereur qui paiera de sa vie sa tentative de reconquête pour les beaux yeux de Pauline), le roi Ferdinand et son épouse Marie Caroline, réfugiés en Sicile se mettent sous la protection de l'Angleterre qui leur dépêche un ambassadeur, Lord Hamilton et une flotte, celle-là même qui, commandée par... Nelson, vient de triompher à Aboukir,.

L'ambassadeur anglais a une jeune épouse de 23 ans, Horatio en a tout juste 40, auréolés du prestige de la victoire. La suite est tellement aisée à deviner que je vous en fais grâce. Détail important, Emma (c'est son prénom) et Marie Caroline sont les meilleures amies du monde et celle-ci n'a rien à refuser à celle-là.

Or, le problème majeur de la guerre maritime menée par l'Angleterre est de ne pouvoir maintenir longtemps ses équipages en mer à cause du ... Scorbut, contre lequel la consommation de fruits et légumes frais nécessite des réapprovisionnements fréquents en raison de leur pourrissement rapide. Sauf en ce qui concerne ... les agrumes en général et les citrons en particulier. Et que produit la Sicile en grande quantité ? Je vous laisse deviner par vous-même, et grâce à l'amitié de Marie Caroline et l'amour d'Emma, l'île, après avoir été le grenier de Rome, va devenir le frui-tier de Londres, plus précisément des cales de la *Home Fleet*.

Dès lors la confiscation des citrons au profit exclusif des marins anglais va leur permettre de tenir indéfiniment la

mer, bloquant les accès à l'Europe de Napoléon et forçant le blocus imposé par ce dernier avec pour conséquence le borbier Espagnol et le désastre de Russie. On connaît tous la suite.

Ainsi, quand ce vendredi 21 septembre 2005, les yeux rivés sur vos écrans de télévision sur lesquels vos présentateurs préférés évoqueront (peut-être) le souvenir de cette mémorable déculottée (pour nous Français j'entends) je suis sûr que vous aurez un regard différent et une pensée émue pour Nelson. Peut-être même écrierez vous, pour les plus sensibles, une larme furtive lorsque je vous aurais dit que Nelson, s'il a eu le temps de comprendre qu'il avait vaincu à Trafalgar, n'a pas soupçonné un instant que sa plus grande victoire, celle du blocus, serait posthume grâce à l'amour et aux citrons. Le plus triste, dans cette histoire est qu'Emma ne sera pas autorisée à assister aux funérailles solennelles du héros à Londres.

Bonne tenue oblige. Cela eût été *Schocking*.

## Milon de Crotone

(décembre 2005)

Fils de Diotime, Milon, naquit aux alentours de 557/558 av J.C dans la ville de Crotone colonie grecque du sud de l'Italie. Cet aristocrate disciple de Pythagore (l'homme du théorème) va entrer dans l'histoire par sa force prodigieuse qui en fera le plus grand athlète de l'antiquité.

Jeune, il avait coutume de s'entraîner en portant sur ses épaules des cornupètes de plus en plus lourds à mesure que sa force grandissait, mettant ainsi au point la méthode d'entraînement progressif. Ayant un jour parcouru toute la longueur du stade avec un taureau de quatre ans sur les épaules, il le tua d'un coup de poing et le mangea dans la journée, car sa force n'avait d'égal que sa voracité, immense elle aussi. On raconte que vingt livres de viande, autant de pain et quinze pintes de vin suffisaient à peine à sa ration quotidienne. Il était capable d'avalier 9 litres de vin sans reprendre haleine !!!

C'est tout naturellement qu'il s'orienta vers la lutte qui devait le rendre célèbre et il remporta son premier titre olympique en 540 en qualité de « garçon » ( junior ). Huit ans plus tard il gagna le premier de ses cinq titres consécutifs aux mêmes jeux. Il remporta en outre 7 jeux Pythiques, 9 jeux Néméens et 10 jeux Isthmiques qui représentaient, dans l'antiquité, des manifestations sportives comparables à nos championnats du monde. Il devait livrer le « combat de trop » en 512 à quarante cinq ans pour l'obtention d'un septième titre olympique et fut vaincu, non par la force de son jeune adversaire Timasitheos, Crotoniate lui aussi, mais par son art à esquiver le contact redoutable d'avec Milon qui finit par s'épuiser. Timasthéos fut proclamé vainqueur (on pourrait dire « aux points » ) sans avoir cependant jamais terrassé son adversaire et la foule porta tout de même Milon en triomphe. Pour l'anecdote, signalons que Timasthéos lui-

même participa à porter Milon pour lequel il avait une grande admiration.

Disciple de Pythagore dont il avait épousé la fille Mya, il assistait à une des leçons du maître quand le toit de la salle commença de s'effondrer ; les occupants ne durent leur salut qu'à la force de notre héros qui soutint la toiture, permettant l'évacuation de la salle. Milon accompagnait toujours l'armée de Crotona vêtu d'une peau de lion et armée d'une massue. Sa vue, qui n'était pas sans évoquer Herakles terrorisait les ennemis et c'est dans cette tenue qu'il participa au combat contre Sybaris autre ville grecque, grande rivale de Crotona dont l'histoire est aussi extraordinaire qu'une légende.

Milon reconnaissait qu'il existait plus fort que lui, Titormos l'Étolien, un bouvier qui jamais ne participa aux jeux. Il jetait, dit la légende, un bloc de rocher à plus de quinze mètres alors que Milon l'ébranlait à peine. C'est hélas la confiance en sa force qui devait le perdre. Sur le tard, il trouva un jour sur son chemin un chêne abattu que des coins enfoncés maintenaient ouvert. Il voulut achever le travail avec ses mains et entreprit d'écartier les deux parties du tronc. Las, les coins tombèrent et le tronc se referma sur les mains de l'infortuné. Immobilisé, il périt dévoré par les loups qui pullulaient dans la région. Triste fin ! Par fantaisie ou par respect, le sculpteur Puget l'a représenté dévoré par un lion et la statue est visible au Louvre.

Milon de Crotona fut-il le plus grand athlète de l'antiquité ? Sans prendre formellement parti, on peut toutefois avancer les éléments de réponse suivants. À côté des jeux Olympiques il y avait les jeux Isthmiques, les jeux Néméens et les jeux Pythiques, les quatre formant les jeux Panhelléniques. On a coutume de considérer que jeux Olympiques et Pythiques sont égaux (périodicité identique et valeur presque équivalente).

Milon de Crotona et Hippostenes de Sparte remportèrent tous deux un titre olympique enfant et cinq titres adultes. Toutefois, les sept victoires de Milon aux jeux Pythiques lui permettent de devancer le Spartiate régnant sans partage sur la lutte pendant vingt huit années. A titre de comparaison, sur toutes les olympiades on compte 70 athlètes à avoir remporté deux titres olympiques. Il n'en reste que 26 si l'on élève le nombre à 3 titres, 8 ( dont plus aucun de l'époque moderne ) pour 4 titres, 3 pour 5 titres (le troisième étant un Spartiate Hetoimokles). Ne restent que nos deux champions Hippostenes et Milon pour les 6 titres olympiques ( dans l'antiquité seul le vainqueur était couronné ; il n'y avait ni médaille d'argent ni de bronze). On peut bien sur objecter de la relative faiblesse de ce classement dans la mesure où il ne compare pas des athlètes comparables, évoluant dans des conditions différentes ( la pratique du dopage était cependant connue des athlètes antiques ). C'est d'autant plus vrai que jamais les jeux de l'antiquité ne connurent de rupture puisqu'ils interrompaient les guerres alors que les jeux modernes n'ont pas connu 1916, 1940 et 1944 ! On ne peut tout de même qu'être admiratif devant un athlète comme Milon qui mérite sans aucun conteste le titre de plus grand athlète de l'antiquité voire de tous les temps.

# Les Sybarites<sup>1</sup>

(juin 2006)

C'était il y a bien longtemps dans une ville du sud de l'Italie. Un riche habitant n'arrivait pas à trouver le sommeil, malgré la mollesse et la fragrance de son matelas empli de pétales de roses. Au matin, épuisé et agacé il ordonna à son esclave (car il y avait des esclaves à cette époque) d'éventrer le matelas afin de savoir pourquoi il n'avait pu dormir. Ainsi fut fait et quelle ne fut pas sa surprise de constater que le coupable de son insomnie était un pétale de rose malencontreusement plié en deux.

Il faut préciser que cet homme, au sommeil si délicat était un habitant de *Sybaris*, colonie grecque dont les fondateurs avaient débarqué vers 710 av. J.C, chassés par la misère de leur patrie, le courroux de leurs concitoyens, ou les deux. Ils fondèrent une nouvelle cité, comptoir commercial sur la côte d'Italie du sud, comme il y en avait beaucoup à cette époque où la Grèce se débarrassait de bouches inutiles, de citoyens tapageurs ou d'ambitieux en mal d'aventure. Ils partaient fonder des relais commerciaux sur le pourtour méditerranéen. Au fil du temps, la cité prit une expansion telle que, aux alentours de 535 av J.C., ses 9 kilomètres de murailles abritaient près de 300 000 habitants. De surcroît, elle dominait, entre mer Thyréenne et mer Ionienne les autres cités grecques de la région, soumettait quatre peuples voisins et vingt cinq cités qui lui payaient tribut et fondait même ses propres colonies qui battaient monnaie à l'effigie de celle de *Sybaris*. Ses habitants à la mollesse légendaire étaient des adeptes du plaisir considéré comme une fin en soi : des Hédonistes.

Pour éviter toute « pollution sonore », les chaudronniers et autres métiers bruyants étaient bannis hors des

---

<sup>1</sup> Ou les philosophies du plaisir

murailles. De même, les chiens, coqs et autres animaux tapageurs étaient interdits de séjour afin de ne pas troubler le repos des citoyens. Bien sûr, ces derniers s'habillaient des étoffes les plus fines, les plus soyeuses et passaient leur temps en plaisirs de la table ( Il y avait l'élection annuelle du meilleur cuisinier, du repas le plus réussi, du met le plus sapide ) de l'esprit et de l'art.

L'Hédonisme était tellement poussé qu'un Sybaryte est rapporté avoir sué à grosses gouttes au spectacle d'un esclave en train de creuser un fossé. On conseillait d'ailleurs à ces derniers de ne pas lever les bras trop haut de peur de se fatiguer en maniant la pioche.

L'armée elle-même n'était pas en reste puisque la cavalerie (qui donnait à la cité la supériorité militaire sur les villes voisines et assurait la sécurité et l'hégémonie de *Sybarys*) était accoutumée de danser de manière harmonieuse au son de la musique avec des chevaux artistes qui auraient sans doute fait le bonheur des grandes écoles équestres, Cadre Noir ou école de Vienne. Cette prospérité devait déclencher la jalousie et l'envie de ses voisines dont la plus acharnée était Crotone. Elle prit prétexte du meurtre de ses ambassadeurs sur l'ordre du tyran de Sybaris, Teylis, pour mettre sur pied une coalition regroupant les autres cités de la Grande Grèce.

Malgré la supériorité de sa cavalerie, l'armée sybarite fut défaite. En effet un oracle disait que Sybaris serait vaincue par la musique. Le mystère de cette prédiction fut résolu au jour de la bataille quand un musicien transfuge de Sybaris fit jouer par les troupes coalisées la musique sur laquelle les chevaux avaient coutume de danser. Et la supériorité de la cavalerie Sybarite disparut dans le ballet de ses chevaux permettant la victoire de l'armée coalisée menée par le célèbre Milon de Crotone<sup>2</sup> vêtu d'une peau de lion et armé d'une massue en

---

<sup>2</sup> Jacques Pouymayou, *Milon de Crotone*, Revue Médecine et Culture Numéro 3

hommage à Heraklès dont on le disait l'égal. C'était en 510 av J.C.

La ville fut prise, livrée au pillage et ses habitants massacrés ou emmenés en esclavage. Non contents de pratiquer ce rite que les Romains appelleraient Debellatio qui consistait à raser à fleur de terre tous les bâtiments que le feu n'avait pas détruit, les vainqueurs dévièrent le cours de deux fleuves voisins pour que leurs eaux viennent recouvrir le site même de la ville maudite( peine qui ne sera même pas infligée à Carthage). Aujourd'hui les restes de Sybaris reposent sous le limon marécageux des eaux du Coscile et du Crati dont le courant se joint au vent de la mer toute proche pour faire onduler mélancoliquement les roseaux, seul monument funéraire de ce qui fut une opulente cité.

Mais Sybaris n'est pas morte, contrairement à ce qu'auraient voulu ses vainqueurs. Non seulement son souvenir et ses fastes vivent toujours dans l'évocation de cette philosophie du plaisir qu'est l'hédonisme (et non l'épicurisme comme on le pense trop souvent à tort) mais aussi et surtout dans la colonie qu'elle a fondée à proximité et où l'on peut admirer sans doute les plus beaux temples grecs, je veux parler de l'ancienne Posidonia actuellement connue sous le nom de Paestum. Et les hommes ne sont pas prêts d'oublier Sybaris, ce qui est le plus grand hommage qu'on puisse lui rendre.

## Les croissants

(décembre 2006)

Au matin du 14 juillet 1683, les Viennois voient leur ville de nouveau assiégée par l'armée turque forte de plus de 100 000 hommes. Leur souverain s'est piteusement enfui laissant la défense de la place, puissamment fortifiée il est vrai, au comte E.Von Stahremberg et à ses troupes peu nombreuses au demeurant. En face, l'armée ottomane est commandée par le grand vizir Kara Mustapha et non par le Grand Turc en personne comme lors du précédent siège un siècle et demi plus tôt. A l'époque, Soliman le Magnifique « Ombre de Dieu sur Terre » était redouté et rien ne semblait pouvoir lui résister. Pourtant ce premier siège allait se solder par une catastrophe pour l'armée de l'empire Ottoman. Arrivés tardivement le 27 septembre 1529 devant une place forte solide, bien préparée et abondamment provisionnée, les assaillants avaient subi de lourdes pertes lors de l'assaut hâtif. Affamés par la stratégie autrichienne de la terre brûlée, mal ravitaillés du fait de l'étirement de leurs voies de communication, surpris par l'arrivée des pluies d'automne et démunis devant le refroidissement précoce, les forces turques s'étaient vues contraintes de lever le siège le 16 octobre, au grand dam de leur souverain pourtant l'un des souverains les plus puissants du monde connu, et le plus grand de tous les souverains Ottomans. Leur retraite se transformera en désastre sous l'action conjuguée des troupes chrétiennes lancées à leur poursuite, des difficultés de ravitaillement et de l'aggravation des conditions climatiques. On comprend pourquoi le successeur de Soliman n'avait pas tenu à diriger en personne une entreprise qui lui vaudrait de toutes les façons la gloire en cas de réussite mais dont la responsabilité de l'échec pourrait sans problème être imputée à l'incurie du grand vizir. En cet été 1683 les

troupes d'assaut de l'armée turque parmi lesquelles les redoutables Janissaires attendent patiemment d'être engagés dans les brèches que les sapeurs doivent pratiquer dans les murailles. Car Vienne est solidement fortifiée derrière ses remparts devant lesquels on a pris soin de tout raser, réalisant un glacis sur lequel il est mortel de s'engager. Il revient donc aux sapeurs de préparer le terrain. En effet, l'artillerie n'étant pas suffisante pour abattre les murailles, les assaillants en sont réduits à creuser, jour et nuit, des sapes pour tenter d'atteindre la base des murailles et déposer une mine. Ces étroits boyaux cheminent sur des centaines de mètres sous le glacis afin de surprendre les défenseurs. Les assiégés, bien sûr, tentent de repérer leur trajet et de creuser à leur tour une contre sape et de faire effondrer le tout, de préférence sur les occupants adverses. Mais, pour cela, il faut en permanence ausculter la terre et déceler tout bruit suspect, le long de la muraille. Les soldats de la garnison sont trop peu nombreux pour assurer cette tâche en sus de leur présence aux postes de combat sur les remparts. Les boulangers et les pâtisseries viennois, travailleurs nocturnes dans leurs boutiques situées contre la muraille seront les oreilles de la ville. Ils repèreront les premiers, dans le silence de la nuit, le bruit fait par les sapeurs turcs, permettant la localisation et la destruction des tunnels avant que ces derniers n'atteignent les fondations de la muraille. Le 12 septembre 1683, après 60 jours de siège, la ville est libérée par l'armée Européenne commandée par le roi de Pologne, Jean Sobiesky. Le grand Vizir n'a jamais pu engager ses troupes d'élites qui lui auraient assuré la prise de Vienne, n'ayant pu créer de brèche dans la muraille. Les boulangers avaient sauvé leur capitale! Pour commémorer cet événement, ils façonnèrent une brioche spécialement créée pour l'occasion, laquelle imitait la forme de l'insigne de l'armée turque : le croissant. Et depuis, le succès de cette Viennoiserie ne s'est jamais démenti, mais par pitié,

messieurs les pâtisseries cessez de leur donner n'importe quelle forme ! Le vrai croissant a la forme d'un C avec des cornes bien marquées. Vous savez maintenant pourquoi. L'histoire ne dit pas si le malheureux Kara Mustapha eut le loisir d'apprécier cette « viennoiserie ». Il était à peine arrivé à Belgrade le jour de Noël, qu'un Janissaire porteur du sinistre lacet de cuir délégué par le sultan Mehmet IV lui fit connaître la pays de la félicité éternelle. Après un passage sur la « pierre d'exemple», à l'entrée du palais de Topkapi , sa tête repose à Andrinople. Malheur au vaincu.

## Dix jours en Octobre

(juin 2007)

*L'établissement des premiers calendriers s'était basé sur la rotation de la lune, ce qui convient aux populations nomades ou côtières mais pas aux agriculteurs sédentaires. Il fut donc décidé de se baser sur la rotation de la terre autour du soleil*

Au soir du jeudi 4 octobre 1582, les habitants de Rome et des états pontificaux s'endorment, sachant pour certains d'entre eux qu'ils vont vivre la plus longue nuit de l'histoire . Le lendemain, ils se réveilleront vendredi ... 15 octobre 1582. Par quel miracle ?

Tout simplement, à la suite de la décision du souverain pontife régnant, Grégoire XIII, de corriger le décalage accumulé par le calendrier alors en vigueur qui accusait un retard de 10 jours par rapport au soleil. Mais comment en avait-on pu arriver à cela ?

L'établissement des premiers calendriers s'était basé sur la rotation de la lune, corps céleste le plus aisément observable dès l'aube de l'humanité, autour de la terre (Lunaison) ; aussi, ne fut-il pas surprenant que les premières civilisations aient adopté le calendrier lunaire.

Hélas ! Si le cycle lunaire varie de 29 jours et 6 heures à 29 jours et 20 heures, ce qui est déjà un handicap, il présente le vice rédhibitoire de ne convenir qu'aux populations nomades ou côtières, mais certainement pas, et c'est le problème, aux agriculteurs sédentaires.

Il fut donc décidé de se baser sur la rotation de la terre autour du soleil , ou plus exactement, puisqu'alors le soleil se déplaçait et la terre était fixe, sur le temps de passage du soleil entre deux équinoxes de printemps (le point Vernal) soit 365 jours, 5 heures, 48 secondes et 46 centièmes .

Deux fois Hélas, la durée moyenne de la journée oscillait entre 23 heures 59 minutes 39 secondes et 24 heures et 30 secondes. En outre, l'adéquation calendrier lunaire et calendrier solaire d'une part, calendriers et année d'autre part, n'était en aucun cas fixe et nécessitait un certain nombre de pirouettes par le rajout de jours, voire, de mois supplémentaires afin d'essayer de garder une concordance entre la réalité imposée par le mouvement terrestre, les saisons qui en découlent et la mesure artificielle mais utile qu'on essayait d'en faire.

L'astronome grec Meton avait mis au point dès le VIème siècle un système pour caler les calendriers lunaires sur l'année solaire en ajoutant sept mois intercalaires de 30 jours en 19 ans. Cette découverte fut si capitale que les Athéniens firent graver en lettres d'or le « cycle de Meton » sur le fronton du temple de Minerve en 432 (avant JC) et que les Hébreux l'intégrèrent dans leur calendrier en 359 (après JC) pour permettre à tous les Juifs, dispersés depuis la destruction du Temple par Titus, de célébrer Pâques au même moment. Si l'on ajoute que les Babyloniens et les Chinois avaient eux aussi découvert et intégré le cycle de Meton, on peut dire que le calendrier *lunisolaire* était né.

Trois fois hélas, ce calendrier négligeant le quart de jour supplémentaire aboutit à une avance préjudiciable puisqu'on en était arrivé à un mois de juin calendaire correspondant à un climat de fin d'hiver.

Heureusement, Rome dominait le monde et César régnait sur Rome. En Egypte conquise, l'astronome Alexandrin (L'université d'Alexandrie était l'équivalent de notre M.I.T. actuel) Sosigène suggéra au divin Jules de corriger cette anomalie et César eut l'idée d'ajouter les quarts de jours une fois tous les quatre ans par le rajout d'un jour entier. L'année en question serait choisie parmi celles dont

le millésime est divisible par quatre et le jour en question rajouté, six jours avant les calendes de Mars. Il y aurait donc deux sixièmes jours avant les calendes (*Bissexus Ante Kalendas Martias*). L'année bissextile venait de naître.

Pour appliquer sa réforme, César décida « d'arrêter le temps » en 708 AUC (46 avant JC) en arrêtant le comput durant 3 mois pour mettre en phase la révolution de la terre avec le nouveau calendrier. Cette année unique de 445 jours est nommée année Césarienne et il est aisé de comprendre pourquoi.

César y trouva un autre intérêt non négligeable puisque la durée désormais fixe de l'année ne permettait plus aux Pontifes Romains de trafiquer la durée des fonctions publiques en ajoutant à leur gré des mois intercalaires de rattrapage .

Tout allait pour le mieux et le calendrier Julien donnait entière satisfaction jusqu'à ce qu'on s'aperçoive d'un nouveau retard. L'année civile ne différait pas de l'année solaire de 6 heures comme on l'avait admis, mais de 5 heures 11 minutes et 4 secondes, d'où, le retard accumulé durant les 1600 ans d'existence du calendrier Julien qui faisait tomber l'équinoxe de printemps le ... 11 mars 1582. Le calendrier était, cette fois, en retard sur la date réelle .

Dans la ligne du concile de Trente, le pape Grégoire XIII lança en 1575 la « réformation » du calendrier dans le but de corriger ce décalage ( et aussi de reprendre la direction de l'Eglise secouée par la Réforme ) en nommant une commission à cet effet. Sur la proposition d'un de ses membres, le médecin calabrais Luigi Lillio, il fut décidé de supprimer les trois années séculaires dont les 2 premiers chiffres ne sont pas divisibles par 4 comme 1700, 1800, 1900, 2100, 2200, 2300.

Enthousiasmé par cette initiative, le Souverain Pontife en ordonna l'application dans sa bulle « *Inter Gravissimas* » du 24 février 1582, ordonnant de même, le rattrapage du retard accumulé par la « longue nuit » du 4 au 15 octobre (c'est cette nuit que Ste Thérèse d'Avila choisit pour mourir, perturbant pour quelque temps le choix de la date de sa fête) et fixant le début de l'année au... 1<sup>er</sup> janvier .

Le calendrier Grégorien venait de naître. Il n'est certes pas parfait lui non plus car en avance de 3 heures sur 400 ans . Il faudrait en conséquence, supprimer dans 3000 ans environ , quatre années bissextiles au lieu de 3. De plus, il ne tient pas compte de la durée de l'Année Sidérale où est pris en considération le temps de passage de la terre en un point donné par rapport à une étoile. Elle est plus longue de 20 minutes et 14 secondes que l'année solaire ..... Mais n'obscurissons pas le discours .

Le passage au calendrier Grégorien fut immédiat ou presque dans les états d'obédience pontificale, plus tardif ailleurs, comme en Angleterre qui préféra longtemps être « en désaccord avec la science qu'en accord avec le Vatican ».

C'est ainsi que Shakespeare et Cervantès sont morts le même jour à deux dates différentes ( 13 et 23 mars 1616). Les derniers à adopter le calendrier Grégorien furent les orthodoxes (c'est pour cela qu'on fête la Révolution d'Octobre en Novembre). La Grèce l'adopta en 1923 , mais il y subsiste encore quelques îlots Juliens comme la République Athonite et les monastères des Météores .

En dépit de tous ses avatars, le calendrier Grégorien s'est universellement imposé, utilisé seul ou en association avec un autre calendrier et, à l'exception de l'Arabie Saoudite, de l'Iran, du Pakistan, de l'Afghanistan, de l'Ethiopie et du Vietnam , il fait office de référence universelle .

Mais, vu la parenté entre les deux , il ne serait pas plus juste de parler de calendrier Julio Grégorien ? Rendons à César.....

## Les cénobites tranquilles

(décembre 2007)

*A Michel Favrel*

*« Il n'y a que les gens sans imagination pour inventer. Le véritable artiste se reconnaît à l'usage qu'il fait de ce qu'il annexe, et il annexe tout » : O.Wilde.*

C'était il y a longtemps, dans les solitudes du désert de la Thébaïde. En ce temps là, quelques hommes tâchaient de réaliser leur idéal chrétien vivant loin du monde et de ses tentations, au plus près des démons afin de les mieux pouvoir repousser et par là accéder à la sainteté. En cette époque le Diable et ses démons couraient encore le monde à la recherche de proies à dévorer et de mauvaises actions à accomplir. C'est au désert qu'ils étaient les plus nombreux et les plus entreprenants, là où, précisément, les « hommes ivres de Dieu » portaient les combattre. D'ailleurs, le Malin lui même n'y avait-il pas tenté Jésus ? Raison de plus pour aller éprouver sa foi voire gagner la sainteté comme Antoine, Pacôme, Siméon et d'autres dont le temps a effacé le souvenir de leur « vie sainte ». Ce que faisait une petite communauté dans ces solitudes arides où le Seigneur, toutefois, avait fait jaillir, au milieu l'enfer minéral, une source qui permettait d'adoucir le quotidien en cultivant quelques légumes et en épargnant aux moines la peine de rechercher l'eau. Le Seigneur ou le Malin, car les démons locaux s'employaient à tourmenter ces malheureux et à les distraire de leurs obligations de jeûne et de mortification. Il faut d'ailleurs reconnaître que le confort apporté par la source et les quelques palmiers qui l'entouraient n'incitait pas à la recherche des privations et de l'ascèse ; aussi la communauté toute entière avait-elle cédé aux quelques tentations de mollesse que le lieu et les circonstances pouvaient offrir. Il y en avait tout de même peu, mais, la

sieste, la contemplation béate du ciel nocturne et une nonchalance qui frisait l'indolence rythmaient la vie de ces hommes, loin de l'agitation des villes et de la dépravation qui y régnait alors (Cela a bien changé depuis !). Au final, les diabolins, comme les moines, se satisfaisaient de cette situation, somme toute confortable pour tous, puisque le Diable avait réussi à détourner quelques âmes . Quant aux cénobites, ils parvenaient, « *mutatis mutandis* », à vivre de manière relativement confortable.

L'homme arriva d'Alexandrie, hâve, hirsute, barbu, agité avec le regard un peu halluciné de ceux qui ont reçu pour mission de semer l'agitation là où règne le calme, au nom bien sûr de grands principes. Et d'ailleurs, n'est- ce pas Dieu ( ?!) qui toujours les inspire, pour le bien de leurs semblables et le salut de leurs âmes pécheresses ? C'en fût aussitôt fini de la molle indolence, des discussions amicales, de la douce contemplation du ciel nocturne et...de la sieste. L'enfer était arrivé dans ce coin perdu du désert, oublié de Dieu lui même, mais découvert par l'énergumène en quête de martyr. Il n'était pas question de lui résister car, nos pauvres moines l'apprent à leurs dépens, son frère était un religieux en renom dans les grâces du gouverneur d'Alexandrie. Faute d'ailleurs d'y pouvoir se faire un nom « *ad augusta per angusta* », notre homme était venu gagner la sainteté au désert, entraînant avec lui les malheureux cénobites, dont il n'avait pourtant pas vraiment obtenu le consentement éclairé. Alors vint le temps des mortifications éprouvantes, des veillées interminables, des jeûnes épuisants, des prières répétées « *ad nauseam* » à tel point que nos héros, sous la férule de leur illuminé, gagnèrent en quelques semaines plus d'échelons vers la sainteté qu'ils n'en avaient acquis depuis leur arrivée au désert. Ils étaient en train de devenir, à leur corps défendant, des « athlètes de Dieu ».

Les démons eux mêmes, inquiets de la tournure des évènements étaient venus tenter le nouvel arrivant, faisant

même appel à leurs chefs! Peine perdue, c'était un vrai saint !

Et on assista à la défaite des luxurieux d'Asmodée, à la déroute des orgueilleux de Léviathan, à la fuite des tricheurs et des blasphémateurs d'Auristel, à la débandade des devins et des sorcières de Belial. Roufas lui même décampa en boitant encore plus que de coutume devant l'intransigeance du dévot. Les pauvres moines étaient désespérés : condamnés au martyre !

Devant cette situation catastrophique l'higoumène réfléchit au moyen de chasser ce trublion dont l'attitude menaçait la vie de la communauté et la santé de ses membres. Qui du Seigneur ou du Malin lui souffla l'idée ? On ne sait. Peut être les deux, peut être aucun ; toujours est-il qu'il s'en alla auprès de l'individu et lui murmura quelques mots à l'oreille. Instantanément, ce dernier pâlit, et, sans mot dire, repartit d'où il était venu, encore plus vite qu'il n'était arrivé. On n'entendit jamais plus parler de lui dans les déserts de l'Egypte ni d'ailleurs.

La tranquillité revint chez les cénobites et avec elle les petits démons familiers. C'est longtemps après que l'un des moines osa demander à l'higoumène ce qu'il avait dit pour faire détalier l'ascète alors que toutes les tentatives infernales, pourtant très élaborées, avaient piteusement échoué. Et l'higoumène répondit : « Ton frère vient d'être nommé patriarche d'Alexandrie ! »

## O.K.

(décembre 2007)

*Ludwik L. Zamenhof ne l'aurait pas renié pour son Espéranto car, s'il existe au monde une expression comprise dans tous les pays, c'est bien celle-ci qui signifie tout à la fois oui, d'accord ou tout va bien .*

Quasi inconnue hors des Etats Unis d'Amérique jusqu'à la fin de la deuxième guerre mondiale, elle déferle ensuite, apportée, avec le *chewing gum*, par les troupes américaines, au point de concurrencer voire de détrôner les locutions vernaculaires habituellement utilisées pour exprimer son accord dans l'usage oral ; et d'en arriver à des pléonasmes du genre « OK d'accord » ou « Oui OK ». Tant est si bien qu'il n'existe aujourd'hui presque plus d'endroit au monde où son usage ne permette pas la compréhension et le dialogue entre gens de nationalité, de culture et d'expression différentes. Bel exemple d'universalité dont les origines restèrent longtemps sujettes à affabulation. On rapportait par exemple qu'à la suite des batailles navales ou terrestres, les marins Anglais ou les Confédérés Sécessionnistes inscrivaient le bilan de leurs pertes en faisant suivre le chiffre des tués par la lettre K ( pour *Killed* ), ce qui donnait Ok lorsqu'il n'y avait pas de mort et que tout « allait bien ». D'où l'expression.... Tout aussi fantaisiste l'assertion des initiales d'un certain Otto Kaiser, apposées sur chaque envoi autorisé par ce chef d'entreprise (dans la version plus prolétarienne, il s'agissait des initiales d'un vérificateur de chaîne [ mais on en a perdu le nom exact et n'en subsistent que les fameuses initiales ] des usines Ford à Détroit ).

Quant à l'anecdote entre G.Washington et G. de La Fayette au sujet du hoquet de ce dernier, elle est aussi douteuse que

le prétendu accord de débarquement « au quai » donné par les autorités portuaires de Louisiane aux sinistres navires négriers d'alors. L'origine du terme nous est, sans contestation possible, apportée par le respectable Boston Morning Post de 1839 où, pour la première fois, apparaît le OK, altération graphique de « all correct ». Ce terme fut rapidement récupéré par les partisans de Martin Van Buren, huitième président des Etats Unis d'Amérique dont le club de soutien créé le 23 mars 1840 portait le nom de « OK club ». Vice président de Andrew Jackson de 1833 à 1837, il avait succédé cette année là à son mentor, grâce au soutien sans faille de ce dernier. Alors cette « preuve » du Boston Morning Post donne-t-elle vraiment la clé de l'origine du fameux OK ? Certainement pas, mais elle corrobore une dernière légende qui pourrait s'avérer la plus proche de la vérité.

Andrew Jackson, septième président des Etats Unis d'Amérique naît fils pauvre, d'immigrants irlandais pauvres, dans une cabane de bois à la limite des Carolines le 15 mars 1767. Il sera le premier président né sur le sol américain. Orphelin de père de bonne heure, il abandonne les études à l'âge de 15 ans pour s'engager sous les drapeaux des « *Insurgents* » dans la guerre d'indépendance. Ses deux frères y périront et lui même sera blessé et prisonnier des Anglais. Il fait déjà montre d'un caractère violent, n'hésitant pas à régler ses différends au pistolet, ce qui lui vaudra d'être blessé à la main durant sa captivité (?) et au thorax quelques années plus tard. De cette dernière blessure, il gardera la balle le restant de ses jours et en mourra en 1845 d'intoxication chronique au plomb... Rendu à la liberté et à ses études après la victoire Américaine, il devient avocat général de Nashville (Tennessee, berceau de la musique country) où il s'exerce à l'art du commandement en combattant les Indiens à la tête des milices locales. Il devait toute sa vie se faire une réputation sulfureuse de « chasseurs d'indiens » traquant

ces derniers sans pitié afin de les repousser le plus loin possible du territoire américain, souvent au mépris du droit le plus élémentaire. C'est dans une de ces expéditions qu'il eut sous ses ordres un enfant du Tennessee, David de Croquetagne passé à la postérité sous le nom de David Crockett. Cet américain d'ascendance français (Les Croquetagne, Huguenots persécutés, avaient quitté la région de Montauban une génération plus tôt) devait abandonner la politique à la suite de son opposition à l'attitude de Jackson à l'égard des indiens et entrer dans la légende en mourant pour l'indépendance du Texas.

En 1812, éclate une nouvelle guerre avec l'Angleterre et Jackson, moderne Cincinnatus retiré depuis 14 ans à la campagne, quitte sa charrue pour prendre la tête des milices sur le Mississippi, région récemment achetée par le gouvernement fédéral à Napoléon Premier (La fameuse Louisiane qui s'étendait en fait du golfe du Mexique jusqu'à la frontière Canadienne et représentait le tiers de la superficie actuelle des USA...). Au cours de cette campagne, il prend parti pour ses volontaires en s'opposant à un envoyé du gouvernement central. Un différend l'avait opposé à cet individu, dont l'histoire n'a pas jugé utile de retenir le nom, à propos des ordres qu'il donnait. La coutume voulait en effet que la signature de tous les ordres écrits par les officiers fût précédée des lettres AC pour *All Correct* (à l'imitation des pratiques de l'armée Britannique), et Jackson remplaça, par provocation sans doute, les lettres AC par le OK qui allait connaître une si belle carrière, se retranchant derrière l'homophonie des deux abréviations. Bien sûr, le fonctionnaire lui fit, sans diplomatie, remarquer sa bourde. Je vous laisse le soin d'imaginer la réponse du militaire, mais je pense qu'elle ne donna pas dans la nuance.... L'histoire fit rapidement le tour de l'armée qui s'empressa, comme on pouvait s'y attendre, de soutenir « son Général OK ». Dès lors, n'est-il pas logique de supposer que, 30 ans plus tard, Van Buren

colistier du second mandat de Jackson, ait eu vent de l'histoire et en ait profité pour reprendre l'expression à son compte ? Cette version vaut bien les autres et a le mérite de coller avec le « *terminus a quo* » du *Morning Post*. *Si non e vero, e ben trovato*, non ?

Oui !

Alors tout est OK .

# Le coureur de Marathon

(juin 2008)

Voici vingt cinq siècles, au soir d'une bataille, un soldat survivant accomplissait l'exploit de parcourir d'une traite près de quarante kilomètres pour annoncer, dans un dernier souffle, l'heureuse issue du combat à ses concitoyens. Devenue discipline olympique lors de la renaissance des jeux modernes, cette course mythique a pris le nom de la bataille qui, à la fin de l'été 490 avant J.C vit s'affronter des cités grecques et l'empire perse, au nord-est d'Athènes, dans une plaine traversée d'un petit ruisseau, bordée par la mer et dominée par le Pentélique et le Parnès, deux modestes éminences sur lesquelles 10.000 hoplites Athéniens et Platéens attendaient en ce 13 septembre 490 (disent les auteurs anciens) les renforts promis par Sparte pour affronter les troupes, tout juste débarquées, du roi Darius. Au franchissement du Charadra par ces dernières et devant le risque pour les grecs d'être encerclés, le stratège athénien Miltiade décide d'attaquer sans plus attendre. Les hoplites forment leur ligne de bataille et s'apprêtent à en découdre avec un ennemi bien supérieur en nombre. L'avantage numérique ne va toutefois pas peser lourd face à la redoutable tactique du combat d'hoplites. Ils forment une muraille cuirassée mobile, soudée et disciplinée de huit rangs de profondeur, hérissée de sarisses. Les citoyens qui la composent sont tous des hommes libres âgés de 18 à 60 ans qui tous se connaissent car, recrutés dans la même cité, le même quartier, voire la même rue. Beaucoup sont parents. Ils ont grandi et vivent ensemble, parlent la même langue, partagent les mêmes joies et les mêmes soucis et défendent tous la même cause : leur liberté.

En face, les troupes perses regroupent des peuplades dissemblables aux langages différents, aux mœurs variées et aux croyances diverses, qui se côtoient sans se connaître,

se respecter ou simplement se comprendre. Tous sont sujets et esclaves du Grand Roi et combattent pour son seul profit. En outre, légèrement équipés, ils combattent sans discipline stricte, quoique avec une grande bravoure.

Au contact des grecs « aux belles cnémides » cuirassés de trente kilos de bronze, portant le lourd casque et protégés par leur grand bouclier ( ça fait quand même du poids sous le soleil de l'été grec....) ils vont être culbutés lors du choc frontal et perdront près de 6500 des leurs pour seulement (....) la perte de 200 citoyens grecs, parmi lesquels le frère du poète Eschyle.

Aussitôt la bataille gagnée, l'hoplite Phidipides est mandaté pour porter la nouvelle à Athènes. Il s'effondrera d'épuisement sur l'Agora après une course de 4 heures ayant annoncé la victoire dans son dernier souffle. La légende du coureur de Marathon venait de naître.

Hérodote d'Halicarnasse conteste cette version et attribue l'exploit à un certain Eucles. Phidipides aurait pour sa part été envoyé demander des secours à Sparte distante de 200 kilomètres..... En fait, le véritable exploit fut réalisé par les hoplites survivants. Sans prendre le temps de récupérer du combat, ils vont rejoindre, en une marche forcée de huit heures et en bon ordre, Phalère, pour y empêcher le débarquement de la flotte perse.

La victoire de Marathon allait devenir le symbole de la démocratie face à la tyrannie, de la liberté face à la servitude et rester à jamais dans les esprits comme un des événements fondateurs de la civilisation occidentale. C'est ce symbole que devait retenir le baron Pierre de Coubertin lorsqu'il fit du Marathon une discipline olympique à l'occasion de la résurrection de ces jeux en 1896.

Il était aussi naturel pour le premier marathon de partir de Marathon que pour les premiers jeux de l'ère moderne de se dérouler à Athènes. La logique fut d'autant plus respectée que le premier vainqueur fut grec.

En ce 10 avril 1896, Spiridon Louys, 23 ans, se présente avec 16 autres concurrents ( dont 12 grecs) au départ d'une épreuve dont beaucoup pensaient qu'on n'y pourrait survivre ( il y avait un fâcheux précédent ! ). Ce marathon (40 kms ) était l'épreuve phare des jeux et tout le peuple grec attendait la victoire d'un des leurs, à tel point que des cadeaux innombrables étaient promis au vainqueur, pourvu qu'il fût grec.

Ce jeune berger ( ou facteur, ou porteur d'eau, on ne sait trop ) entraînait vivant dans la légende en 2 heures 58. Une statue lui fut élevée et il ne courut jamais plus, en raison du trop grand nombre de cadeaux reçus qui ne pouvaient plus le faire passer pour un amateur (.....). En 1936, pour sa dernière apparition, il porta le drapeau de la sélection grecque aux jeux olympiques de Berlin. Décédé le 25 mars 1940, d'une crise cardiaque, il eut droit à des obsèques nationales. Son nom demeure aujourd'hui inséparable du marathon, à tel point que de nombreuses associations de course de fond portent le nom de Spiridon.

Il faudra attendre 1921 pour que soit officialisée la distance du Marathon en prenant pour référence celle parcourue à Londres en 1908. Ce 24 juillet en effet, la course partit de la terrasse du château de Windsor pour atteindre, au bout de 26 miles et 385 yards (soit 42 kms 194 m et 99 cm , en fait 42,195 kms) la loge royale dans le stade olympique. Les 2195 mètres rajoutés aux 40 kms initiaux étant un cadeau de sa gracieuse majesté ; les marathoniens sont depuis lors sensés crier « Vive le Roi » (ou la Reine) au passage du quarantième kilomètre.

L'arrivée de 1908 donna lieu à l'effondrement de l'italien Dorando Pietri, shooté à l'atropine et à la strychnine (...) et porté sur la ligne par des témoins de sa défaillance, et par là disqualifié, au profit de l'américain John Hayes.

De grands champions ont couru le marathon et inscrit leur nom au palmarès olympique. Pourtant, le premier qui m'a marqué fut Alain Mimoun, vainqueur à Melbourne en 1956

à l'âge de 36 ans, un âge plutôt avancé pour une telle performance. Et il aura la classe de s'aligner quatre ans plus tard pour la même épreuve afin de « défendre son titre ». Bel exemple de conscience professionnelle.

Extraordinaire reste le tchécoslovaque Emil Zatopek qui triomphe le 27 juillet 1952 à Helsinki après avoir remporté, les jours précédents, les 5000 et 10.000 mètres, exploit jusqu'à ce jour inégalé. Son engagement dans le printemps de Prague en 1968 lui vaudra l'envoi dans les mines d'uranium ou dans d'autres travaux pénibles et c'est avec joie qu'on a pu le revoir libre au côté des acteurs de la « révolution de velours » .

Et puis, le Mythique Ethiopien Abebe Bikila fit entrer le fond africain dans la cour des grands lors des jeux de Rome en 1960. Quelle ne fut pas notre émotion en voyant ce prodige de 28 ans remonter pieds nus la Via Appia illuminée de torches pour triompher en 2h 15 sous l'arc de Constantin après avoir porté son attaque au passage de l'obélisque d'Axoum volé dans son pays lors de l'invasion fasciste par les troupes de Mussolini ! Quelle revanche. Mais ce n'était pas fini : Emprisonné à la suite d'un complot contre le Négus, il ne put reprendre que tardivement l'entraînement en vue des jeux de Tokyo où il remporta tout de même son second titre, malgré une appendicectomie subie un mois avant l'épreuve. Avec cette fois des chaussures !

Le japonais Kokichi Tsubuyara qui le suivait à l'entrée dans le stade sera doublé à quelques mètres de la ligne n'obtenant que le bronze, drame national dont le malheureux coureur nippon ne se remettra jamais malgré un entraînement acharné et le soutien de la presse japonaise (il avait quand même battu son propre record). Le 19 janvier 1968, après avoir par lettre demandé pardon au peuple japonais pour l'affront qu'il lui avait infligé, il se faisait Seppuku, choisissant, comme Butterfly de « mourir dans l'honneur plutôt que de vivre dans la honte ».

Quant à Abebe Bikila, il s'alignera une troisième et dernière fois au départ du marathon à Mexico quatre années plus tard. Hélas, une fracture de jambe au 15<sup>ème</sup> kilomètre le privera du triplé, laissant toutefois la victoire à un de ses compatriotes Mamo Wolde. Tétraplégique à la suite d'un accident de voiture en 1968, il reprit la compétition en fauteuil roulant. Décédé en 1973, il fut inhumé en présence du dernier Négus, Haile Selassie.

Le dernier marathon olympique a eu lieu le 1<sup>er</sup> août 1992 à Barcelone. Le dernier athlète vainqueur s'appelle Tuul Pyambuu, citoyen de la république de Mongolie Intérieure, qui a couru l'épreuve en 4 heures et 44 secondes. Etonnant non ? Vous êtes surpris, et pourtant, cet athlète victime d'un accident du travail en 1980, mal voyant, avait réussi à se qualifier à force de courage et de volonté, pour les JO. Arrivé 87<sup>ème</sup> et dernier avec deux heures de retard, il fut privé de stade olympique pour cause de ... cérémonie de clôture. Le spectacle et l'argent n'attendent pas l'arrivée des athlètes et les jeux olympiques sont devenus les jeux du cirque.

Zatopek disait courir « avec des rêves dans son cœur et non de l'argent dans ses poches ». Tuul aussi. Depuis, je ne regarde plus le marathon. Je me suis laissé dire que, là haut, Coubertin, Spiridon et autres Bikila faisaient de même.

## **Bon anniversaire, Maestro**

(décembre 2008)

Ce 22 décembre, vous auriez eu 150 ans, si bien sûr la science avait suffisamment progressé et si le cancer de la gorge ne vous avait emporté sans vous laisser le temps d'achever Turandot, ce qui nous vaut les commentaires et les interprétations de contemporains qui se flattent de mieux connaître votre pensée que ceux qui vous ont côtoyé et ont accepté d'achever cette œuvre. Mais passons .....

Vous serez dignement fêté dans votre patrie ; comme elle a su le faire pour votre maître Verdi voici huit ans, et comme elle le refera pour ce même Verdi dans cinq ans ( Eh oui, il a eu une longue vie ), plus dignement en tout cas que nous ne l'avons fait pour le bicentenaire de Berlioz en 2003 qui est passé tout à fait inaperçu chez nous. Et pourtant, même l'ombrageux Wagner reconnaissait lui être redevable.....

A la décharge (partielle) des médias et des autorités françaises, l'été ne fut pas particulièrement favorable et la canicule meurtrière a occulté pas mal d'évènements dont celui là; mais tout de même !

Vous seul Maestro (avec Richard Strauss toutefois) avez su écrire l'émotion pour la voix féminine, et même si vous avez donné quelques aria d'anthologie aux ténors (Mon père ne jurait que par le « E lucevan le stelle... », et je m'incline à l'écoute du regretté Rodolphe Pavaroti dans la « Gelida mannina »), il n'en demeure pas moins que ce sont les soprani qui portent vos drames. Le deuxième acte de Butterfly est en est le témoignage.

Bon anniversaire Maestro Giacomo, vous dont la majorité des opéras porte un titre de femme : Manon Lescaut, Tosca, Madame Butterfly (...), la fille du Far West, Turandot. Quant à la Bohême, permettez moi de vous dire que Mimi lui aurait mieux convenu, mais vous avez choisi et je ne contesterai pas.

Certes, vos œuvres de jeunesse ne répondent pas à ce que je viens d'énoncer ; toutefois, on y retrouve déjà la prégnance de l'élément féminin qui allait s'affirmer par la suite. La Rondine elle aussi fait exception pour le titre (vous auriez pu garder l'hirondelle), mais pas pour le reste....

Quant au TRYPTIQUE... plus tard.

Il faut voir, ou plutôt écouter comment vous savez transformer la jeune fille douce et effacée (« *La storia mia e breve* ») du début de l'œuvre (à l'exception peut être de Tosca) en une femme déterminée et mature, cela en l'espace de trois actes et quelques mois (Trois ans pour Cio Cio San). Bien sûr, et cela n'est pas autrement possible à l'opéra, elles finissent tragiquement. Je me garderais de faire l'inventaire des causes du décès que l'on pourrait écrire sur nos petits papiers bleus, cela ne servirait qu'à alourdir cet hommage, et vous les connaissez mieux que moi.

Mais Turandot me direz vous. J'attendais cette objection ! Dois je vous rappeler que la maladie ne vous a accordé que jusqu'à la mort de Liu. C'est Alfano qui a orchestré le final !

Oui mais toute votre œuvre ne s'achève pas dans le sang de l'héroïne (et parfois, mais plus rarement, du héros), quelques œuvres échappent à la règle, la fille du Far West (l'un des rares « *Happy End* » d'opéra ), La Rondine (c'est quand même pas gai ) et Gianni Scicchi....

D'accord revenons au TRYPTIQUE, car c'était mon intention première cher Maestro. Voilà une œuvre bien singulière, arrangée « à l'antique », deux tragédies suivies d'une comédie, un pari audacieux. Et vous avez inséré, entre le Vériste Tabarro et le Rabelaisien Gianni Scicchi ce que je tiens pour une merveille : une œuvre dans laquelle il n'y a aucune voix masculine.

A ce propos, pardonnez moi de vous étiqueter comme vériste pour Il Tabarro. Même si cet opéra fait partie des

œuvres considérées comme véristes, vous n'êtes pas vériste pour autant, non, vous êtes Giacomo Puccini né le 22 décembre 1858 à Lucca Italie et mort le 29 novembre 1924 à Bruxelles Belgique.

Et cela suffit.

Pour en revenir à Suor Angelica, le deuxième volet du Tryptique, que n'a t'on pas déliré sur la fin tragique et surtout à propos de l'hallucination mystique éprouvée par l'héroïne après son empoisonnement. Que ne vous a-t-on reproché d'avoir fait apparaître la Vierge Marie, vous qui passiez pour un mécréant courant le jupon et menant une vie « dissolue » (Il n'y a pas de fumée sans feu), et pourtant, point n'était besoin d'aller chercher l'explication dans les « bondieuseries », même si vous êtes né l'année des apparitions de la Vierge à Bernadette Soubirous. Non il suffit de connaître quelles étaient les plantes médicinales cultivées dans les monastères pour y retrouver la Digitale, la Belladone, la Jusquiame, toutes susceptibles de donner, au décours d'une intoxication, des visions colorées dont le support est fourni par l'inconscient ... (Freud venait juste de passer par là). Et Suor Angélica le disait bien, dans un passage que vous avez cru bon de supprimer pour, je n'en doute pas, brouiller les pistes et berner les médisants. Vous connaissiez sans doute toutes ces choses par votre sœur cloîtrée elle aussi.

Certes, vous avez pris quelques libertés en accélérant le déroulement des symptômes, mais on est à l'opéra et on s'appelle Puccini, que diable ( ! ).

Donc, cher Maestro, on peut maintenant savourer cet opéra sans arrière pensée aucune, il n'y a pas d'intervention divine dans le tryptique mais la conjonction des plantes hallucinatoires et de la psychanalyse Viennoise.

Comme s'il nous avait fallu attendre cela pour nous apercevoir que votre œuvre est profondément humaine.

Bon anniversaire Maestro Giacomo Puccini et merci d'avoir existé.

## La Sultane créole

(juin 2009)

En ce jour du mois d'août 1837 (an 1205 de l'Hégire), les eunuques de service au harem de Topkapi crurent d'abord à une hallucination. Ils ne tardèrent pas à réaliser que ce qu'ils voyaient était vrai et en furent encore plus terrorisés, pensant que Satan avait chassé Allah du Paradis et envoyé Gog et Magog sur terre apporter la fureur et la désolation des temps derniers. Un prêtre chrétien, en habits sacerdotaux entraît au Harem, accompagné du Kislar Aga en personne pour apporter le Saint Viatique à la Valide Sultane gravement malade. Le Padishah était-il tombé au pied de la croix des Issaouites ?

Aimée Dubuc de Rivery naquit en 1763 à Pointe Royale en Martinique, terre depuis longtemps française. Issue d'une famille normande installée aux Antilles, elle cousinait avec une certaine Joséphine Rose Tascher de la Pagerie, une autre belle créole dont le chemin devait croiser plus tard celui d'un général, puis d'un petit corse lieutenant d'artillerie qui l'élèverait, un jour de décembre 1804, au rang d'Impératrice.

C'est en 1776, lors d'une soirée fêtant l'arrivée de 300 esclaves amenés par un certain capitaine Dumas, qu'une mulâtresse, Euphémia David, fille d'une créole et d'un irlandais, prédit, dit-on, un destin glorieux aux deux cousines qui avaient bravé la peur et les barrières sociales pour la rencontrer.

Si l'anecdote est vraie, quel écho avaient alors rencontré ces paroles dans le chœur des adolescentes à peine sorties de l'enfance ?

Aimée n'eut sans doute guère le temps d'y songer puis que l'année même, comme il était d'usage, elle quittait patrie et parents pour aller parfaire son éducation dans un couvent des environs de Nantes. Elle ne devait jamais plus les

revoir. Au retour en effet, quelques années plus tard, son navire, surpris par une violente tempête dans le golfe de Gascogne (déjà) passa le détroit de Gibraltar pour se réfugier en Méditerranée. Là, les pirates barbaresques étaient à l'affût. Ils ne firent qu'une bouchée de l'équipage et emmenèrent cargaison et passagers à Alger.

Sa pauvre nourrice noire qui l'avait fidèlement suivie fut vendue comme esclave et disparut à jamais.

Ce sort lui fût épargné en raison de sa beauté à couper le souffle, de ses cheveux blonds, de ses yeux aciers, de sa petite bouche et de son teint clair, fort prisés en pays barbaresque. Le chef des pirates jugea judicieux, pour sa carrière de l'offrir au Dey d'Alger, qui se hâta de l'envoyer en cadeau au Grand Turc, Abdulhamit I.

La prophétie était en train de se réaliser mais Aimée ne le savait pas encore et elle arriva tremblante dans le harem de Topkapi, au milieu des centaines de concubines du Sultan.

Il faut dire que la vie quotidienne dans le harem n'était pas aussi fantasmagorique que laissaient croire les écrits d'auteurs occidentaux rêvant de la beauté lascive des bayadères et autres odalisques.

Sous la rude direction de la Valide, ces pauvres créatures pouvaient passer le reste de leurs jours sans jamais voir personne d'autres que leurs compagnes d'infortune et les eunuques noirs, seuls mâles adultes autorisés, avec le Sultan, à pénétrer dans l'enceinte du harem. Leur existence se passait essentiellement à consommer des douceurs (parmi lesquelles la gomme à mâcher dont le manque d'approvisionnement causerait plus tard les « Massacres de Chio »), à ourdir cabales et complots et à essayer par tous les moyens de « taper dans l'œil » du Sultan (Gödzi), espérant être admise dans son alcôve (Ikbâl) ou être attachée à toilette (Gedikli) et, qui sait, devenir concubine (Cariye) voire pour les plus chanceuses, favorite (Cadine), place de choix car réservée seulement à quatre élues. La chance suprême consistait à donner un fils au Sultan en

espérant que cet enfant règnerait un jour faisant de sa mère la maîtresse absolue du harem, la Valide Sultane.

Mais la roche Tarpéenne est près du Capitole. Toute faute, toute disgrâce se payait chèrement et de nombreuses malheureuses finirent jetées dans un sac au fond du Bosphore par les eunuques pour avoir voulu échapper un temps à cette chape de plomb, avoir eu la malchance d'être au mauvais endroit au mauvais moment, avoir parlé ou non ou simplement avoir déplu à la Valide.

De même, la succession donnait lieu, selon la règle en vigueur chez les sultans ottomans à la strangulation (avec un lacet de soie toutefois) de tous les frères du sultan en titre et de leur descendance afin d'éviter d'éventuels problèmes de succession. Quant aux femmes du harem du sultan défunt, elles étaient, au mieux exilées dans le vieux harem où elles achevaient cloîtrées leur misérable vie dans ce qu'on appelait « Le palais des larmes »...

Par chance pour Aimée, le sultan en titre Abdulhamit I était un homme bon et sensible aux « lumières » de l'Occident. Il avait aboli la terrible coutume successorale du Conquérant et établi une règle à l'européenne désignant l'aîné de ses fils comme son successeur et surtout faisant grâce de la vie aux autres et à leurs familles lors de son décès, ce qui avait contribué à alléger l'atmosphère de la cour en général et du harem en particulier.

Bien que d'âge avancé, il remarqua la nouvelle arrivée et apprécia à leur juste valeur ses charmes physiques et ses manières policées.

Il faut croire qu'Aimée alliait dans sa personne une grande profondeur à son aimable superficie puisqu'elle gravit rapidement les échelons passant en peu de temps de Gödзи à İkbal puis à Cariye pour finalement devenir quatrième Cadine en peu d'années ! Ses manières avenantes la firent rapidement apprécier dans le harem où elle prit le nom de

Naksidil (« brodée sur le cœur ») lors de sa conversion à la religion musulmane.

Le décès de la deuxième Cadine laissait un petit orphelin Mahmut qu'Aimée prit en affection. Le jeune Mahmut s'attacha à sa mère adoptive qu'il considérait comme l'auteur de ses jours. Certains auteurs affirment que c'était sa vraie mère, mais la date de naissance du prince est antérieure à la capture d'Aimée par les pirates. Au demeurant, qu'importe puisque après le décès d'Abdulhamit le 6 avril 1789, c'est Mahmut deuxième du nom qui, après bien des vicissitudes (le conflit entre Mustapha IV et Sélim III aboutissant à l'assassinat par les janissaires de l'un et à l'exécution de l'autre avec en prime le sauvetage rocambolesque de Mahmut par sa vieille nourrice. Il n'oubliera jamais les janissaires) monta sur le trône en 1808.

La demoiselle Dubuc de Rivery devenait Valide Sultane, entourée du respect de tous et de l'affection profonde et sincère du sultan qui toléra sa liaison avec Ali Efendi lieutenant des janissaires allant jusqu'à l'élever au rang de Pacha. C'est sans doute aussi cette piété filiale qui empêcha l'adhésion de la Sublime Porte à la coalition anti-française suscitée par les visées belliqueuses d'un cousin par alliance de la Valide, un certain Napoléon I. Et cela en dépit de l'expédition d'Egypte.

Aimée Dubuc de Rivery mourut d'une mauvaise fièvre en Août 1837 (probablement le 14) après que son sultan de fils n'ait pas voulu, comme c'était l'usage, faire venir de médecin pour respecter la volonté d'Allah (ce qui vaut sans doute mieux pour notre confrère qui aurait alors été responsable sur sa tête de la guérison de la Sultane...). Cependant, il avait accédé à sa demande de recevoir les derniers sacrements et fait amener un prêtre dans le harem de Topkapi, marquant par là, un respect filial hors du commun et source de scandale en terre mahométane.

Elle repose sur la quatrième colline de Constantinople dans le complexe de la mosquée du Conquérant, tout près de sa femme Gulbahar, elle aussi d'origine française.

Le sultan avait dissout le corps des janissaires en 1826, faisant massacrer tous ses membres. Ali Efendi avait dû, à l'amour de la sultane, de leur survivre.

Mahmut le fit quand même exécuter après la mort de sa mère.

Et nul ne sait s'il fit mettre à mort le janissaire ou l'amant.

# Le français qui sauva Bismarck

(décembre 2009)

## *A Jean AVRIL*

Le 22 Août 1862, Otto Von Bismarck ambassadeur de Prusse à Paris en villégiature à Biarritz décide de se baigner. A ce moment là, l'essor de la côte basque bat son plein sous l'impulsion de l'impératrice Eugénie, épouse de Napoléon III. Ce dernier n'a pas laissé un très grand souvenir aux français, et pourtant on lui doit l'aménagement de la forêt landaise, la mise en service des chemins de fer, l'eau courante et l'éclairage public. Il faut dire qu'il a eu la malchance de s'aliéner un propagandiste de génie qui va porter au pinacle, par rancune, son oncle Napoléon Premier. Ce dernier, dictateur installé au pouvoir par un coup d'état militaire a, en 20 ans, ruiné la France, bradé les colonies (dont la Louisiane qui représentait le tiers du territoire actuel des USA depuis le golfe du Mexique jusqu'aux montagnes rocheuses et la frontière canadienne), saccagé l'Europe et causé la mort de plus d'un million de ses habitants laissant le pays épuisé et exsangue en 1815. En ne « regardant plus qu'un seul côté du temps » et en inventant « Napoléon le Petit » Victor Hugo fut bien partial !

Notre futur chancelier, habitué aux rigueurs de sa Poméranie natale et à la froidure de la mer Baltique ne craint donc pas de s'aventurer dans cette mer basque dont il aime « l'attrayant spectacle...dont les flots si bleus poussent leur écume blanche vers le phare à travers des rochers aux formes étranges ».

Il se risque en compagnie d'une jeune femme de 21 ans (il en a 47...), épouse d'un vieil aristocrate prussien le prince Orloff. Katharina, c'est son nom, est en fait la vraie raison de la présence de Bismarck à Biarritz, étape sur le chemin d'un voyage aux Pyrénées avec sa jeune maîtresse. Mais

l'océan de la plage de l'impératrice (l'actuelle grande plage), bien que calme par le beau temps de ce jour d'été est plus dangereux avec ses courants que la Baltique aux faibles marées. Et la mer s'apprête à les engloutir, d'autant que Bismarck, bon nageur au demeurant, est victime d'un malaise. Un « guide baigneur », présent sur les lieux, s'élançe n'écouter que son courage et son devoir, ramène d'abord la princesse inanimée, puis repart chercher Bismarck en train de se noyer. Ce n'est pas chose aisée que de ramener ce gaillard d'un mètre quatre vingt dix pour un quintal. Et, comme tous les noyés, il se débat et agite ses bras en tous sens. Heureusement, il perd connaissance et son courageux sauveteur peut le ramener sur le sable où il reçoit les soins appropriés du docteur Adema, maire de la ville.

Bismarck est sauvé ! Katharina aussi.

Ah ! si le guide baigneur avait su ce que l'homme qu'il venait d'arracher aux flots réservait à la France. A la France et au monde car la reconquête des « Provinces Perdues » va inexorablement mener à la première guerre mondiale et aux suites funestes qu'on lui connaît. De plus, qui aurait inventé la sécurité sociale et la notion d'âge de la retraite ?

Les « Guides Baigneurs » de Biarritz ne se préoccupaient pas de telles considérations et se faisaient un devoir de secourir les nombreuses personnes en danger dans les flots. Pas une saison ne passera sans qu'ils n'interviennent à de nombreuses reprises. Certains sont passés à l'histoire comme Denis Joseph Jaullery, corsaire puis capitaine au long cours (il ramènera le bateau amiral de la flotte de la Baltique pendant la retraite de Russie ) et remontera un à un les matelots d'un navire échoué au bas de la falaise de Pasajes (charmant port où s'embarqua La Fayette pour l'Amérique) en se faisant descendre au bout d'une corde ; Casimir Silhouette sauveur de la flotte française d'une tempête ; Paul Fourquet mort à l'âge de 28 ans en portant

secours à des baigneurs en difficulté ; Jean Baptiste Lassalle qui en 1900 sur la grande plage sauvera Joseph Fourquet père du précédent, plus connu sous le nom de Carcabueno dont le trophée se dispute tous les ans à Biarritz. Véritable force de la nature, d'un courage à toute épreuve, Carcabueno possède avec J.B.Lassalle le plus grand nombre de sauvetages à son actif. Il reçut la médaille d'or de l'empereur d'Allemagne, la médaille du roi de Suède, le prix Carnegie et refusa par deux fois la légion d'honneur !

Mais qui sauva Bismarck ?

Ce malheureux guide baigneur injustement oublié était aussi le gardien du phare du moulin. Il n'eut jamais le temps ni le loisir de réfléchir aux conséquences (ou inconséquences ?) de son acte car il devait se noyer quelques semaines plus tard laissant une veuve éplorée et enceinte. Bismarck saura se montrer reconnaissant et se proposera comme le parrain de l'enfant à naître, sa marraine étant... la princesse Orloff, Katharina, au grand dam de l'épouse de Bismarck mais avec l'accord tacite et bienveillant du vieux prince. D'autant que l'amour que se portaient Bismarck et Katharina restera platonique. Il reviendra en 1864 grâce à un certificat médical de complaisance (!) pour la revoir, puis en 1865, mais cette fois, une épidémie de choléra empêcha la comtesse de le rejoindre. Il ne revint plus jamais à Biarritz dont il devait dire à Napoléon III que cette période fût la plus heureuse de son existence. Katharina mourut en 1875 à 35 ans, après que Bismarck eût perdu « l'illusion de pouvoir à nouveau être heureux à Biarritz ».

Auparavant, il avait tenu à choisir les prénoms de l'orphelin. Ce devait être Catherine Anne pour une fille, Othon Edouard pour un garçon. L'acte de baptême établi en la paroisse de Saint Martin porte la mention : « Parrain le baron Bismarck représenté par Henry Esperon ; marraine, princesse Orloff représenté par Marie Lafleur ».

Quant à l'enfant il fut pendant longtemps le seul Othon de pays basque (oui, c'était un garçon) mais il porta son deuxième prénom, Edouard, et on comprend pourquoi après les événements de 1870/71 !

Certains ont sans doute maudit, à posteriori, le geste de Pierre Lafleur. Il n'a jamais connu son fils ni le destin de celui qu'il avait sauvé, mais il n'a pas mérité l'oubli où il est tombé, et s'il n'est pas le sauveteur le plus titré, il restera celui dont le courage a, bien involontairement, façonné l'histoire.

## **Le tyran, le savant et la couronne**

(juin 2010)

C'était bien après les noces de Cadmos et d'Harmonie, après que hommes et dieux se fussent séparés, les uns dans les nuées ou sous la terre et les autres, dessus. Les hommes, tout en continuant à honorer les dieux et à leur offrir des sacrifices, avaient imaginé des systèmes de gouvernement dont les dieux étaient exclus. L'un de ces modes de gouvernement s'appelait tyrannie, exercé par un seul homme qui ne rendait de compte à personne, pas même aux dieux, qui d'ailleurs ne s'en formalisaient guère. La place était bonne mais risquée car on pouvait aussi bien se retrouver renversé et mis à mort à la suite d'une conjuration qui mettait sur le trône, au nom de la liberté, un tyran plus sanguinaire encore. L'un d'entre eux avait, dit-on, fait construire un taureau en bronze creux dans lequel il faisait enfermer les condamnés qu'il faisait griller en chauffant le taureau. Les cris d'agonie du malheureux imitaient, dit-on toujours, les meuglements du taureau, ce qui distrayait beaucoup notre autocrate. Il y a une justice toutefois car le concepteur de cette machine en fut le premier utilisateur et son commanditaire, lynché par la foule (maigre consolation toutefois pour les utilisateurs).

Notre tyran s'était fait confectionner une superbe couronne. Comme souvent chez ce genre de personnage, il avait la passion des objets précieux notamment de ceux qu'il pouvait exposer au grand jour affichant par là même sa supériorité sur ses sujets. Il en avait fourni l'or nécessaire et l'orfèvre avait réalisé un objet qui, s'il n'était peut être pas superbe, lui plaisait tellement qu'il ne s'en séparait que pour dormir, et encore avec regret.

On ne sait si c'est un concurrent jaloux, un apprenti éconduit, un ouvrier mal payé ou tout simplement cette suspicion naturelle qu'ont les dictateurs à l'égard de tous

ceux qui les entourent et qui leur permet de déjouer les complots réels ou imaginaires, assurant provisoirement leur survie au milieu de la haine et de l'envie qu'ils déchaînent autour d'eux, le fait est que le poison du doute commença à ronger les pensées du roi. « Et si l'orfèvre m'avait abusé ? S'il avait gardé de l'or par devers lui en le remplaçant par un métal plus vil ? S'il m'avait escroqué, abusant de ma crédulité ? Non ce n'est pas possible, il n'oserait pas, il sait ce qui l'attend en pareil cas (*Cf.* le taureau) ».

Hélas, le mal est fait, il chemine, il s'avance et ce qui, au début n'était qu'une simple question, presque un jeu, finit par devenir une obsession et ronger le malheureux tyran au point qu'il en perdrait presque le boire et le sommeil. Il y a cependant bien un moyen simple de savoir : il suffit de fondre la couronne et on verra bien si elle est d'or pur ou si elle a été altérée. Il est amusant de constater, au passage, que ce procédé aurait pu être utilisé par certains dirigeants pour augmenter la masse monétaire en trichant sur la valeur réelle du numéraire.

Trêve de digression, revenons à notre homme : s'il s'avérait que la couronne n'était pas truquée, elle serait par ce moyen définitivement perdue, car on n'avait pas encore inventé la production en série et les modèles étaient uniques. Comme notre tyran tenait beaucoup à sa couronne, il décida de ne pas la faire fondre. Connaissant les mœurs de l'époque, il aurait pu faire interroger l'orfèvre avec les méthodes en vigueur. Curieusement, il n'en fit rien. Peut-être un moment de faiblesse envers celui qui avait réalisé un si bel objet. Les tyrans ont des aspects parfois déroutants.

Il y avait dans la cité, un grand savant, mathématicien et ingénieur dont la renommée s'étendait à tout le monde civilisé d'alors, à tel point que de nombreux confrères et hommes célèbres venaient lui rendre visite. Il ne vivait que pour la science et ses chères études à tel point que cela

devait lui valoir une fin tragique (n'anticipons pas...). Le tyran décida donc de faire appel à cet expert pour résoudre l'épineux problème posé par la possible tricherie de l'orfèvre : la couronne contenait-elle bien tout l'or qu'on avait donné pour sa fabrication ou s'était-il servi au passage? Bien sûr, lors de la pesée sur la balance à plateaux, il n'y avait pas de différence significative qui eût permis de conclure. Voilà donc notre expert convoqué par son maître qui lui demande de faire la lumière sur cette affaire et de remettre au plus tôt son rapport. Il n'avait d'ailleurs pas lésiné sur les moyens de découvrir la vérité puisqu'il lui confia, en sus du poids d'or fourni à l'origine à l'orfèvre, sa chère couronne aux fins d'expertise, tant il était désireux de savoir. Las, en dépit de tout son savoir, notre savant n'arrivait pas à trouver un moyen permettant de conclure sans litige possible à la culpabilité ou à l'innocence de l'orfèvre et il sentait bien que, si la couronne regagnait la tête du tyran sans que le problème fût résolu, il risquait fort de perdre la sienne et pas seulement au sens métaphorique du terme.

Il s'accorda toutefois un peu de détente et, comme nous allons au café retrouver nos amis pour discuter après le travail, il s'en alla aux bains retrouver les siens et essayer d'oublier un moment ce problème. C'est là, subitement comme souvent pour les traits de génie, que lui vint la solution. Il s'en retourna incontinent chez lui et s'en alla, la vérification accomplie, présenter au tyran le résultat de ses recherches (et rendre l'or et la couronne, pas de tentative inconsidérée de détournement de bien public). L'histoire ne dit pas si la couronne était trafiquée ou non et ce qu'il est advenu de l'orfèvre. On n'en connaît même pas le nom. L'histoire ne dit pas ce que le savant reçut en récompense, mais il en énonça une loi physique encore usitée aujourd'hui. En revanche, on sait qu'en trouvant la solution, il s'est écrié : « *Eureka* » !

## C. Malaparte « une vie de héros »

(juin 2010)

Curzio Malaparte fait partie de ces auteurs hors normes dont la biographie relève plutôt de l'hagiographie tant le personnage et ses admirateurs se plaisent à mêler la vérité historique à la légende outrancière. Pour le plus grand plaisir des lecteurs et le plus grand désarroi des détracteurs. De l'allemand Edwin Suckert et de la lombarde Edda Perelli, Kurt Erich Suckert vient au monde le 9 juin 1898 (l'année de la synthèse de l'Aspirine) à Prato en Toscane. Et toute sa vie il se sentira toscan à tel point qu'il fera inscrire sur son mausolée « Quant à moi, je suis de Prato, il me suffit d'être de Prato, et si je n'y étais pas né, je voudrais n'être jamais venu au monde ».

Il fuit le lycée en 1914, franchit la frontière à Vintimille pour s'engager, en trichant sur son âge, dans l'armée française. Blessé une première fois en Argonne, il sera plus tard grièvement brûlé aux poumons. Il gardera pour la France une grande tendresse toute particulière qu'il exprimera lors de l'agression italienne de 1940 en publiant *Le soleil est aveugle*, cri d'incompréhension devant ce qu'il considérait comme une guerre fratricide dont le dernier chapitre, jamais publié, laisse au lecteur un sentiment de frustration semblable à celui de l'œuvre de Gogol, *Les âmes mortes*, et après guerre avec cette relation mélancolique de son retour décevant en France dans « *Un étranger à Paris* ».

Si nombre d'écrivains ont disserté sur la guerre sans forcément l'avoir vraiment vécue, Malaparte l'a faite avant d'en parler et il en a payé le prix puisque ses brûlures pulmonaires précipiteront sa fin. Après guerre (de 14-18), il délaisse rapidement une carrière diplomatique pour le métier de journaliste et d'auteur littéraire. Il se tourne en premier lieu vers la révolution bolchevique avec la

publication interdite de « *Viva Caporetto* » et des « *Saints maudits* » et dont il laissera une biographie (« *Le Bonhomme Lénine* ») et un témoignage romancé dans la publication posthume d'« *Un bal au Kremlin* ».

C'est en 1925 qu'il change son état civil pour s'ancrer dans une « toscanité militante » en choisissant l'identité de Curzio Malaparte. A Mussolini qui lui avait demandé pourquoi ce nom, il aurait répondu que celui qui avait choisi Bonaparte avait mal fini (une autre version veut qu'il ait dit que Bonaparte était déjà pris ; mais je préfère la première). Il laissera s'exprimer son amour pour la Toscane et l'Italie dans « *Ces chers italiens* » et « *Ces sacrés Toscans* », journaux de voyage à l'ancienne dans le pays et la province. Il adhère au parti fasciste, participe au coup de force de Mussolini en Toscane et devient l'un des théoriciens du mouvement avec « *L'Italie contre l'Europe* ». Il va rapidement s'attirer les foudres des dirigeants avec la publication de « *Monsieur Caméléon* » (1929) qui dénonce les dérives Mussoliniennes et de « *Technique du coup d'état* » (1931) où il traite Hitler de femme. Il est interdit de publication et exilé aux îles Lipari jusqu'en 1936. A sa sortie en 1937, il bénéficie de suffisamment de crédit pour se faire construire la « *Villa Malaparte* » sur le cap Massulo à Capri dont l'écrivain R.Guérin laissera la relation d'une visite en 1950 dans « *Du côté de chez Malaparte* ». C'est là que sera tourné « *Le mépris* » de J.L Godard.

Au début de la seconde guerre mondiale, il est correspondant sur le front de l'est d'où il tirera deux livres, « *La Volga coule en Europe* » et l'une de ses deux œuvres majeures « *Kaputt* », témoignage réaliste et onirique du front de l'est avec le passage des chevaux du lac Ladoga (titre de l'œuvre d'un ancien ministre de la République française qui y dénonçait l'immobilisme français) où il décrit le spectacle merveilleux et terrifiant de milliers de têtes de chevaux pris au piège de la glace du lac : « *Le lac* »

*était comme une immense plaque de marbre blanc sur laquelle étaient posées des centaines et des centaines de têtes de chevaux. (...) Dans les yeux dilatés, on voyait encore briller la terreur comme une flamme blanche* ». Le phénomène de surfusion qui a emprisonné les chevaux dans la glace est sans doute le passage le plus connu mais il mérite d'être lu beaucoup plus que le succédané qu'en a tiré (en s'inspirant aussi de R.Merle) l'auteur des *Bienveillantes*, pâle ersatz de deux livres aussi remarquables.

Il va sans dire que ces ouvrages ont valu à son auteur les foudres de l'Axe et son assignation à résidence, l'obligeant à cacher les manuscrits chez des amis sûrs au travers toute l'Europe. Rompant avec le fascisme, il ne retourne en Italie qu'en 1943, y fait publier *Kaputt* et participe à la libération de son pays comme officier de liaison avec les troupes américaines. Il tirera de cette expérience son second grand roman, *La Peau*, chronique réaliste et désabusée de la libération d'une Italie qui tente par tous les moyens de survivre. Le livre sera porté à l'écran (avec M.Mastroiani dans le rôle de Malaparte) avec bonheur et fera ressortir les scènes baroques comme le repas au cours duquel sont servis aux officiers américains les poissons exotiques de l'aquarium de Naples (dont une sirène...) ou encore la découverte dans un méchoui offert par le corps expéditionnaire français, de la main sectionnée et disparue d'un malheureux gommier dont l'auteur rendra les os anatomiquement ordonnés après en avoir consommé, pour honorer ses hôtes, les parties comestibles.

Un autre roman, publié à titre posthume en 2009, naîtra de cette période. Cru, mélancolique et désabusé, « *Le compagnon de voyage* » narre les tribulations d'un soldat italien ramenant le corps de son officier, tué lors du débarquement allié dans le sud de la botte, jusqu'au domicile de sa famille qui n'en a cure, au travers d'un pays en proie à l'anarchie

L'après guerre verra Malaparte se tourner sans grand succès, vers, le théâtre (Du côté de chez Proust et Das Kapital) et présenter son unique film, « *Le Christ interdit* » au festival de Cannes de 1951. De cette période demeure le témoignage de son ami Orfeo Tamburi dans un ouvrage en forme de journal, « *Malaparte à contre jour* » où l'auteur le présente sous des traits pas toujours à son avantage. Il trouve le temps de voyager une dernière fois en 1956 en Union Soviétique et en Chine Maoïste dont il tirera « *En Russie et en Chine* », chronique hagiographique des régimes communistes au pouvoir à Moscou et à Pékin. C'est là qu'on diagnostiquera le cancer du poumon qui l'emportera quelques mois plus tard. Provocation ultime ou geste d'un homme désabusé, il adhèrera, sur son lit d'hôpital, au parti communiste en même temps qu'il se convertira au catholicisme et lèguera sa maison de Capri à la république populaire de Chine !

Il meurt à Rome le 19 juillet 1957 et son corps repose, depuis 1961, dans un sarcophage de pierre blanche sur les hauteurs de Figline di Prato, près de sa ville natale. Sur un des murs est écrite, selon sa volonté, la phrase : « Je voudrais avoir ma tombe là haut, au sommet du Spazzavento pour, de temps en temps, lever la tête et cracher dans le courant froid de la Tramontane ».

En 1962, est publié *L'anglais au paradis*, œuvre dont je me plais à penser qu'Oscar Wilde n'en aurait renié ni le style, ni l'humour. Après tout, Malaparte lui aussi a vécu comme un Dandy.

Et il vaut la peine de redécouvrir l'œuvre du plus British des écrivains Toscans.

# **Le plus beau tableau du monde**

## **ou le peintre, l'écrivain et le soldat**

(décembre 2010)

### **Prologue**

« Il y a trois sortes d'intelligence, l'intelligence humaine, l'intelligence animale et l'intelligence militaire ». Aldous Huxley

### **Acte I : Piero**

Lorsqu'en 1458, la municipalité de Borgo San Sepolcro commande à Piero Della Francesca une fresque pour orner le palais municipal, la Residenza, il est déjà un peintre connu et reconnu.

Fils d'un facteur d'étendards de cette ville où il est né, selon les auteurs, en 1406 ou en 1412 (!), il a commencé par décorer le chœur de l'église Sant'Egidio dès 1439, plusieurs salles du palais d'Este à Ferrare, la chapelle aux reliques des Malatesta à Rimini et a réalisé, motu proprio, l'une de ses œuvres majeures, « la Flagellation » en 1452. Depuis cette date, il travaille à l'« Histoire de la Vraie Croix du Christ » dans l'église San Francesco d'Arezzo chantier monumental qu'il achèvera en 1459.

En 1458, Florence qui exerce sa tutelle sur Borgo (comme sur beaucoup d'autres localités de Toscane) autorise enfin les autorités municipales à réintégrer la Residenza, petit palais jusqu'alors réservé au proconsul qu'elle envoyait surveiller la cité. Pour fêter l'événement, les magistrats décident d'ornez le vestibule, salle de réunion des autorités municipales, d'une fresque et en passent commande à Piero. Malgré le chantier en cours à Arezzo, ce dernier n'hésite pas et entreprend d'office la réalisation de « la Résurrection », non seulement « à Fresca » comme on a pu le croire, mais, en grande partie, « à Secco (à détrempe) » comme l'indique l'utilisation de hachures au pinceau et la

réalisation de tonalités fines en « Sfumature » légères, techniques incompatibles avec la fresque ainsi que l'a montré la restauration effectuée par Domenico Fiscali en 1916. L'ouvrage achevé sera une première fois déplacé sous la direction de Piero pour le percement d'une arche, puis une seconde fois entre 1480 et 1487 lors du remplacement du plafond par des voûtes.

Piero peindra encore nombre de polyptyques, panneaux et fresques (parmi lesquels « le Triomphe de la Chasteté » à la gloire de Frédéric de Montefeltre duc d'Urbino et de son épouse Battista Sforza) et écrira une œuvre mathématique oubliée avec deux traités de géométrie et un livre d'abaque (qui lui vaudront la paternité [contestée] du célèbre tableau « La Cité Idéale ») avant de décéder dans sa ville natale le 12 octobre 1492, jour où Christophe Colomb pose le pied dans le Nouveau Monde.

### ***Acte II : Aldous***

Lorsqu'en 1925, Aldous Léonard Huxley visite l'Italie. Il n'est pas encore l'écrivain connu que fera de lui « Le Meilleur des Mondes » roman dénonçant la menace du mariage, à la sauce parapsychologique et behavioriste, entre le pouvoir et (Ford soit loué !) le progrès technique. Cet anglais de 31 ans est le petit fils de l'un des plus grands naturalistes du XIX<sup>ème</sup> siècle, T.H. Huxley, surnommé le « bouledogue de Darwin ». Après le décès en 1908 de sa mère puis de sa sœur, il contracte une kératite qui le rendra quasiment aveugle et inapte au service armé en 1914, année marquée par le suicide du frère. Il poursuit ses études tout en travaillant au ministère de l'Air pour subvenir à ses besoins. En 1919, ayant en partie recouvré la vue, il choisit de vivre de ses talents littéraires, publie des poèmes et fréquente l'intelligentsia européenne en qualité de journaliste et de critique d'art. C'est ainsi qu'au début du printemps 1925, il décide, en partant d'Urbino où il vient de visiter le Palais Ducal et ses collections (dont la

Flagellation et la Cité Idéale), de se rendre à Borgo Sansepolcro.

Le trajet dure 7 heures, mais, dit-il dans son carnet de voyage, « cela vaut la peine de passer en bus par la plus belle passe des Apennins la Bocca Trabaria qui sépare les hautes vallées du Tibre et du Metaure et de descendre le col au milieu du sol jaune de primevères à l'image du soleil qui les fait sortir de terre ». In fine, qu'y a-t-il à voir à Borgo ? « Une petite ville entourée de remparts.. ; quelques jolis palais Renaissance aux élégants balcons de fer forgé; une église de peu d'intérêt et **le Plus Beau Tableau du Monde** ».

Aldous découvre, peint sur le mur de la mairie « La Résurrection ». A lire le chapitre consacré à cette visite dans « Chemin Faisant » relation de son voyage en Italie, on a presque l'impression d'entendre « L'Enchantement du Vendredi Saint » de Wagner.

L'œuvre (2,25m sur 2m) n'offre évidemment plus les couleurs originelles altérées par le temps et peut être aussi par la fine couche de plâtre déposée par des « vandales ». Toutefois, cette couche a protégé l'œuvre pendant un à deux siècles, et l'écrivain a un mot de remerciement pour les dits « vandales ».

Huxley disserte sur la composition de l'œuvre, les soldats endormis (Piero s'est représenté dans le deuxième soldat en partant de la gauche), le Christ qu'il décrit comme un « Athlète Grec » faisant plus penser à un « Héros de Plutarque qu'à un Christ conventionnel », avec sa toge rose (au lieu du classique linceul blanc) et la bannière des croisés.

Quelques années plus tard, Huxley publiera (Orginet Porginet !) « le Meilleur des Mondes » et « la Paix des Profondeurs » ainsi que de nombreux essais littéraires sur l'art et partira s'installer en Californie en 1937.

Sa demande de naturalisation américaine lui ayant été refusée (pour cause de son refus de porter les armes), il

recherchera le haut mysticisme par l'usage de drogues hallucinogènes comme la Mescaline et le LSD, arrosées de Bourbon... Il collabore alors avec Milton Erickson à une étude sur les différents états de conscience, mais leurs travaux brûleront dans l'incendie de sa maison californienne tout comme, mutatis mutandis, avait brûlé, un siècle plus tôt, la seconde partie des « Âmes Mortes » de Gogol...

Atteint d'un cancer du Larynx, il demande par écrit, sur son lit de mort, « LSD 100µg I.M. » à sa seconde épouse et, sa demande exaucée, meurt paisiblement le lendemain 22 novembre 1963... jour de l'assassinat de Kennedy. Et son décès sera éclipsé comme le fut, dix ans plus tôt le 5 mars 1953, celui de Prokofiev par la mort de Staline.

### ***Epilogue : Anthony***

Lorsque l'officier artilleur de sa Gracieuse Majesté Anthony Clarke arrive en cet été 1944 devant Borgo Sansepolcro, la guerre fait rage entre troupes allemandes et alliées le long du front d'une part, partisans italiens et fascistes de la république de Salo à l'arrière des lignes allemandes de l'autre.

Avant de lancer l'infanterie à l'assaut des localités ennemies, les britanniques ont coutume de déclencher un barrage d'artillerie destiné à protéger les fantassins en détruisant les poches de résistance. En pratique, cette tactique aboutit plus à tuer les civils et à transformer villes et villages en champs de ruines qu'il est alors plus facile de défendre, comme les Anglais en font régulièrement l'amère expérience, qu'à faciliter la progression de l'infanterie. Mais la tactique est la tactique et, bonne ou mauvaise, disait Lénine, l'important est que tout le monde la suive.

Aussi, arrivé devant Borgo, A.Clarke déclenche-t-il un premier tir d'artillerie destiné à évaluer les distances et régler les salves suivantes. Sans doute ne sait-il pas qu'en 1827, un enfant de cette cité nommé Giovanni Batista

Buitoni fonda la première fabrique industrielle de pâtes alimentaires, mais il se rappelle soudain qu'il a lu dans « Chemin Faisant » la description du Plus Beau Tableau du Monde. Par chance la première salve n'a pas causé de dégâts à la ville. Et voici notre officier devant un choix cornélien (ou racinien c'est selon): désobéir aux ordres ou risquer de détruire la Résurrection. Un siècle et demi plus tôt, à Waterloo, le maréchal Wellington avait indiqué de son chapeau la position du poste de secours du baron Larrey à ses artilleurs, leur interdisant de viser cet endroit et ceux avoisinants. Clarke se souvenant peut être de cette attitude typique des gentlemen comme seule en est capable l'armée de sa Gracieuse Majesté arrêta les tirs, évitant par là de devenir celui qui aurait pu détruire la précieuse fresque. Bien lui en prit car la ville fut évacuée dans la nuit et le lendemain, dans Borgo libéré par la résistance et les troupes britanniques, A. Clarke put admirer le chef d'œuvre qu'il avait contribué à sauver.

Juste retour des choses

# Coq au vin

(juin 2011)

La cuisine est le fidèle témoin du degré de raffinement d'une civilisation, dont les recettes constituent sinon des aphorismes, pas toujours des axiomes mais bien souvent des adages de cette sagesse que je n'ose qualifier de prédigérée. Certaines d'entre elles sont filles du hasard comme la Zuppa Pavese fruit de l'émotion d'une pavesane devant le roi de France prisonnier des impériaux au midi de la bataille où François I perdit tout « fors l'honneur », de la nécessité comme le veau (le lapin ?) Marengo au soir du combat éponyme, ou de la distraction comme la tarte Tatin des demoiselles du même nom. L'origine d'autres est sujette à contestation et chacun de proposer sa version. C'est dans cette catégorie qu'il faut ranger le coq au vin.

Jules César, l'avait, dit-on, découvert lors de la conquête des Gaules ; et il en redemandait ! Le volatile était, selon la légende, cuisiné à base d'un vin auvergnat, le Chanturge. Mais cette version, comme les autres d'ailleurs, ne fait pas l'unanimité et nombre de régions françaises de revendiquer la paternité d'une recette qu'on pourrait presque ranger dans les lieux de mémoire de la nation. Lors de son exil en Belgique, Léon Daudet, véritable « addict » à ce plat, en passait commande chez La Mère Genin à Paris. Cette dernière le préparait le soir, l'enfermait dans une cocotte (juste retour des choses...) bien close le confiait au fils du polémiste qui sautait dans le train pour Bruxelles l'apporter encore chaud pour le déjeuner paternel.

A la fin du XIIIème siècle, Florence et Sienne entrent encore une fois en conflit pour une énième question de frontière.

La chose n'est pas nouvelle puisque l'histoire des villes médiévales italiennes en général, et des deux métropoles toscanes en particulier, est jalonnée de guerres menées par

les Condotierri, ces mercenaires entrepreneurs de guerre qui se vendent au plus offrant. Cette coûteuse manière de faire, (rarement toutefois en vies humaines) se termine le plus souvent par un accord en espèces sonnantes et trébuchantes. Ainsi, par deux fois en 1201 et en 1208, l'église San Miniato de Fonterutoli près de Sienne a vu un traité mettre fin à un conflit entre les deux cités rivales. Hélas elles ont continué à s'affronter jusqu'à la féroce bataille de Montaperti le 4 septembre 1260 qui rougit les eaux de l'Arbia (« Face *l'Arbia colorata in rosso* » Dante Enfer X 85/86). Et malgré la terreur d'un nouveau bain de sang les deux cités n'hésitent pas à s'affronter à nouveau en 1432 à San Romano. Cette confrontation, marquée par la mort de nombreux chevaux et d'un seul combattant inspire alors à P.Ucello le célèbre tryptique aujourd'hui dispersé entre Florence, Paris et Londres qui fascine toujours les critiques d'art.

En Toscane cependant, le souvenir de Montaperti reste vivace dans les populations et tout le monde pousse un soupir de soulagement à l'annonce de la solution retenue pour régler un nouveau conflit de frontière entre les deux éternelles rivales. Renouvelant l'exemple de l'antiquité grecque, deux cavaliers, un florentin et un siennois partiront chacun de leur ville respective au chant du coq. Leur point de rencontre marquera la frontière entre Sienne et Florence. Le marché conclu en ces termes, chacun se loue de l'originalité et de l'innocuité d'une telle solution ; d'autant plus qu'on fait l'économie financière d'un entrepreneur de guerre, ce qui n'est pas pour déplaire aux contribuables. Au jour dit et au chant du coq les cavaliers se mettent en route à la rencontre l'un de l'autre.

Le coq florentin, noir, volontairement mal nourri, maigre voire famélique, se réveille bien avant potron minet et le cavalier part aussitôt. Son homologue siennois, blanc, repu et dodu préfère, quant à lui faire la grasse matinée et ne chante que fort tard, libérant le cavalier siennois avec un

lourd handicap, à tel point qu'il rencontre son homologue et rival à Fonterutoli à seulement 20 kilomètres de Sienne alors que le Florentin avait parcouru près des trois quart du chemin. Ainsi, Florence agrandit son territoire avec notamment l'annexion des communes de Castellina, Radda et Giaiole qui formeront dès le siècle suivant la ligue du Chianti dont le symbole, un coq noir, le fameux Gallo Nero, orne les bouteilles. Le volatile florentin sera immortalisé par Giorgio Vasari qui le peint sur le plafond du hall des Cinq Cents au Pallazo Vecchio de Florence. En 1716, Cosme III, grand duc de Toscane fera publier un édit établissant officiellement les limites du district de Chianti : c'est le premier document légal de l'histoire reconnaissant une zone de production vinicole.

Quant au coq siennois, je laisse à votre sagacité le soin de deviner quel sort fut le sien.

# La dague de la miséricorde

(décembre 2011)

« *Il faut imaginer Sisyphe heureux* »

*A. Camus, Le mythe de Sisyphe*

La médecine militaire est à la médecine ce que la musique militaire est à la musique. A ce titre, elle a souvent innové et expérimenté pour le bénéfice commun.

L'art de la guerre est sans doute le plus ancien et le plus répandu dans l'espèce humaine et l'on ne compte plus le nombre de conflits, batailles, escarmouches ou autres disputes qui jalonnent l'histoire, chacun ayant laissé un nombre conséquent de victimes sur le terrain. Le problème du blessé s'est rapidement posé pour être d'abord résolu par des solutions de fortune, dont beaucoup restent encore en usage, moyennant les améliorations inhérentes au progrès technique. Ainsi, attelles, parages, emplâtres remontent à la nuit des temps et se retrouvent dans toutes les civilisations.

L'une des premières mentions d'un médecin militaire revient à Homère. Il s'appelle Macaon et c'est lui qui va soigner le talon de Phyloctète (le premier douloureux chronique officiel de l'histoire) en inventant, pour l'occasion, l'Anesthésie. Les légions romaines de l'Empire incorporèrent un nombre appréciable de médecins et chirurgiens. Ces militaires relevaient de leur général et combattaient comme les autres légionnaires, à cette différence près qu'ils n'étaient pas autorisés, de par leur serment, à achever les blessés.....Vinrent leurs successeurs, Ambroise Paré, le baron Larrey, Percy pour ne citer que les plus fameux, qui avec les moins connus et les oubliés ont permis d'améliorer les soins prodigués aux blessés après le combat.

Certes, les progrès furent lents, souvent empiriques, avec des moyens thérapeutiques dont beaucoup aujourd'hui peuvent nous sembler surannés voire dérisoires. Il a fallu attendre l'époque industrielle avec, dans la seconde moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle, le bond en avant de la technique et les découvertes qui nous paraissent banales pour en arriver à la qualité actuelle des soins. La médecine en a, à l'évidence, bénéficié empruntant les innovations apportées par les militaires comme le système actuel des soins d'urgence (à domicile ou « au pied de l'arbre »), la ligature des artères, pour ne citer que quelques exemples.

De même, la notion de « Médecine de Catastrophe » telle qu'actuellement enseignée dans nos universités est issue en droite ligne du tri fait, sur le champ de bataille, par les médecins et chirurgiens aux armées. Le but était alors d'identifier les blessés qui avaient des chances de survie et qu'on pouvait raisonnablement soigner, en fonction des capacités d'accueil et des moyens à disposition.

Le problème des incurables, au dessus de toute ressource thérapeutique a très rapidement été prégnant, tant pour les soignants que pour les compagnons d'arme des malheureux. Certes, le secours des hommes de la Foi et de la Religion aidait à la prise en charge psychologique mais n'abrégait en rien les souffrances des blessés.

Un problème majeur a, par exemple, été longtemps représenté par les plaies transfixiantes du tronc, quasiment mortelles à tout coup, dans un bref délai pour les plus chanceux quand elles provoquaient une hémorragie massive. En revanche, lorsque tel n'était pas le cas, l'agonie pouvait durer plusieurs jours dans les souffrances que l'on peut imaginer en fonction des organes lésés. Une anecdote rapportée par Ambroise Paré (encore) fait état du cas exceptionnel d'un routier gravement atteint de trois plaies au thorax qui, « outre mon espérance, guérit » (X, 32).

Alors, pour abrégé l'agonie, les soldats choisirent une arme depuis longtemps utilisée par les piétons pour achever les cavaliers tombés à terre engoncés dans leur armure, suffisamment fine pour passer par le défaut de la cuirasse au niveau du cou, capables de provoquer une mort rapide par section des gros vaisseaux cervicaux. Toutefois, sans doute pour ne pas confondre l'action de tuer pendant le combat et celle de délivrer un malheureux, souvent proche et toujours compagnon d'infortune, d'une longue et inéluctable agonie, on convint lui donner un nom approprié, en référence aux vertus chrétiennes de pardon envers le prochain.

Le nom fut choisi de « Dague de Miséricorde », sensée apporter la paix et le pardon au malheureux bénéficiaire et décharger son administrateur du remords d'avoir abrégé la vie de son compagnon (ou de son adversaire) blessé à mort en lui épargnant des souffrances inutiles. Et l'usage s'en répandit rapidement dans toutes les armées d'Europe jusqu'à ce qu'on puisse trouver d'autres moyens d'éviter une longue et douloureuse agonie.

Les progrès les plus notables sont venus au XIXème siècle avec la première survie rapportée à une laparotomie (J.Mac Dowell 1809), la synthèse de la Morphine (Sertuerner 1807), du Chloroforme (Soubeiran 1831), l'invention de l'Anesthésie (H.Welles 1844, Morton 1847), la fabrication de la seringue en verre (Pravaz 1844), de l'aiguille creuse (Wood 1853) suivis et améliorés par la mise à disposition de tous les produits analgésiques et antalgiques que nous connaissons aujourd'hui.

La médecine en général, et la médecine militaire en particulier en ont bénéficié. L'usage de la Dague de Miséricorde était passé et les soldats ne craignaient plus de voir leurs camarades mourir dans d'atroces souffrances pour lesquelles ils ne pouvaient que leur offrir cette fin rapide. De même, pour les maladies incurables et douloureuses ont commencé à se mettre en place des prises

en charge médicamenteuses grâce à la Morphine, sous l'impulsion entre autres de médecins britanniques de l'époque Victorienne, avec le sirop de Brompton (Spender 1896), l'usage de la morphine en fin de vie (Dale), voire de la pipe d'opium dans les cancers incurables (Snow 1890) ... En dépit des réserves faites quant au danger de l'usage de la morphine, le Pape Pie XII lui même n'hésitera pas à prendre position :

*« Si l'administration de narcotiques entraîne par elle même deux effets distincts d'une part le soulagement de la douleur et de l'autre l'abrègement de la vie, elle est licite », reprenant la théorie thomiste du double effet et la formule de Saint Augustin : « C'est la volonté mauvaise qui produit l'action mauvaise ».*

On sait comment les choses ont évolué, à la fois en matière civile et en pratique militaire avec l'apparition des soins d'urgence, les progrès de l'anesthésie, de la chirurgie, de l'antalgie, la naissance des centres anti douleur (J.Bonica 1961), des soins palliatifs (C.Saunders 1967) et des soins de support.

La « Dague de Miséricorde » a depuis lors été abandonnée au profit de tous ces progrès et pour le plus grand bénéfice des blessés. Elle ne fait plus partie que de l'histoire des armes blanches, des collections de certains musées et des élucubrations d'hurluberlus en mal d'inspiration.

Voire ?

*« On se résigne volontiers à abrèger le martyr des malades quand ce qui est destiné à l'abrèger nous profite à nous même ». M. PROUST Le temps retrouvé.*

# La voix du mort

(juin 2012)

L'être humain a toujours cherché à laisser, le plus longtemps possible, une trace de son passage sur terre destinée à perpétuer « *Perinde ac Cadaver* » son souvenir. Les plus riches ont fait ériger des monuments funéraires qui font encore rêver comme les pyramides d'Égypte ou les tombeaux des empereurs chinois. La grande majorité, plus modestement et sans doute limitée par le coût d'une telle entreprise, a choisi l'écriture sur la dernière demeure pour faire connaître, par delà la mort, les mérites du défunt.

La plus ancienne épitaphe mentionnée fut, nous rapportent les auteurs antiques, celle de Leonidas et de ses trois cents hoplites tombés aux Thermopyles : « *Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts pour obéir à ses lois* ». La Grèce vaincue soumit son farouche vainqueur et les romains ne se privèrent pas de graver sur leurs tombes nombre d'épitaphes tombées pourrait-on dire pour certaines, dans le domaine public notamment les acronymes tels que « *RIP* » (*Requiescat In Pace*), « *NF F NS NC* » (Non Fui, Fui, Non Sum, Non Curo ou je n'étais pas, je fus, je ne suis plus, je n'en ai cure). Scipion L'Africain, déçu par Rome fit graver sur sa tombe cette épitaphe qui en dit long sur son amertume : « *Ingrate patrie, tu n'aura pas mes os* ».

Langue pratique, le latin sera largement utilisé jusqu'à nos jours à tel point que Marcel Pagnol avait pris la peine de composer, de son vivant, sa propre épitaphe (on n'est jamais si bien servi...) dans laquelle il se montrait étrangement concis : « *Fontes Aicos Uxorem Delixit* » (Il aima les sources, ses amis et sa femme). Peut-on dire que c'est à cause de cet engouement pour le latin dans la rédaction des épitaphes qu'on le qualifie maintenant

langue morte?... Au milieu de toutes ces formules émerge la grâce de celle qui ornait le tombeau du poète Martial « *Sit Tibi Terra Levis* » (Que la terre te soit légère) depuis reprise dans la liturgie funéraire orthodoxe.

Les hommes célèbres ont pour la plupart souhaité une épitaphe à la hauteur de leur ego. Bismarck l'avouait vers la fin de ses jours : « Je n'ai plus qu'une seule ambition, ce serait d'avoir une bonne épitaphe ». Autant soigner sa renommée posthume. Ce fut souvent leurs adversaires qui se chargèrent de leur en composer une pas forcément très amène. Ainsi lorsque le général Boulanger se suicida sur la tombe de sa maîtresse morte quelques mois auparavant, il avait souhaité faire graver en dessous de leurs prénoms (Marguerite Georges) « *Ai-je bien pu vivre deux mois et demi sans toi ?* ». Clémenceau qui ne l'aimait guère proposa « *Ci gît le général Boulanger qui mourut comme il vécut, en sous lieutenant* ». Le Tigre ne s'en tint pas là puisqu'à la suite du décès du président F. Faure dans les bras de Marguerite Steinheim (MEG), sa « connaissance », il proposa l'épitaphe suivante pour le président décédé dont le mandat avait été plutôt terne « *Il voulait être César mais ne fût que Pompée..* ». Sans commentaire. Yvonne Printemps reste sans doute la seule femme à avoir réussi à clouer le bec à Sacha Guitry qui lui asséna lors d'une de leur dispute « Quand tu mourras, je ferai graver sur ta tombe : *Enfin Morte* » et Yvonne de le laisser sans voix en rétorquant « Et moi sur la tienne je ferai graver : *Enfin Raide* ». *Si non e vero...*

Même les personnages de roman peuvent avoir une épitaphe. Ainsi Hugo a composé pour la tombe de Jean Valjean ces vers qui servent de final aux « Misérables » :

« *Il dort quoique le sort fût pour lui bien étrange*

*Il vivait. Il mourut quand il n'eut plus son ange  
La chose simplement d'elle même arriva  
Comme la nuit s'en vient lorsque le jour s'en va ».*

Aussi poétique est l'épithaphe (véritable celle là) qu'on peut lire sur la tombe du poète John Keats au cimetière acatholique de Rome (derrière la pyramide de Caius Cestius) : « *Ici repose celui dont le nom était écrit dans l'eau* » (*Here lies one whose name was writ in water*). Un peu plus loin dans le même cimetière est une tombe sur laquelle on a gravé simplement « *Zweigeit Phyllis Jane native of California. 26 february. 1921/ 21 july. 1960* ». Elle rappelle la jeune américaine qui se suicida sur la plage d'Ostie par amour pour l'auteur italien C.Malaparte. Plus mystique celle de Sher Ali en Afghanistan : « *Dépouillé des atours de l'existence, il avait entendu la voix du grand invocateur et s'était dépêché de rejoindre le pays de la miséricorde divine* ».

Aussi intéressantes sont les épithaphes anonymes qu'on peut relever en se promenant (c'est assez évident d'ailleurs) dans les cimetières. Ainsi à Montmartre ces émouvantes inscriptions sur la même tombe : « *Ma femme, je t'attends 5 janvier 1843, X* » et « *Mon ami, me voici ! 5 décembre 1877, Z veuve X* ». Il avait eu de la patience... Un peu plus loin sur une tombe anonyme cette phrase qui faisait envie à Groucho Marx : « *Je vous l'avais bien dit que j'étais malade* » ou cette autre pleine de perspicacité : « *Je m'y attendais!* ». Au cimetière de Bernac Debat (Hautes Pyrénées) fief du révolutionnaire Bertrand Barère, on pouvait lire : « *J'ai peur mais quand faut y aller, faut y aller* ». Peut-être en souvenir des victimes de l'« Anacréon de la guillotine » ? Anonyme aussi celle qui figurait sur la pierre tombale volée au cimetière de Key West (USA) « *Harry je sais où tu dors ce soir* ».

Il existe des épitaphes collectives pleines de sagesse : « *Nous avons été ce que vous êtes. Vous deviendrez ce que nous sommes* » (Salles s/Gardon Gard), « *Tous ces morts ont vécu. Toi qui vis tu mourras ! L'instant fatal approche et tu n'y penses pas !* » (cimetière de Saint Séverin) On raconte que Marilyn Monroe avait souhaité faire inscrire sur sa tombe : « *Ici repose Marilyn Monroe 97-62-92* ». Elle n'a pas été exaucée. Alphonse Allais, en revanche, avait eu droit à son épitaphe pleine d'humour « *Ci-gît Allais - sans retour* ».

Revenons à Rome en l'église Santa Maria del Popolo, où les touristes admirent, dans la chapelle Cerasi, la « Crucifixion de saint Pierre » et la « Conversion de saint Paul » du Caravage. Ce faisant, ils passent à côté d'un des gisants les plus émouvants, chef-d'œuvre d'art populaire. Il représente une jeune femme morte en couches tenant son nouveau né. C'est la tombe de T.Pelzer, morte le lendemain de son accouchement à l'âge de 26 ans en 1852 dont la longue épitaphe latine vante les mérites.

Sachant que nous finirons tous dans le royaume des morts, il importe de préparer, si on le souhaite, une épitaphe susceptible de marquer nos descendants. J'avoue ne pas avoir d'idée car je regrette qu'un gentilhomme londonien anonyme ait fait graver sur sa pierre tombale cette épitaphe *So British* : « *J'ai vécu incertain, je meurs perplexe* ». Mais j'espère avoir suffisamment de temps et d'humour pour en choisir une aussi bonne.

**La Castapiane,**  
chronique anecdotique et impertinente  
d'une pandémie oubliée  
(décembre 2012)

*« Mais vous n'avez eu que des coups,  
de la pluie du vent et des poux,  
Dont vous n'étiez pas très à l'aise »*

Chantaient peut-être les soldats de Charles VIII au retour de leur descente peu glorieuse au royaume de Naples en dont certains ramenaient, sans le savoir encore, un fléau qui, pendant près de cinq siècles, allait, n'épargnant aucune couche sociale, ravager le monde occidental.

J'ai nommé la Syphilis.

Ah, la Syphilis ! « Une et indivisible comme la République Française » disait mon patron d'anatomie pathologique en commençant le cours consacré à cette maladie, et d'ajouter « toute la cour de François Premier était syphilitique ». Rabelais n'avait-il d'ailleurs pas surnommé le Roi le « *verollez très préteux* » ?

Les appellations varient selon les endroits et ceux qui en usent. Ainsi parle-t-on vulgairement de la Vérole (par opposition à la petite vérole ou blennorragie) ou du mal de Naples en France, du mal Français en Italie, du mal Espagnol au Portugal ou dans les Pays Bas, du mal Polonais en Moscovie, du mal Anglais en Ecosse et, bien sûr de la maladie de Cupidon en référence au mode de contamination le plus habituel.

Ces divers vocables laissent entrevoir l'histoire et le cheminement essentiellement militaire et « impérialiste » de la contagion en Europe qui faisait dire qu'elle « était le tribut payé par Mars à Venus... ».

Le titre éponyme apparu chez les militaires aux alentours de 1883 viendrait d'une prononciation altérée du mot

cataplasme, aspect présenté par les plaques muqueuses observées dans la syphilis et des traitements locaux alors en usage. Et, comme de bien entendu, il en est venu à désigner de manière argotique les maladies vénériennes en général et la Syphilis en particulier, rapportée du nouveau monde par les marins de Christophe Colomb qui se firent un devoir d'en faire profiter les sujets de la couronne d'Aragon, dont les Napolitaines (et les Napolitains).

Tout aurait pu en rester là si le roi de France n'avait entrepris, en 1498, de reconquérir ce qu'il considérait comme son héritage, ouvrant ainsi la période des guerres d'Italie. A la décharge des troupes françaises et pour rendre justice à toutes les autres nations engagées dans ce conflit, toutes allaient participer à la dissémination du Tréponème Pâle, et à la variété d'appellations de cette pandémie. En effet, si la cour de François Premier était atteinte, il en allait de même pour son rival Charles Quint dont les armées la distribueraient généreusement dans les Flandres, le Portugal et le reste de l'empire sur lequel « le soleil ne se couchait jamais ».

Cette belle histoire est hélas battue en brèche avec la description par Hippocrate (encore et toujours) de la syphilis tertiaire, les découvertes archéologiques dans les colonies grecques d'Italie d'abord, à Pompéï ensuite et, plus récemment par l'exhumation et l'analyse de squelettes de moines (....) des XIIIe et XIVe siècles en Angleterre enfin.

Toutefois, la question n'est pas définitivement tranchée et l'hypothèse d'une mutation du tréponème au cours des âges expliquant ces données archéologiques d'une part et l'explosion de la maladie au XVe siècle de l'autre semble actuellement retenue. On ne saurait toutefois être pleinement exhaustif si l'on omettait l'origine mythologique selon laquelle le berger (il y a toujours des bergers dans la mythologie) Syphilus aurait été puni pour avoir outragé Apollon.

C'est du moins ce que rapporte Girolamo Frascato de Verone qui a ainsi, sans le savoir, officiellement baptisé ce fléau en 1530. S'il a signalé, dans son poème que la guérison serait apportée au malheureux par le Gaïac, il a été le premier à imputer la maladie à un germe invisible capable de se multiplier et de se propager (la spécialité d'Apollon quand on le fâchait) présentant par là la pathologie infectieuse.

Thierry de Mery (1505/1599), chirurgien des armées de François Premier en Italie, sera le premier à traiter la maladie et à en informer ses confrères dans son ouvrage « Pour curer la Vérole »

Les lésions cutanées observées ont d'emblée fait utiliser, selon le principe des semblables, la thérapeutique déjà employée contre la Gale, à savoir le Mercure. Dès la fin du XVe siècle, Berengario da Capri et Giovanni da Vigo traitent le fléau à l'aide de frictions, de fumigations et de pilules.

Le même Th. de Mery préconisait aussi les frictions au mercure mais additionné de graisse de porc et de divers ingrédients utilisés dans la Theriaque, dont la myrrhe, l'ellébore, voire l'onguent de vipère, frictions combinées aux fumigations. Cette pratique a eu pour témoin célèbre F.Rabelais qui, après l'avoir observé durant son cursus médical, en a fait la relation dans son oeuvre.

A.Pare prescrivait les fumigations en installant le patient nu dans un tonneau, un chaudron chauffé entre les jambes et dans lequel on rajoutait du cinabre au mercure. Hélas, les émanations d'acide sulfurique et de soufre devaient s'avérer causes de nombreux accidents qui amenèrent l'abandon de cette thérapeutique malgré la mise au point d'un artifice idoine, la boîte Fumigatoire de Lalouette, dans laquelle le cinabre était alors remplacé par du calomel moins toxique. Cette technique connaîtra un regain d'intérêt en Grande Bretagne et aux U.S.A. au XIXe siècle.

Plus originaux furent non seulement les caleçons anti vénériens, mélange de Sublimé (Chlorure Mercuriel) efficaces à cheval ou dans la chaleur du lit, mais encore le chocolat lui aussi anti vénérien (mélange d'une livre et demi de cacao, de sucre, d'extrait d'orge et de seize grains de Sublimé Corrosif, tout un programme...) que l'on pouvait se procurer chez Mr. Martin apothicaire rue Ste. Croix des Petits Champs à Paris. Le goût de cette décoction ne différait en rien de celui de l'habituel chocolat si bien qu'on pouvait le consommer en présence de son épouse, voire lui en servir sans qu'elle ne soupçonne quoi que ce soit...

Ces remèdes étaient l'œuvre de Guillaume René Lefebure de Saint Ildephont, médecin (?) « syphilligraphe » à Paris où la commercialisation en 1775 d'un « remède anti cancer » qui lui vaudra d'être expulsé de la capitale. Il ira exercer à Versailles pour y devenir le médecin du futur Louis XVIII.... Hélas, la Révolution le chassera une fois de plus et il mourra du typhus qu'il soignait à l'hôpital d'Augsbourg. Pour lui rendre pleinement justice, il importe de dire qu'il est à l'origine du premier annuaire connu des professions médicales.

Quelques temps auparavant, le roi Louis XV avait acheté, malgré l'opposition de Senac premier médecin de la cour, le secret de fabrication des dragées de Keyser dont l'utilisation avait guéri les gardes royaux. Ce « Remède Secret » deviendra, entre autres, celui des prostituées.

Sous l'Ancien Régime, les vénériens des deux sexes pouvaient être soignés par ce qu'il était convenu d'appeler les « Grands Remèdes », administrés dans quelques hôpitaux sélectionnés (ainsi l'hôpital de Bicêtre, les Petites Maisons, l'hospice de Vaugirard et certains hôpitaux militaires). Les places étaient rares et l'attente longue après la rédaction par un chirurgien d'un certificat médical qui, visé par le lieutenant de police donnait droit à un ordre d'admission et à l'inscription sur une liste d'attente

(souvent le mot n'était pas vain). Puis, entre l'admission et le début des soins, un nouveau délai que Cuvellier décrivait se passer « dans des conditions épouvantables », pouvait jusqu'en 1700 s'accompagner, en punition du péché de chair, de flagellations. Les femmes enceintes, les nourrices, les « protégés » ou les « riches » étaient prioritaires pour le traitement des « Grands Remèdes » d'une durée de 6 semaines ponctuées de saignées, purgations, bains, confirmation à l'Eglise et surtout Frictions Mercurielles énergiques jusqu'à l'apparition d'hypersialorrhée signe d'intoxication mercurielle. Le taux de décès avoisinait les 50%. Cette pratique sera dénoncée par un médecin de Bicêtre, M. Cullerier, surnommé le « bon Cullerier » borgne à la suite d'une projection oculaire du pus d'un patient. Il est vraisemblable, considérant l'impact qu'avait alors la pandémie vénérienne, que ce traitement ait donné naissance à l'expression : « Aux grands maux, les grands remèdes ».

Et la liste est longue, nonobstant les souverains et leurs courtisans déjà cités, des vérolés célèbres dans l'histoire: Erasme de Rotterdam diagnostiqué post mortem lors de l'exhumation de son squelette en 1930, Ernest Hoffmann, Franz Schubert, Gaétano Donizetti, Charles Beaudelaire, Bedrich Smetana, Jules de Goncourt, Edouard Manet, Alphonse Daudet, Friedrich Nietzsche, Paul Gauguin, Randolph Churchill, Guy de Maupassant, Georges Feydeau, Henri de Toulouse Lautrec, Scott Joplin, Vladimir Illitch Oulianov alias « Lenine », Benito Mussolini, Karen Blixen, Al Capone, Howard Hughes (et ses conquêtes) pour ne citer que les plus fameux.

Tuskegee est une bourgade d'Alabama (U.S.A.) dans laquelle entre 1932 et 1972, des médecins américains ont « étudié » l'évolution de la syphilis non traitée chez des patients noirs et pauvres qui se sont vus refuser l'accès à la Pénicilline pourtant disponible dès 1943. Ils ont en outre été privés de l'accès aux programmes de protection sociale

mis en place et même été dissuadés de s'engager dans l'armée ce qui leur aurait permis d'être efficacement traités. Ils n'ont, bien entendu, pas été informés et recevaient les traitements inefficaces ainsi qu'un repas chaud par jour. Le transport à la clinique leur était tout de même accordé gratuitement et leurs héritiers pouvaient, détail sordide, bénéficier de la prime de mille dollars à la condition qu'une autopsie ait été effectuée (dame, la science est exigeante)... Il faudra attendre 1972 et les révélations du Dr. P. Buxton, médecin en santé publique pour voir éclater le scandale qui débouchera sur le Belmont Report (1979) posant les principes fondamentaux actuels de la bioéthique en expérimentation humaine.

Car les traitements avaient progressé d'abord avec la concurrence des médecines végétales dont le Gaïac (ou Gayac) extrait d'un arbre de l'île d'Hispaniola. Le trésorier officiel, Gonzalez en avait auto expérimenté les vertus sudorifiques avec un succès tel que le chargement était devenu systématique dans tout navire quittant Haïti à destination de l'Ancien Monde. Le « Saint Bois » y sera consommé sous forme de tisane jusqu'à la fin du XIXe siècle. Dans la même veine, le Rob de Boyeau Laffecteur (1878), dépuratif végétal utilisé dans les hôpitaux militaires faisait aussi partie des « Remèdes secrets ». La Salsepareille, mélangée au Séné (Sirop de Cuisinier 1818) ou au Mercure sera utilisée jusqu'au début du XXIème siècle.

C'est à cette époque qu'est introduit l'Arsenic en remplacement du Mercure jugé toxique. L'idée n'est pas nouvelle (La liqueur fumante de Cadet en 1760, L'acide Cacodylique de Bunsen en 1836) mais le problème de la toxicité n'en était pas résolu pour autant.

En 1910, Erlich a l'idée, qui lui vaudra le prix Nobel de médecine, d'associer l'arsenic, produit actif, au rouge trypan vecteur neutre qui se fixe électivement sur le tréponème. Il met au point la première molécule

synthétique de chimiothérapie qu'il commercialise sous le nom de 606 ou Salvarsan\*. Toutefois des complications oculaires, digestives et hémorragiques provoquent le décès de nombre de patients traités et amènent à la commercialisation en 1912 du 914 ou Neo Salvarsan, moins toxique. Le prix du Salvarsan pose (déjà) le problème du « financement des molécules onéreuses » dans certains hôpitaux où les pharmaciens s'émeuvent des dépenses générées par l'administration de tels traitements... Il sera néanmoins utilisé, en dépit d'une impopularité passagère en France après la première guerre mondiale (L'effet « Corne d'Auroch » ?) jusque dans les années 1950, en dépit de l'arrivée de la Pénicilline.

A la même époque, l'école française mettait à l'honneur le Bismuth en association avec l'Arsenic chez l'enfant né de mère tabétique. Ce traitement sera aussi préconisé (Pr. R. Debré) dans cette indication jusqu'en 1950, associé aux frictions mercurielles et à un traitement radicalement plus efficace : la Pénicilline.

Riche histoire que celle de la syphilis, cette pandémie oubliée dont l'évocation a plutôt tendance à faire sourire. Et pourtant, elle est pourtant à l'origine de la première maladie professionnelle reconnue, la Syphilis des Verriers (1<sup>er</sup> octobre 1913), de la notion de « syphilis imméritée » (coiffeurs, personnel de la restauration, cuisiniers, nourrices, personnel soignant), de l'introduction en 1919 des bases de l'hygiène et de l'éducation à la santé par Gougerot. En 1885, une thèse de doctorat en médecine est consacrée à l'une de ses redoutables complications, le Tabès, par un certain sir Arthur Conan Doyle.

Un autre écrivain, Maupassant s'était, quelques années plus tôt à l'annonce de sa contamination, exclamé avec fierté : « *J'ai la Vérole, la vraie, pas la misérable chaude pisse ni les banales crêtes de coq* ».

On ne saurait mieux dire pour conclure.

## Verdi, deux siècles sans une ride

(juin 2013)

**Verdi, né le dimanche 9 octobre 1813**, est officiellement déclaré deux jours plus tard à la mairie de Busseto en ces termes : « *L'an 1813, le jour douze octobre, à neuf heures du matin, par devant nous, adjoint au maire de Busseto, officier de l'état civil de la commune de Busseto susdite, département du Taro, est comparu Verdi Charles âgé de vingt huit ans, aubergiste, domicilié à Roncole, lequel nous a présenté un enfant de sexe masculin né le 10 courant à huit heures du soir, de lui déclarant et de Louise Uttini, fileuse, domiciliée aux Roncole, son épouse et auquel il a déclaré vouloir donner les prénoms de Joseph-Fortunin-François.* »

La particularité de ce document administratif est qu'il est rédigé ...en français. En effet, les hasards de l'histoire et les caprices du destin ont voulu qu'en 1808, Napoléon premier empereur des français ait transformé le duché de Parme, enlevé aux Bourbons d'Espagne, en département français du Taro, partie de la « Grande Nation ». Cela explique la contradiction apparente entre la date de naissance véritable et celle mentionnée sur le document officiel : les jours de l'administration impériale commençaient au coucher du soleil et non au lever comme ceux du calendrier grégorien...

Verdi est donc bien né le 9 octobre. Moins de 10 jours plus tard, les coalisés défaisaient les troupes de Napoléon à Leipzig (16/19 octobre) précipitant la retraite de l'armée impériale, la chute de l'aigle, l'exil à l'île d'Elbe et la suite bien connue. Dès février 1814, le duché de Parme reprenait son ancien nom, sous le gouvernement cette fois de l'empereur d'Autriche représenté par une certaine Marie Louise, autrefois épouse de Napoléon, qui le dirigera jusqu'à son décès en 1847. L'intermède français n'avait

duré que six ans. Six mois plus tôt, le samedi 22 mai, était né, à Leipzig, un certain Richard Wagner...

Verdi ne reniera jamais ses origines, mais il a su faire payer à ses concitoyens les reproches injustifiés qu'ils lui avaient adressés à la suite de sa liaison et de son remariage avec Giuseppina Streponi. Il revint se fixer, non à Busseto, mais en limite dans la commune voisine de Sant'Agata de Villanova. Certes, il participa au financement du théâtre local (où il payait une loge permanente qu'il n'occupait jamais), mais ne vint même pas le jour de l'inauguration où le théâtre était pour l'occasion tendu de vert et les invités tous vêtus de la même couleur. Jusqu'au dernier moment, tout le monde avait espéré la venue du maître. En vain. Il savait pardonner mais n'oubliait pas, et le fit bien sentir. Il n'en est pas moins resté l'enfant chéri du pays puisque, outre sa statue sur la place municipale et la préservation des lieux où il a vécu, son empreinte musicale va jusqu'à inspirer le noms des rues (Leoncavallo, Paganini, Donizetti, Toscanini, bien sûr, mais aussi Mozart, Bach, Berlioz, Bartok, Bizet et même...Wagner) et des hébergements (Trattoria Verdi, B&B Il Trovatore et Hôtel due Foscari, propriété du ténor Carlo Bergonzi).

### **Via Farini**

Piazzale San Francesco 1, Parme.

« *Bonjour, je suis Rigoletto* »

« *Bonjour, je suis Atilia* »

« *Moi les vêpres Siciliennes* »

« *Et moi la bataille de Legnano* »

Et ce, 23 fois encore...

Ainsi se présentent depuis 1958 vingt sept personnages portant chacun le nom d'un opéra de Verdi. C'est le Gruppo Appassionati Verdiani, club des 27 (nombre immuable) sans doute le plus petit du monde, mais pas le moins connu. Le recrutement ne peut se faire qu'à la suite

du départ d'un de ses membres, tous des hommes venant d'horizons divers et dont la caractéristique est une connaissance parfaite de l'opéra éponyme et un esprit critique élevé notamment lors des réunions hebdomadaires. Ce club est richement doté d'un fond audio, visuel et photographique entièrement dédié à Verdi, ses 27 opéras et leurs 225 personnages. Les invités y sont évidemment reçus aux accents du « Va Pensiero ». Le 27 janvier et le 10 octobre (l'erreur persiste) de chaque année, un panier de 27 roses rouges représentant chacune un opéra verdien y est exposé en hommage. Ce pourrait être, en opéra, l'équivalent, « Mutatis Mutandis », de « Los de Jose e Juan » en tauromachie.

Verone et son festival sont à Verdi ce que Bayreuth est à Wagner. L'été 1913, la première de ce spectacle opératique à ciel ouvert, célébrait, à l'initiative de Giovanni Zenatello, ténor local le centenaire de sa naissance, avec la représentation d'Aïda. Si le festival n'est pas (contrairement à Bayreuth) exclusivement réservé à Verdi, il lui taille toutefois la part du lion. Pour l'avoir régulièrement fréquenté, j'en dirai, n'en déplaise aux ayatollah de la musicologie, que c'est un spectacle populaire au sens noble du terme, sur les gradins duquel se côtoient toutes les catégories sociales dans le même amour de l'opéra en général, italien en particulier et verdien plus précisément. J'irai jusqu'à employer le barbarisme « d'Aïdesque ». Qui n'a pas vu et entendu la scène des trompettes ne sait pas ce qu'est la ferveur populaire. Toutes (ou presque) les grandes voix s'y sont succédé depuis la création. C'est d'ailleurs à Vérone qu'en l'été 1947, on a pour la première fois entendu Maria Callas en Europe occidentale dans « La Gioconda (A.Ponchielli) ».

Verdi a composé le seul vrai Opéra Maudit : « La force du destin ». Sa création nécessita deux séjours, au lieu d'un prévu, à Saint Petersburg. En effet, Emma La Grua soprano qui devait tenir le rôle de Léonora tomba malade

lors des répétitions et on ne put trouver de remplaçante. La première fut donc repoussée d'un an mais le pire était à venir : lors de la représentation suivante, la nouvelle Léonora, Caroline Barbot, ne chanta que la première et ne remonta plus jamais sur scène pour cause de maladie. Pire encore, le 4 mars 1960 au Met, le baryton Léonard Warren, ami et complice du ténor Jussi Bjoerling mourait foudroyé par un accident coronarien au cours de l'air de bravoure du deuxième acte. Après la tragédie de Buenos Aires où la chute d'un lustre avait provoqué la mort de trois spectateurs, R. Liebermann, méfiant, décida lors de la création au palais Garnier de supprimer les cierges (risque d'incendie) de la scène du monastère et de les remplacer par un système électrique. Las, c'est un figurant qui se blessa grièvement en tombant accidentellement dans la fosse d'orchestre et le grand Christ de six mètres de haut s'effondra pendant une représentation. Ce n'était pas fini, durant la saison 1970, Michel Plasson reçut le rideau de scène lors d'une représentation à Toulouse, sans grand mal au demeurant. Le dernier avatar recensé a eu pour cadre le festival de Macerata en 2010 où on a vu le Don Carlo di Vargas tomber malade la veille de la première et être remplacé de manière quelque peu chaotique pour les représentations prévues, la deuxième ponctuée par un règlement de compte verbal à l'encontre de P.L. Pizzi. Quant à Fra Melitone, il a été victime d'un accident de moto la veille de la première. Heureusement, il a pu tenir son rôle. On n'échappe pas à son destin.

**Vingt sept Opéras** dont il est de bon ton pour nombre de « musicologues » de mépriser la majorité.

D'abord, les *Verdi Alimentaires* (« tout modeste chasseur s'en fût montré content ») composés parfois à la hâte sous la pression du succès ou du besoin, injustement oubliés, ignorés voire méprisés et qui tous recèlent, sous la forme convenue d'alors, des bijoux qui annoncent les *Verdi*

*Populaires* dont chacun, même le plus ignorant, est capable de reconnaître voire de siffler ou de chanter des airs qu'on pourrait classer au patrimoine mondial à l'instar des sites naturels et des monuments. Tels Nabucco, Rigoletto, Le Trouvere, Aïda et quelques autres. Ensuite les *Verdi Intemporels* parfaits, sans discussion, dans le fond et la forme (à condition de ne pas faire preuve de mauvaise foi), j'ai nommé Traviata et Otello, chef d'œuvre opératiques absolus au même titre que les Noces de Figaro, Tristan (Tiens, un Wagner) et quelques autres. Puis les *Verdi pour Connaisseurs* comme Falstaff, Simon Boccanegra, Macbeth, Ernani, Luisa Miller et Le Bal Masqué (Un des rares Verdi pour Ténor) dont la qualité s'impose à l'écoute attentive. *Enfin* le Requiem...

**Violoncelliste en second** depuis 1881 dans l'orchestre du teatro della scala à Milan, Arturo Toscanini participa le 5 février 1887 à la création d'Otello, où il introduit le duo d'amour (fin du premier acte) en présence du maître qui le remarqua à cette occasion. Il fit ses débuts de chef le 30 juin 1886 à Rio de Janeiro, au pied levé, sur proposition des chanteurs, en remplacement du titulaire qui s'est fait porter pâle et dirige Aïda, de mémoire. De son aveu, il était dans un état second. Ce fut un triomphe. Sa mémoire proverbiale lui permettra de diriger sans partition, jeu auquel se livreront nombre de chefs obscurs ou célèbres avec parfois d'amères désillusions comme le jeune Karajan qui eut un trou lors d'une représentation des « Maîtres Chanteurs », et qui lui valut (chance sans doute) la colère et le mépris de Hitler qui assistait à la représentation. Cela lui évitera des ennuis à la fin de la guerre.

Toscanini, quant à lui refusa toutes les propositions émanant des nazis qui auraient pourtant voulu le voir diriger à Bayreuth. De même, il eut maille à partir avec les fascistes italiens après son refus de jouer l'hymne de la jeunesse « Giovinezza » et préféra s'exiler aux Etats Unis

pour échapper à tous ces totalitarismes qu'il rejetait. C'est au cours d'un de ses derniers enregistrements de la Symphonie Pastorale qu'il dit sur un ton glacial aux musiciens, en référence au dernier tempo qu'il considérait avoir été mal exécuté : « Vous m'avez trahi ». Il posa sa baguette et quitta la salle sans un mot. Pour une fois, cela changeait de ses colères légendaires redoutées des musiciens obscurs comme des célébrités. Il dirige, le 27 février 1901, les chœurs (exécutant le « Va Pensiero » et le « Miserere ») accompagnant le catafalque du maître dans les rues de Milan depuis le cimetière jusqu'à la Casa di Riposo.

**Villa Medici pour artistes lyriques infortunés** à la retraite, la *Casa di Riposo per Musici*, sise piazza Michelangelo Buonarroti à Milan, a vocation d'accueillir les artistes nécessiteux en fin de vie. Verdi s'est éteint sans héritier direct après le décès de ses deux enfants (1837, 1839) et de sa première épouse Margherita Barezzi (1840) fille de son bienfaiteur. Vers la fin de sa vie, comblé d'honneur et enrichi de par son art, il décide de consacrer la recette à venir des représentations à la construction et l'entretien d'une maison de retraite pour vieux musiciens dans le besoin. Depuis, la sécurité sociale et la retraite ont été instaurées et la nécessité de telles institutions se fait moins sentir (quoique ?), même après la disparition du financement originel par les droits d'auteur tombés dans le domaine public en 1960. Gouvernement et bienfaiteurs (en complément des bénéfiques de placements immobiliers prudemment souscrits par l'institution) ont pris le relai. La « *plus grande œuvre* » vit toujours illustrée par le film « *Il Baccio di Tosca (!)* », où les derniers pensionnaires mélangent avec fierté et émotion les souvenirs de leur passé et leur détresse face à la réalité. Verdi y est inhumé à côté de sa seconde épouse, Giuseppina Streponi.

**Va Pensiero** est pour les italiens beaucoup plus que la déploration des juifs lors de l'exil à Babylone. C'est à la fois la Marseillaise, le chant des Partisans et la plainte de Francesca de Rimini dans la Divine Comédie de Dante (« *Nessun maggior dolore che ricordarsi del tempo felice nella miseria* » *Enfer V, 115-142*). Il aurait été l'hymne de la quête de liberté du peuple italien contre l'occupation autrichienne des Habsbourg avec l'acronyme **Viva Victor Emmanuelle Re d'Italia** que les partisans de l'époque « taggaient », à leurs risques et périls, sur les murs de l'Italie occupée (légende née après la mort du Maestro). Cet opéra symbole choisi pour le 150 ième anniversaire de l'unification italienne était représenté le 12 mars 2011 à Rome sous la direction de Ricardo Muti et en présence du chef de l'exécutif Sylvio Berlusconi, embourbé depuis des années dans des affaires de sexe, de corruption, de prévarication et de restrictions budgétaires notamment en ce qui concerne la culture. Le ton fut donné d'emblée par le maire de Rome, Gianni Alemanno, qui, membre du parti au pouvoir et ancien ministre de Berlusconi, monte sur scène avant le début de la représentation pour dénoncer les coupes gouvernementales dans le budget de la culture.

Alors que le fameux chœur (fin de l'acte III) arrivait à sa fin ont commencé à fuser du public les « Bis », « Viva l'Italia » et Viva Verdi ». Muti n'avait accordé de Bis qu'une fois à la Scala en 1986 et il considérait, à l'instar de Toscanini, qu'un opéra doit aller sans arrêt du début à la fin (Les mélomanes toulousains se souviennent sans doute que Michel Plasson faisait de même et je n'ai souvenir que du bis de la « Furtiva Lacrima » « arraché » pour Roberto Alagna débutant).

Pourtant, il s'est retourné face au public : « *Oui, je suis d'accord avec ça, longue vie à l'Italie mais...je n'ai plus trente ans et j'ai vécu ma vie, mais en tant qu'italien qui a beaucoup parcouru le monde, j'ai honte de ce qui se passe dans mon pays. Donc j'acquiesce à votre demande de bis*

*pour le Va Pensiero à nouveau. Ce n'est pas seulement pour la joie patriotique que je ressens, mais parce que ce soir, alors que je dirigeais le chœur qui chantait Ô mon beau pays perdu, j'ai pensé que si nous continuons ainsi, nous allons tuer la culture sur laquelle l'histoire de l'Italie est bâtie. Auquel cas, nous, notre patrie, serait vraiment belle et perdue... Depuis que règne ici un climat italien, moi, Muti, je me suis tu depuis de trop longues années... ». C'est alors qu'il a invité le public à chanter avec le chœur des esclaves. L'opéra tout entier s'est levé avec le chœur et a chanté une déclaration à l'adresse des politiciens. « Ce fut un moment magique dans l'opéra ».*

**Verdi è sempre Verde.**

**Viva Verdi.**

## Les clefs de la Bastille

(décembre 2013)

Au soir du 14 juillet 1789, les insurgés parisiens en fête exhibaient la tête de Bernard René Jordan de Launay, ci devant gouverneur de la Bastille, au bout d'une pique. Il avait refusé de livrer de la poudre aux révoltés qui avaient pris d'assaut la forteresse, vidé les sainte Barbe, saccagé les archives et libéré les sept détenus. Les défenseurs (Invalides et mercenaires suisses) avaient fini par se rendre, mais au mépris des promesses faites, sept d'entre eux avaient été lynchés par la foule, parmi lesquels Jacques de Flesselles, prévôt des marchands (Une vieille habitude parisienne) dont la tête subira un sort identique à celle du malheureux de Launay.

Contrairement à la légende le roi ne fut pas informé le lendemain par le duc de La Rochefoucauld - Liancourt qui aurait répondu à la question « C'est une révolte ? », « Non sire c'est une révolution ». Mais il ne réagit pas. On connaît la suite, la monarchie constitutionnelle, la fuite à Varennes, l'exécution du roi, la République, la terreur, le directoire, l'empire, la restauration, la deuxième république avec le premier président élu, Louis Napoléon Bonaparte, le second empire et les républiques suivantes, toutes choses qui forment, avec l'ancien régime, le socle de notre démocratie actuelle.

La Bastille prise, on s'empressa de la piller et les archives qui échappèrent aux flammes furent jetées aux fossés, pour le bonheur des collectionneurs. Beaumarchais qui logeait à proximité profita de l'aubaine pour en faire ample provision, malheureusement pour lui, il fut obligé, après dénonciation, de les rendre.

Les sept «victimes de l'arbitraire royal» libérées par des « ivrognes heureux, déclarés conquérants au cabaret ; des prostituées et des sans-culottes » vainqueurs de « quelques

invalides et d'un timide gouverneur » (Chateaubriand, *Mémoires d'outre Tombe*) étaient pour quatre d'entre eux des faussaires au procès en cours d'instruction, pour deux des malades mentaux qu'il fallut enfermer à Charenton. La famille du dernier, criminel emprisonné, en payait la pension. On était loin des détenus célèbres, le connétable de Saint Pol, Michel de Montaigne, Bernard Palissy, Biron (le seul exécuté dans la Bastille), Bussy Rabutin, le Masque de Fer, Lally Tollendal, Latude le roi de l'évasion, Voltaire, Beaumarchais (on comprend mieux son intérêt) ou le marquis de Sade.

Dès le 15, la démolition de l'édifice commença sous la direction de l'entrepreneur P.F.Palloy. Elle amena de nombreux visiteurs dont Beaumarchais (en pèlerinage sans doute) et Mirabeau qui en profita pour monter un commerce de souvenirs de la Bastille sous forme de médailles ou de bagues serties d'un morceau de pierre. La politique n'empêche pas les affaires..... Les boiseries et les ferronneries servirent à l'édification du pont de la Concorde, les pierres furent sculptées en forme de miniatures de la forteresse et envoyées dans tous les chefs lieux de département (on peut en voir une au musée de la Révolution Française à Vizille, Isère). On peut rendre visite au carillon en allant au musée européen d'art campanaire de l'Isle Jourdain (Gers) dont il constitue la pièce maîtresse. Quant aux clés si symboliques, l'une d'entre elle fut envoyée à Gournay en Bray (Seine Maritime) lieu de naissance du premier révolutionnaire entré dans la forteresse, le citoyen Maillart. Mais elle a disparu depuis. La seule connue et visible est exposée à la résidence de Mount Vernon (Virginie U.S.A.) dans la maison de G.Washington. Elle lui avait été offerte par son ami La Fayette. Ce sont les deux seules clés dont on retrouve la trace, toutefois... Dans la nuit du 13 au 14 juillet, les insurgés avaient tenté, sans succès, de forcer la serrure de la Bastille. Au matin les autorités avaient fait appel à un

nommé Plaçon serrurier de son état, ancien marin de la guerre d'indépendance d'Amérique. Durant la réparation, il fut obligé de fuir précipitamment devant l'assaut donné par la foule, emportant en hâte ses outils et par mégarde la clé du château. A la suite des bouleversements de la révolution, il se retira à Rigny le Ferron (Aube), son village natal, n'ayant jamais pu se faire rembourser pour ses services de serrurier attaché au service de la Bastille. Il y mourut en 1830 après avoir fait don à son ami Vernay, serrurier et ancien marin lui aussi, de la fameuse clé.

Alors...

On raconte aussi qu'après la prise du palais des Tuileries, qui vit le massacre des derniers gardes suisses, un savetier du faubourg saint Antoine aurait ramené dans son échoppe le trône royal pour les essayages. « Dorénavant s'était-il exclamé, je n'aurai plus que des rois pour clients... ». Mais, ceci est une autre histoire...

## **L'effet Papillon** **ou le département qui n'aurait pas dû exister** (juin 2014)

Au matin du 29 juillet 1808, le citoyen Poutrou se promène sur les bords du Tarn à Montauban. Il n'est pas là, aussi matin, pour savourer le calme et goûter la fraîcheur des rives du fleuve. Il a fui la ville pour ne pas avoir à se joindre à la liesse populaire pour la venue de l'empereur Napoléon arrivé là, en visite officielle, la veille au soir.

Pour un républicain pur et dur, comme ce jacobin, Napoléon représente le fossoyeur de la République, la vraie, celle de la constitution de l'An I dont la devise était « Egalité, Liberté, Sûreté, Propriété ». Cette même constitution (jamais appliquée d'ailleurs au grand désespoir de notre héros) qui proclamait à l'article 35 que : « Quand le gouvernement viole les droits du peuple, l'insurrection est, pour le peuple et pour chaque portion du peuple, le plus sacré des droits et le plus indispensable des devoirs »... Sans commentaire.

Et pourtant, elle l'a bien déçu cette république. Certes, les privilèges ont été abolis, les ordres dissous, les biens du clergé et des ci-devant confisqués, mais il lui garde rancœur d'avoir subordonné sa bonne ville de Montauban, ancienne place de sûreté huguenote, siège de généralité, de cours des aides, de gouvernement militaire et troisième ville du Midi Aquitain sous l'Ancien Régime, à sa voisine et chef lieu : Cahors. Humiliation pour cette cité de 25.000 habitants très active sur le plan industriel et commercial. Les Montalbanais réclament la création d'un département avec Montauban pour préfecture depuis l'injustice du 21 février 1790. En vain malheureusement.

La France d'Ancien Régime était découpée en diverses provinces dont la disparité, héritage de la féodalité constitutive du pays, entravait une administration

centralisée efficace. Dès 1655, une approche de découpage en départements (entendue comme circonscription fiscale ou territoriale pour les ponts et chaussées : pas question de toucher aux privilèges des comtes, barons, marquis et autres princes) est proposée au Roi Soleil par Marc René d'Argenson. Sans suite.

Une proposition identique se retrouve dans les cahiers de doléances de 1788, avec le souhait exprimé de découpage du territoire en unités géographiques similaires et d'accessibilité facile au centre administratif.

C'est le danger insurrectionnel de l'été 1789 et sa Grande Peur qui amène l'Assemblée constituante à créer par le décret du 22 décembre de la même année les départements, entités territoriales et administratives de taille équivalente fixée de façon que tous les points soient situés à moins d'une journée de cheval du chef lieu.

L'idée légiférée, il fallait lui donner corps. Fut choisi pour cette tâche, Bertrand Barère, député du Tiers Etat de la Bigorre. Né en 1755 et mort en 1841, longévité remarquable pour l'époque et les circonstances, cet avocat et brillant orateur restera républicain avant tout, malgré son attitude contestable lors de la terreur. Proscrit par le Directoire, amnistié sous le Consulat et l'Empire, exilé sous la Restauration, il ne reviendra en France qu'en 1830 pour mourir conseiller général à Tarbes, sans avoir jamais pu revoir sa femme, de 18 ans sa cadette, née Elisabeth de Monde, qui ne lui avait jamais pardonné la mort du Roi.

Rapporteur du comité de Salut Public, il a laissé le souvenir de harangues enflammées. C'est lui qui prononce le discours de la levée en masse du 23 août 1793 : « Dès ce moment, jusqu'à celui où les ennemis auront été chassés du territoire de la République, tous les Français sont en réquisition permanente pour le service des armées. Les jeunes gens iront au combat, les hommes mariés forgeront les armes et transporteront les subsistances, les femmes feront des tentes, des habits et iront dans les hôpitaux, les

enfants mettront le vieux linge en charpie et gratteront les caves pour en récolter le salpêtre, les vieillards se feront porter sur les places publiques pour exciter le courage des guerriers, prêcher la haine des rois et l'unité de la République. » On ne saurait mieux dire...

Pendant la Grande Terreur, il proposera de « déblayer » les prisons, mais sera forcé de constater que « l'inexplicable Vendée existe toujours ».

Avant d'être l'habile propagandiste de la cause républicaine et « l'Anacréon de la guillotine », il va s'occuper, entre le 22 décembre 1789 et le 296 février 1790, du découpage administratif du territoire de la République tel qu'il avait été décidé. En bon Bigourdan, il favorisera sa province la mettant toute entière, y compris deux enclaves en Béarn, dans le département des Hautes Pyrénées. Ce faisant, il entravait les velléités hégémoniques de ses puissants voisins et peut être réglait-il un vieux compte avec les deux autres provinces pyrénéennes, le Béarn et le Pays Basque, les condamnant à cohabiter dans le même département, les Basses Pyrénées devenues depuis Atlantiques. Il eut toutefois le bon goût de choisir pour préfecture Pau, ville déjà royale qui allait quelques 20 ans plus tard le devenir une seconde fois.

Le 26 février 1790 le verdict tombait. Les départements étaient au nombre de 83 portant un nom issu de critères géographiques.

A l'apogée de l'Empire en 1811, on comptera 130 départements, témoins des conquêtes napoléoniennes. D'autres avaient entre temps vu le jour et disparu tel le Tanaro en Italie du Nord (1801/1805), le Mont Terrible dans le Jura (1793/1800), les 4 départements de Grèce (1797/1802), îles Ioniennes confisquées à Venise, le Rhône et Loire (1790/1793) découpé entre les départements voisins. Quelques uns encore naîtront des conquêtes ultérieures comme les quatre départements de Catalogne (1812/1814).

Et Montauban dans tout cela ? Le citoyen Poutrou continue tranquillement sa promenade lorsqu'il aperçoit un inconnu en train d'approcher de la berge du fleuve dans l'intention de soulager un besoin naturel. Malheur ! A cet endroit, les berges sont friables et le Tarn plein de remous, de trous d'eaux et de courants homicides. On ne compte plus le nombre d'imprudents qui s'y sont noyés, bon nageurs ou pas. Sans hésiter, Poutrou interpelle l'imprudent : « Arrêtez vous Monsieur, là c'est trop de bouillon ! Vous péririez ! ». Et, s'approchant de celui qu'il vient de sauver, il reconnaît l'homme qu'il voulait à tout prix éviter : l'Empereur qui venait d'abandonner quelques instants sa suite pour venir se soulager tranquillement dans un endroit qu'il pensait désert. L'aurait-il prévenu s'il l'avait reconnu ? Sans doute, mais quand même, Poutrou en reste sidéré. S'approchant pour le remercier, l'Empereur lui propose une récompense. Ne vient-il pas de lui sauver la vie ? Poutrou, ne désirant rien pour lui même, demande alors de réparer l'injustice faite à sa ville en créant un département dont elle sera le chef lieu. Ce que Napoléon accordera de bonne grâce, d'autant que la demande en était depuis longtemps faite. Poutrou savait que le département naissait pour le bien d'une oligarchie et non d'une démocratie mais qu'importe. Le bénéfice était là et cela valait bien d'éviter de faire goûter l'eau du Tarn à l'Empereur.

En quittant Montauban, ce dernier annonça qu'il était « satisfait de l'amour témoigné par mes fidèles sujets de ma bonne ville de Montauban. J'ai vu avec peine les peines qu'elle a éprouvées. Je la rétablirai dans ses droits. Vous pouvez la regarder comme chef lieu du département ».

Un arrondissement fut enlevé au Lot et un à la Haute-Garonne, trois cantons au Lot et Garonne, un au Gers et un à l'Aveyron. Un sénatus-consulte du 14 novembre 1808 créait le Tarn et Garonne et lui donnait Montauban pour chef lieu. Et Poutrou ? Son hagiographe, Jean Baptiste Constant Manas, n'en dit rien.

Le papillon a une vie brève...

## **Les poissons rouges et la poudre blanche**

(juin 2015)

Le 10 Août 1897 F. Hoffmann et A.Eichengrün des laboratoires Bayer pénètrent dans le bureau de leur supérieur hiérarchique H.Dreser pour lui faire part de leur réussite : ils viennent de synthétiser l'Acide Acétyl Salicylique à partir de l'Acide Salicylique et de l'Anhydride Acétique, synthèse sur laquelle les autres équipes de chercheurs se cassaient les dents depuis longtemps.

Les propriétés antipyrétiques et antalgiques des Salicylates naturels sont connues depuis la plus haute Antiquité ; Les Babyloniens les rapportent dans les Tablettes Cunéiformes (datées de 2100 ans av. J.C.), de même que les Egyptiens dans le Papyrus de Louxor (1600 av. J.C.), les Grecs et les Romains (Hippocrate, Diodcoride, Theophraste, Galien et même Virgile).

Ces substances sont extraites de l'écorce du Saule blanc originaire d'Orient, arbre de la lune, de la femme et de l'eau auquel, disaient les grecs fût suspendu le berceau de Zeus. On sait que, au Vème siècle av. J.C., Lao Tseu méditait à l'ombre de son feuillage où il fonda le Taoïsme et y rencontra Confucius. Il est, pour les romantiques, l'arbre de la mélancolie que chante Desdemone dans sa romance (*cf.* Verdi : Nabucco et Otello).

Les Celtes, quant à eux, faisaient usage de la reine des prés (Spirea Ulmaria encore appelée herbe du pauvre homme ou barbe de chèvre), plante sacrée pour les druides, dont ils tiraient aussi des Salicylates naturels.

Le nouveau monde en livrera une troisième source avec *Gaultheria Procumbens* (Thé vert du Canada ou Wintergreen).

Il faut attendre 1763 pour que le révérend E. Stone, pasteur dans la campagne anglaise en communique, le premier, les propriétés devant la société royale de médecine de Londres. Il en décrit la récolte, la préparation et les modalités d'administration (toutes les 4 heures) à 50 patients fébriles (Fièvre quarte). Ces travaux lui avaient été suggérés par l'amertume de l'écorce semblable à celle du Quinquina (ou poudre des Jésuites) découverte par Calancha qui observa, dit la légende, un jaguar impaludé en train de se traiter de cette manière. Le parallèle avec la consommation de Digitale par les vaches cardiopathes vient immédiatement à l'esprit.

Ces travaux sont repris par Valmont Bomare en 1791 et 1805 et Bouillon Lagrange (Notons au passage les prénoms républicains) donne une description analytique des composants à l'exception toutefois du principe actif. Cazin en rapportera l'utilisation faite par les paysans français en 1886.

Les propriétés de la reine des prés seront, elles, rapportées par l'abbé Obriat (encore un ecclésiastique) et expérimentées par le Dr. Tessier à Lyon en 1850.

De manière concomitante outre Atlantique, Procter isole les Salicylates à partir du thé du Canada et fonde la société Procter et Gamble pour en distiller les feuilles en 1843. L'année suivante A.T.Cahours hydrolyse l'essence du Wintergreen en A.Salicylique.

Mais, revenons à nos deux compères.

A leur grande surprise, Dreser ne manifeste aucun enthousiasme pour leur découverte. Au contraire, il essaie de leur mettre des bâtons dans les roues, pour reprendre

l'expression bien connue. Il faut dire, mais les deux chimistes n'en savent rien, que Dreser est engagé dans la synthèse, en vue d'une commercialisation et de bénéfices substantiels, d'un produit découvert en 1874 par C.R. Adler Wright du St. Mary's Hospital de Londres, la Diamorphine ou Di-Acétyl Morphine dont il pressent le potentiel thérapeutique notamment dans le traitement à l'addiction à la morphine...

Il en réussira la synthèse l'année suivante et deviendra... le premier héroïnomanie connu, addiction qui lui sera fatale.

En attendant, il demande à ses subordonnés de tester l'innocuité de la nouvelle substance dont il allègue le risque de provoquer des insuffisances cardiaques chez la grenouille (son animal d'expérimentation favori).

Et nos deux chimistes de chercher un animal test.

Après l'extraction du principe actif vint alors le temps de la synthèse chimique.

Dès 1825, à Albano Lazzia près de Rome Fontana et Brugnatelli isolent une forme impure de la Salicyline en même temps que Rigatelli à Vérone.

La forme pure du composé sera réalisée trois ans plus tard par J. Buchner à Munich et P.J. Leroux.

Les expérimentations nécessaires pour en prouver l'efficacité sont alors menées dans les hôpitaux parisiens par F. Magendie. Il ne reste plus qu'à le synthétiser

En 1831, Pagenscheter à Berne obtient de l'Aldéhyde Salicylique et du Salicylate de Méthyle et L. Korr à Munich oxyde l'Aldéhyde Salicylique pour obtenir le « Spirsäure » ou Acide Spiré.

En 1838 à Paris R. Piria hydrolyse la Salicyline de Leroux et convertit le Salicylaldéhyde en Acide Salicylique. Mais sa découverte n'est pas exploitée.

M. Von Nuncki l'adoucit en y incorporant du Phényl et commercialise le Salophen\*.

C'est un chimiste français, Ch. F. Gerhardt qui, en 1852, synthétise, sans l'identifier, l'Acide Acétyl Salicylique baptisé Acide Acétosalicylique. Il l'estime sans aucun avenir et ses travaux seront d'autant plus vite oubliés, qu'il est écarté de l'université de Paris pour avoir critiqué Dumas futur ministre de Napoléon III. On voit que la bêtise et l'aveuglement sont communs à tous les systèmes politiques.

Toutefois, l'extraction l'Acide Acétyl Salicylique à partir de sources naturelles est coûteuse et délicate (100 Thaler/Kg) et H. Kolbe et R. Schmidt en mettent au point, en 1859, la synthèse sous pression à partir du Phénol, bien moins onéreuse (10 Thaler/Kg). La première usine de production est ouverte en 1874 à Dresde par Fr. Heyden.

Les indications du Salophen\* s'étendent au RAA, aux Rhumatismes, à la PR, à la Goutte, aux Pleurésies et la SEP par voie IV (Pravaz en 1841 et Wood en 1853 étaient passés par là).

Il y avait dans le laboratoire un bocal de poissons rouges dont chacun s'occupait et qui égayait un univers parfois morose. Qui eut l'idée, nous n'en saurons jamais rien, mais l'association Acide égale Causticité incita l'un des deux chercheurs (ou les deux) à verser la poudre blanche dans le bocal. Si les poissons se décoloraient, c'est que le produit avait toutes les chances d'être trop irritant pour l'estomac, donc inutilisable.

Quelle nuit passèrent-ils ? Je laisse au lecteur le soin de l'imaginer, toujours est-il qu'au matin suivant, soit le mercredi 11, ils purent constater que les poissons étaient toujours...rouges. L'expérimentation humaine pouvait commencer (nous sommes loin encore de la déclaration d'Helsinki).

Le premier cobaye humain sera Mr. Hoffmann père dont les douleurs rhumatismales gâchaient la vie depuis de nombreuses années. L'effet fut quasi miraculeux et nos

compères proposèrent leur découverte à d'autres douloureux de leur connaissance.

Les essais cliniques seront menés en 1898 par K. Witthauer à Halle et J. Wohlgemuth à Berlin. Ce fut un succès et la firme fondée par F. Bayer et J. F. Westkott fit breveter la synthèse industrielle du produit et le nom A/SPIR/IN\* forme chimiquement pure et stable de l'AAS le 1er février 1899 à Berlin (No 36433). F. Bayer se garda bien de faire breveter la formule chimique découverte par Ch. F. Gerhardt ce qui l'aurait obligé à en reconnaître l'antériorité au risque d'en perdre le bénéfice...

Dès lors, l'Aspirine entama la carrière que nous connaissons avec les accidents et les nouvelles indications qui en feront modifier la prescription.

Durant la première guerre mondiale, le gouvernement de sa Gracieuse Majesté lança un concours pour obtenir une Aspirine indépendante du brevet de Bayer et en faire bénéficier les alliés. Ce furent deux pharmaciens australiens, Georges et Alfred Nicholas qui produisirent une spécialité d'Acide Acétyl Salicylique qu'il baptisèrent en utilisant les dernières lettres de leur nom et les premières de leur firme soit Nichol Aspro Duct : Aspro. Il sera commercialisé dès 1917 dans tous les pays alliés puis dans le monde entier.

Quant à l'Aspirine, elle fera partie des dommages de guerre imposés à l'Allemagne par le traité de Versailles et le nom tombera dans le domaine public de nombreux pays (à l'exception du Canada).

En 1948 Brodie, Flinn et Axelrod synthétisent la forme pure du Paracetamol qui allait détrôner l'Aspirine dans le traitement de la douleur et de la fièvre.

Toutefois, Bayer réussira à récupérer ses droits aux Etats Unis en 1994 et, victoire tardive, à racheter aux

laboratoires Roche en 2005 le laboratoire Nicholas International, possesseur d'Aspro.

Entre temps, A. Eichengrün en 1949 revendiquait pour lui seul la paternité de la découverte. A ce jour, le débat reste ouvert, mais l'histoire semble avoir tranché en faveur de Hoffmann, tout comme elle a tranché en refusant la paternité de l'anesthésie moderne à C.W. Long.

Quant aux poissons rouges, héros discrets et involontaires de l'expérimentation médicale et du progrès thérapeutique, on ne peut que souhaiter qu'ils aient continué de couler des jours heureux et tranquilles dans leur bocal au sein des laboratoires.

Je pense qu'il est juste de leur dédier cette histoire.

# Le coureur de Marathon

(décembre 2015)

Voici vingt cinq siècles, au soir d'une bataille, un soldat survivant accomplissait l'exploit de parcourir d'une traite près de quarante kilomètres pour annoncer, dans un dernier souffle, l'heureuse issue du combat à ses concitoyens. Devenue discipline olympique lors de la renaissance des jeux modernes, cette course mythique a pris le nom de la bataille qui, à la fin de l'été 490 avant J.C. vit s'affronter des cités grecques et l'empire perse, au nord-est d'Athènes, dans une plaine traversée d'un petit ruisseau, bordée par la mer et dominée par le Pentélique et le Parnès, deux modestes éminences sur lesquelles 10.000 hoplites Athéniens et Platéens attendaient en ce 13 septembre 490 (disent les auteurs anciens) les renforts promis par Sparte pour affronter les troupes, tout juste débarquées, du roi Darius. Au franchissement du Charadra par ces dernières et devant le risque pour les grecs d'être encerclés, le stratège athénien Miltiade décide d'attaquer sans plus attendre. Les hoplites forment leur ligne de bataille et s'apprêtent à en découdre avec un ennemi bien supérieur en nombre. L'avantage numérique ne va toutefois pas peser lourd face à la redoutable tactique du combat d'hoplites. Ils forment une muraille cuirassée mobile, soudée et disciplinée de huit rangs de profondeur, hérissée de sarisses. Les citoyens qui la composent sont tous des hommes libres âgés de 18 à 60 ans qui tous se connaissent car, recrutés dans la même cité, le même quartier, voire la même rue. Beaucoup sont parents. Ils ont grandi et vivent ensemble, parlent la même langue, partagent les mêmes joies et les mêmes soucis et défendent tous la même cause : leur liberté.

En face, les troupes perses regroupent des peuplades dissemblables aux langages différents, aux mœurs variées et aux croyances diverses, qui se côtoient sans se

connaître, se respecter ou simplement se comprendre. Tous sont sujets et esclaves du Grand Roi et combattent pour son seul profit. En outre, légèrement équipés, ils combattent sans discipline stricte, quoique avec une grande bravoure.

Au contact des grecs « aux belles cnémides » cuirassés de trente kilos de bronze, portant le lourd casque et protégés par leur grand bouclier (ça fait quand même du poids sous le soleil de l'été grec...) ils vont être culbutés lors du choc frontal et perdront près de 6500 des leurs pour seulement (...) la perte de 200 citoyens grecs, parmi lesquels le frère du poète Eschyle.

Aussitôt la bataille gagnée, l'hoplite Phidipides est mandaté pour porter la nouvelle à Athènes. Il s'effondrera d'épuisement sur l'Agora après une course de 4 heures ayant annoncé la victoire dans son dernier souffle. La légende du coureur de Marathon venait de naître.

Hérodote d'Halicarnasse conteste cette version et attribue l'exploit à un certain Eucles. Phidipides aurait pour sa part été envoyé demander des secours à Sparte distante de 200 kilomètres... En fait, le véritable exploit fut réalisé par les hoplites survivants. Sans prendre le temps de récupérer du combat, ils vont rejoindre, en une marche forcée de huit heures et en bon ordre, Phalère, pour y empêcher le débarquement de la flotte perse.

La victoire de Marathon allait devenir le symbole de la démocratie face à la tyrannie, de la liberté face à la servitude et rester à jamais dans les esprits comme un des événements fondateurs de la civilisation occidentale. C'est ce symbole que devait retenir le baron Pierre de Coubertin lorsqu'il fit du Marathon une discipline olympique à l'occasion de la résurrection de ces jeux, en 1896.

Il était aussi naturel pour le premier marathon de partir de Marathon que pour les premiers jeux de l'ère moderne de se dérouler à Athènes. La logique fut d'autant plus respectée que le premier vainqueur fut grec.

En ce 10 avril 1896, Spiridon Louys, 23 ans, se présente avec 16 autres concurrents (dont 12 grecs) au départ d'une épreuve dont beaucoup pensaient qu'on n'y pourrait survivre (il y avait un fâcheux précédent !). Ce marathon (40 kms) était l'épreuve phare des jeux et tout le peuple grec attendait la victoire d'un des leurs, à tel point que des cadeaux innombrables étaient promis au vainqueur, pourvu qu'il fût grec.

Ce jeune berger (ou facteur, ou porteur d'eau, on ne sait trop) entraînait vivant dans la légende en 2 heures 58. Une statue lui fut élevée et il ne courut jamais plus, en raison du trop grand nombre de cadeaux reçus qui ne pouvaient plus le faire passer pour un amateur (...). En 1936, pour sa dernière apparition, il porta le drapeau de la sélection grecque aux jeux olympiques de Berlin. Décédé le 25 mars 1940, d'une crise cardiaque, il eut droit à des obsèques nationales. Son nom demeure aujourd'hui inséparable du marathon, à tel point que de nombreuses associations de course de fond portent le nom de Spiridon.

Il faudra attendre 1921 pour que soit officialisée la distance du Marathon en prenant pour référence celle parcourue à Londres en 1908. Ce 24 juillet en effet, la course partit de la terrasse du château de Windsor pour atteindre, au bout de 26 miles et 385 yards (soit 42 kms 194 m et 99 cm, en fait 42,195 kms) la loge royale dans le stade olympique. Les 2195 mètres rajoutés aux 40 kms initiaux étant un cadeau de sa gracieuse majesté ; les marathoniens sont depuis lors sensés crier « Vive le Roi » (ou la Reine) au passage du quarantième kilomètre.

L'arrivée de 1908 donna lieu à l'effondrement de l'italien Dorando Pietri, shooté à l'atropine et à la strychnine (...) et porté sur la ligne par des témoins de sa défaillance, et par là disqualifié, au profit de l'américain John Hayes.

De grands champions ont couru le marathon et inscrit leur nom au palmarès olympique. Pourtant, le premier qui m'a marqué fut Alain Mimoun, vainqueur à Melbourne en 1956

à l'âge de 36 ans, un âge plutôt avancé pour une telle performance. Et il aura la classe de s'aligner quatre ans plus tard pour la même épreuve afin de « défendre son titre ». Bel exemple de conscience professionnelle.

Extraordinaire reste le tchécoslovaque Emil Zatopek qui triomphe le 27 juillet 1952 à Helsinki après avoir remporté, les jours précédents, les 5.000 et 10.000 mètres, exploit jusqu'à ce jour inégalé. Son engagement dans le printemps de Prague en 1968 lui vaudra l'envoi dans les mines d'uranium ou dans d'autres travaux pénibles et c'est avec joie qu'on a pu le revoir libre au côté des acteurs de la « révolution de velours ».

Et puis, le mythique Ethiopien Abebe Bikila fit entrer le fond africain dans la cour des grands lors des jeux de Rome en 1960. Quelle ne fut pas notre émotion en voyant ce prodige de 28 ans remonter pieds nus la Via Appia illuminée de torches pour triompher en 2h15 sous l'arc de Constantin après avoir porté son attaque au passage de l'obélisque d'Axoum volé dans son pays lors de l'invasion fasciste par les troupes de Mussolini. Quelle revanche ! Mais ce n'était pas fini : emprisonné à la suite d'un complot contre le Négus, il ne put reprendre que tardivement l'entraînement en vue des jeux de Tokyo où il remporta tout de même son second titre, malgré une appendicectomie subie un mois avant l'épreuve. Avec cette fois des chaussures !

Le japonais Kokichi Tsubuyara qui le suivait à l'entrée dans le stade sera doublé à quelques mètres de la ligne n'obtenant que le bronze, drame national dont le malheureux coureur nippon ne se remettra jamais malgré un entraînement acharné et le soutien de la presse japonaise (il avait quand même battu son propre record). Le 19 janvier 1968, après avoir par lettre demandé pardon au peuple japonais pour l'affront qu'il lui avait infligé, il se faisait Seppuku, choisissant, comme Butterfly de « mourir dans l'honneur plutôt que de vivre dans la honte ».

Quant à Abebe Bikila, il s'alignera une troisième et dernière fois au départ du marathon à Mexico, quatre années plus tard. Hélas, une fracture de jambe au 15<sup>e</sup> kilomètre le privera du triplé, laissant toutefois la victoire à un de ses compatriotes Mamo Wolde. Tétraplégique à la suite d'un accident de voiture en 1968, il reprit la compétition en fauteuil roulant. Décédé en 1973, il fut inhumé en présence du dernier Négus, Haile Selassie.

Le dernier marathon olympique a eu lieu le 1<sup>er</sup> août 1992 à Barcelone. Le dernier athlète vainqueur s'appelle Tuul Pyambuu, citoyen de la république de Mongolie Intérieure, qui a couru l'épreuve en 4 heures et 44 secondes. Etonnant non ? Vous êtes surpris, et pourtant, cet athlète victime d'un accident du travail en 1980, mal voyant, avait réussi à se qualifier à force de courage et de volonté, pour les JO. Arrivé 87<sup>e</sup> et dernier avec deux heures de retard, il fut privé de stade olympique pour cause de... cérémonie de clôture. Le spectacle et l'argent n'attendent pas l'arrivée des athlètes et les jeux olympiques sont devenus les jeux du cirque.

Zatopek disait courir « avec des rêves dans son cœur et non de l'argent dans ses poches ». Tuul aussi. Depuis, je ne regarde plus le marathon. Je me suis laissé dire que Coubertin, Spiridon et autres Bikila faisaient de même.

## L'homme qui détourna le fleuve

(décembre 2016)

Né vers 1535 dans une famille noble originaire d'Ariège (on s'en serait douté), Louis de Foix semble manifester très tôt des dispositions intellectuelles prometteuses. C'est en qualité d'horloger qu'il entre au service du roi d'Espagne Philippe II, dont l'ambassadeur vénitien, alors en poste à Madrid, Nani, disait qu'il était « *pieux, juste, sobre et pacifique. Mais la première de ces vertus se changea en raison d'état, la seconde en sévérité cruelle, la pénultième en avarice et la dernière en désir de vouloir être l'arbitre de la chrétienté* », laissant l'image négative d'un souverain au faite de l'âge d'or Espagnol, craint par son peuple, haï par ses ennemis, engoncé dans la fraise godronnée d'une religiosité intolérante.

Notre jeune impétrant dirige des travaux hydrauliques à Tolède et assiste (et sans doute participe) à la construction de l'Escorial, ce palais « *aux grands miroirs déserts* » qui reflètent, « *ainsi qu'une galère oubliée en la rade* », la mélancolie ambiante consécutive à la tragédie de l'Invincible Armada.

Lucain le premier mentionne le fleuve Adour, Aturus. Claude Ptolémée ensuite et le poète aquitain Ausone le citent, sous le nom d'Atyr, mais c'est au grand chroniqueur Froissart (XIV<sup>e</sup> siècle) qu'il revient d'en faire l'éloge avec « *La belle rivière de Lisse qui court tout au milieu de Tarbes* » sur plus de 300 kilomètres depuis le massif du pic du Midi de Bigorre jusqu'à la Mer Océane des anciens, l'océan Atlantique.

L'Adour a longtemps hésité sur l'endroit de son embouchure pour se retrouver contrainte. Mais, n'anticipons pas...

À l'origine ce fleuve, car, n'en doutons pas, l'Adour est un fleuve, ce fleuve donc traverse ce qui plus tard sera le sud de la Gascogne (pays mythique aux frontières floues aux nombreux habitants fiers de leur identité et jaloux de celle de leurs voisins pour lesquels « *rien de plus dangereux qu'un gascon raisonnable* ») et aboutit à l'emplacement actuel de Capbreton pour se jeter dans l'océan entaillant sur plus de 50 kilomètres le plateau continental d'une faille vertigineuse, le Gouf de Capbreton.

Les choses auraient pu en rester là et l'Adour continuer de semer la panique avec ses crues aussi soudaines que dévastatrices si, faisant sienne l'antienne « *Si la Garonne avait voulu, lanturlu...* » elle n'avait décidé de modifier son cours et de changer d'embouchure au cours du temps pour choisir d'abord, port d'Albret au dixième siècle, Boucau ensuite (Bayonne) en s'unissant aux Gaves et à la Nive, entre 1164 et 1174, pour finalement revenir à Port d'Albret, l'actuel Vieux Boucau, en 1390, après avoir cheminé tout au long de la côte jetant temporairement son dévolu sur Seignosse en profitant du cordon lagunaire du littoral.

Les choses auraient pu rester en l'état, s'il n'y avait eu Bayonne...

Pour la première fois mentionnée sous le règne d'Auguste comme la « *ville la plus terne de Novempopulanie* » Bayonne fait son entrée dans l'histoire sous le nom Lapurdum qu'elle léguera à la province actuelle de l'Euskadi Nord : le Labourd.

Elle devient une citée prospère notamment durant l'âge d'or de l'Aquitaine, à savoir la période anglaise inaugurée par le remariage d'Aliénor avec Henri II Plantagenêt, dont l'union donnera entre autres ces deux souverains passés à la postérité avec les romans de Sir Walter Scott, j'ai nommé le bon Richard Cœur de Lion (qui viendra se

faire bêtement occire par un carreau d'arbalète lors du siège de Châlus Chabrol, place forte secondaire ignorée, presque oubliée) et Jean sans Terre, portrait en creux du précédent.

À cette époque, tout comme Bordeaux envoie ses nefs pinardières régaler les palais anglais, Bayonne exporte, par la même voie maritime, les cochonnailles de l'arrière-pays, riche en porcs (conservées grâce au sel... de Bayonne) à destination des mêmes palais. Cette activité lui procure aujourd'hui une renommée mondiale pour le fameux « *Jambon de Bayonne* » qui, bien souvent, n'a hélas plus de bayonnais que le nom. La demande accrue et la production à grande échelle sont passées par là.

Qu'importe ! Ces exportations participent à la richesse de la ville et tout serait pour le mieux (« *dans le meilleur des mondes possibles* ») n'était-ce les droits de péage à l'embouchure landaise du fleuve gascon. Plus avant, lorsque le royaume sera république et les provinces départements, il séparera les Landes des Basses- Pyrénées (qui choisiront le nom, plus politiquement correct, de Pyrénées-Atlantiques). Le bourg Saint Esprit sera alors quartier de la ville de Bayonne, repoussant la limite départementale jusqu'aux proches collines septentrionales qui dominent l'agglomération. En attendant, ses flots en ravagent régulièrement les rives avec des crues soudaines, impétueuses et toujours catastrophiques, souvent aggravées par la conjonction d'une hausse nivale ou pluviométrique du niveau du fleuve renforcée par la marée montante. Ce dernier phénomène toujours présent a amené au cours des siècles quelques visiteurs imprévus tel, en 1741, un malheureux cachalot perdu, trucidé en face de l'embouchure du Maharin ou des dauphins visiteurs de port de Bayonne jusque dans l'entre-deux-guerres (c'est à cette époque que ma grand- mère m'a rapporté les avoir vus).

La ville subira évidemment le contre coup de la guerre de Cent Ans au décours de laquelle elle aura le privilège d'accueillir le Prince noir (invité) et le connétable Bertrand du Guesclin (captif). Pour sa libération, toutes les femmes du royaume de France fileront, dit la légende, une quenouille...

En tant que place forte anglaise au même titre que Bordeaux, La Rochelle, Rouen ou Calais, Bayonne aurait pu s'attendre à de sévères représailles de la part des vainqueurs. Il y en aura peu. Il faut dire que les hommes de guerre gascons étaient fort recherchés et les souverains parisiens furent bien aises de les trouver pour mener les guerres d'Italie (au décours desquelles un certain Blaise de Monluc fera ses premières armes) jusqu'au désastre de Pavie où tout sera perdu « *fors l'honneur* ». Mais, ne nous égarons pas...

Entre temps, l'Espagne réunifiée sous les Rois Catholiques décidait d'expulser d'abord les non chrétiens, puis (on n'est jamais trop prudent) les chrétiens fraîchement convertis, au nom de la pureté de la race et de l'exclusivité de Dieu...

Les réfugiés arrivèrent à Bayonne, parmi lesquels les Marranes qui apportaient le secret d'une plante originaire du nouveau monde : le cacao. Grâce à eux, la ville allait devenir la première ville chocolatière de France et donner jusqu'à ce jour les meilleurs chocolatiers du pays. Toutefois, on a beau être terre d'accueil, on n'en demeure pas moins chauvin et bon chrétien ; c'est pourquoi, le soir venu, les artisans quittaient la ville de Bayonne et franchissaient l'Adour pour s'en retourner dans le quartier réservé, le Ghetto au bourg Saint Esprit où ils avaient aménagé entre autres une synagogue (de rite portugais toujours en activité) et un établissement de bains (ou Mikvé dont ne subsistent que deux autres exemplaires en France). Cependant, le commerce bayonnais subissait toujours les taxes prélevées par les Albretins à l'embouchure du fleuve.

Ils se tournèrent donc vers le roi en avançant l'argument des crues dévastatrices dont le percement d'un canal dans l'axe de l'Adour après son confluent avec la Nive devait les délivrer. Ils arguèrent sans doute du précédent de l'ancienne embouchure au douzième siècle (elle n'avait duré que dix ans, mais qu'importe...).

Sensible aux plaintes de ses sujets, Charles IX (le roi de la saint Barthélémy) confie le chantier Louis de Foix, au grand dam des landais (capbretonnais, albretins et autres) qui vont tout faire pour saborder le projet, depuis les recours en justice jusqu'au sabotage des travaux en passant par les agressions, bagarres et autres rixes toujours violentes, souvent sauvages et parfois mortelles. On raconte, mais c'est sans doute une calomnie de bas étage, qu'ils s'enhardirent à envoyer (moyennant finances ?) des créatures du sexe pour tenter de réussir avec Vénus où Mars avait échoué. Louis de Foix y aurait, dit-on, trouvé son compte... Mais ce ne sont que des racontars ; d'ailleurs, a-t-on jamais vu, au cours de l'histoire, de telles pratiques déguisées sous le vocable « *d'oreiller garni* » ?

Toujours est-il que les travaux allaient bon train malgré nombre d'impondérables qui retardaient l'avancement du chantier à la grande satisfaction des habitants de Port d'Albret.

Jusqu'à ce 28 octobre 1578, « *jour fatal que la fureur des eaux* » en l'occurrence une crue particulièrement puissante et dévastatrice alliant la furie des flots de l'Adour, des Gaves et de la Nive, fasse sauter le verrou, détourne le fleuve du Trossoat (déjà préparé par les travaux de Louis de Foix) et ouvre l'embouchure entre les communes de Tarnos rive droite et Anglet rive gauche, où elle demeure encore à ce jour.

Pour la dernière fois, ce 28 octobre, les albretins ont vu couler l'Adour.

L'ancien cours côtier gardera le souvenir du fleuve avec la rivière du Boudigau, le lac du Vieux Boucau, et le lac d'Hossegor. C'est à l'occasion d'une violente tempête sous le second empire que saute le verrou sablonneux séparant ce dernier de l'océan et permettant au confluent du chenal, du Boudigau et du Bourret de se jeter dans le Gouf de Capbreton, retrouvant l'embouchure originelle. Napoléon III, le bienfaiteur des landes et du pays basque, fera réaliser les travaux nécessaires à la consolidation de ce passage et le lac d'Hossegor est à ce jour le seul lac marin de France.

La nouvelle embouchure de l'Adour fut loin de satisfaire tous les espoirs mis en elle. Certes, les exportations n'étaient plus taxées, la découverte des gisements de Lacq devait redonner vie au port avec le commerce du soufre, la ville allait, outre la notoriété du jambon et du chocolat, s'enorgueillir du titre de première ville taurine de France suite à l'organisation le 21 août 1853 de la première corrida formelle en France sur la commune de St. Esprit (rattachée quelques années plus tard à la ville de Bayonne). Bayonne est aussi connue, depuis l'entre-deux-guerres, pour ses célèbres « *fêtes de Bayonne* ».

Et la nature se rappela aux humains : l'embouchure, née au forceps dans la douleur des landais, ne cessa de s'ensabler, imposant des travaux permanents d'enrochage et d'endiguement, sans résultat positif notoire, faisant penser à Sisyphe et son rocher.

De plus, les courants violents à l'entrée du chenal précipitèrent nombre de bâtiments sur les rochers ou dans les bancs de sable à tel point que d'aucuns ont proposé de restaurer le cours originel en suivant le littoral jusqu'à Capbreton pour retrouver l'embouchure primitive et sa sérénité...

L'un des naufrages les plus spectaculaires fut celui du minéralier Romulus, en décembre 1969. À la suite d'une

panne de machine, il est précipité contre la digue nord et se brise en trois parties. Une énorme lame emporte le capitaine et quatre membres d'équipage. Les vingt et un survivants se réfugient dans la cheminée à la partie arrière de l'épave. Ils seront sauvés par trois grutiers affectés au renforcement de la digue, J. Miniconi, J. Lissardi et G. Labro qui, de nuit, suspendus au câble de la grue Titan iront, au fort de la tempête, les treuiller un par un, rééditant l'exploit séculaire de Carcabueno à Pasaia « *cet humble coin de terre et d'eau, admiré s'il était en Suisse, célèbre s'il était en Italie mais inconnu parce qu'il est en Guipuzcoa* ».

Quant à l'Adour, elle unit les deux rives de Bayonne depuis que le quartier St. Esprit a été rattaché au département des Basses-Pyrénées en 1857. Soit dit en passant, les bayonnais attendent toujours la création du département basque qui les soustrairait enfin à l'autorité administrative paloise, préfecture de ce département associant par la malice du bigourdan Bertrand Barrère, basques et... béarnais.

Il faudra attendre près de quatre siècles pour voir renouveler pareil exploit, à savoir le détournement en Espagne du fleuve Turia à la suite de l'inondation catastrophique de Valencia, le 14 octobre 1957.

Sa tâche accomplie, Louis de Foix se consacrera à son chef-d'œuvre, le phare de Cordouan à l'embouchure de la Gironde. Et tout comme Riquet pour le canal du midi, la mort ne lui permit pas d'en voir l'achèvement. Il décède en 1602, deux ans avant la fin des travaux.

*Sic transit...*

# Apopthéose

(décembre 2016)

À Denis Dupoiron

*« Soyez toujours bons avec ceux que vous dépassez en montant, vous êtes sûr de les retrouver quand vous redescendrez ».*

*Oscar Wilde*

Constantin était arrivé au moment d'équilibre de sa carrière où un passé irréprochable allait faire place à un avenir prometteur. Ce cadre dynamique et géographiquement mobile (l'avenir devait confirmer cette assertion) affichait un physique avantageux entretenu par la fréquentation assidue des salles de fitness complétée par le ski l'hiver, le surf l'été et le golf le reste du temps, enveloppe charnelle d'un optimisme à toute épreuve mâtiné d'un cynisme discret mais de bon aloi qui se manifestait par une condescendance courtoise envers ses subordonnés et un respect matois pour ses supérieurs.

Il avait des amis qui n'étaient que des fréquentations, des amours qui se résumaient presque toujours à un contact d'épiderme, au mieux mais très rarement à un bouquet de violettes, et des relations dont l'inanité n'avait d'égal que l'exubérance.

La veille de son accouchement, sa mère avait été prise d'une subite et forte envie d'écrevisses, qui devait influencer notablement sur le nombre et la brièveté ses succès féminins.

Il tenait ce prénom peu usité, non d'ancêtres grecs comme on aurait pu le penser, mais d'un amour immodéré de son père pour les charentaises, magnifiées par un chanteur de variétés des années 1960 : Jean Constantin.

Ce prénom lui avait d'abord valu les sarcasmes ironiques de ses condisciples de l'enseignement secondaire qui ne

manquaient jamais de lui chanter « Constantin, avait le bras si long... ».

En revanche, dès l'adolescence, les filles s'étaient montrées fascinées par l'originalité du prénom, ce dont il avait su largement profiter ; et ses condisciples d'en rajouter en reprenant la chanson.

*« Le présent est cette portion d'éternité qui sépare la déception de l'espoir ».*

Cela avait commencé par un simple mal de dos, étiqueté « tour de reins » après une partie de golf. Traitée d'abord par le mépris, cette gêne avait progressivement grandi, douleur pour vieillir, au bout de quelques semaines, supplice. Rien n'y avait fait, ni le repos, ni les massages, encore moins les médicaments, d'abord achetés directement chez le pharmacien (à l'ère d'internet, il n'est pas besoin de consulter un médecin pour prendre du Paracétamol ou de l'Ibuprofène) et moins encore l'Ibuprofène et le Paracétamol prescrit par le médecin.

Devant la persistance de cette douleur, de plus en plus vivace, de plus en plus prégnante, l'homme de l'art se résolut à demander une imagerie de la zone en cause.

La radiographie simple ne révéla rien mais le scanner conduisit Constantin directement chez le spécialiste.

Ce dernier, oncologue réputé sur la place, n'y alla pas par quatre chemins : « Vous avez très certainement une tumeur du rein, à voir votre TDM. On va confirmer le diagnostic avec une ponction biopsie et votre dossier sera discuté en RCP. On vous proposera alors la stratégie thérapeutique la plus adaptée en fonction du type histologique et du bilan d'extension. Demain mon collègue radiologue vous fera une biopsie sous scanner et dans la semaine vous aurez le TEP Scan. Pour évaluer l'éventuelle dissémination. Je vous revoie dès que ces bilans sont faits. »

Constantin en ressortit plutôt incertain. Il n'avait pas tout compris mais un mot courait dans sa tête « Tumeur ». Pourquoi lui, qui était si sportif, qui faisait attention à son alimentation, ne fumait pas, buvait peu, s'entretenait avec soin, n'avait jamais fait de mal à autrui, donnait à « Médecins du monde », à « Action contre la faim » et à d'autres encore (dont toutefois il ne manquait pas de déduire les sommes de sa déclaration fiscale). Non, c'était injuste. Mais ce spécialiste s'était trompé. D'ailleurs, n'avait-il pas dit qu'il fallait attendre les résultats des examens avant de conclure. Et puis, un cancer ça ne fait pas mal...

La semaine d'attente fut encore plus douloureuse comme une confirmation de l'assertion précédente pour reconforter Constantin.

Le spécialiste le reçut dix jours plus tard. Il avait la mine grave du procureur annonçant au condamné le rejet de sa grâce : « les prélèvements confirment qu'il s'agit bien d'une tumeur rénale. Heureusement, le TEP Scan ne montre pas de fixation à distance. Donc chirurgie avec néphrectomie élargie et vous êtes guéri. La RCP n'a pas retenu d'indication de chimio. C'est plutôt une bonne nouvelle. »

L'intervention se passa sans problème. Le sondage vésical seul lui causa quelque gêne, tempérée cependant par l'attention amusée et complice que lui témoignèrent ses visites de tous sexes. Il rentra chez lui rasséréiné et fut tout autant rassuré des visites de contrôle.

Il avait repris ses activités, sur un mode mineur toutefois en ce qui concernait le ski et le surf. Quant au fitness, il avait arrêté.

C'est au scanner du douzième mois qu'il reçut la nouvelle. Il s'en doutait un peu mais préférait attribuer ses douleurs diffuses à sa semaine de ski durant laquelle, il le disait comme pour conjurer le sort, il avait sans doute trop forcé.

« Il y a des images suspectes dans la loge de néphrectomie, mais aussi sur les os et dans le médiastin, on va demander un TEP Scan et on verra ». On vit. Il y en avait partout et la douleur ne faisait qu'empirer malgré l'augmentation des traitements antalgiques dont l'effet s'épuisait rapidement. C'était d'ailleurs cela qui handicapait le plus Constantin. Au point que, ne pouvant plus pratiquer ses loisirs habituels, il s'était mis à lire. Il tomba par hasard sur des publications vantant les techniques de méditation védiques et, pour un homme qui n'avait jamais lu que les magazines de sport et de voitures ou les romans en tête de gondole à France Loisir, il se plongea dans cet univers comme pour oublier sa maladie. Il se mit en relation avec d'autres adeptes et participa, dans la mesure où les traitements lui en laissaient le loisir, à des séminaires et des retraites, devenant un adepte averti du Veda. Pourtant, malgré la méditation, la douleur le taraudait en permanence, jus-qu'à rendre ses nuits insupportables. Il était en train de devenir douleur et n'aurait été la méditation, il aurait sans doute commis l'irréparable.

C'est alors qu'on l'adressa à un spécialiste de la douleur.

*« Modère tes plaisirs, borne ton espérance, cueille le jour qui fuit sans qu'on y pense et ne compte pas trop sur demain... » Horace.*

Le docteur Sidoine Prudon, anesthésiste réanimateur de formation, humaniste désintéressé, se consacrait depuis de longues années aux malades douloureux avec une empathie et une abnégation qui cependant ne lui faisaient jamais oublier un cartésianisme rigoureux peu compatible avec son amour pour Montaigne. Mais il vivait parfaitement ces contradictions.

Son prénom inusité lui venait d'un père franc-comtois admirateur inconditionnel des clarinettes de jazz et

d'une mère auvergnate profondément croyante. Ils avaient longtemps bataillé pour trouver un terrain d'entente avant la naissance du bébé et avaient arrêté leur choix sur un compromis suffisamment acceptable tout en conservant une originalité quelque peu baroque.

L'enfant ne s'en était jamais trouvé affecté et son naturel aimable et enjoué avait fait office de cuirasse aux sarcasmes de ses congénères qui s'étaient rapidement épuisés devant son charisme affable et sa courtoisie spontanée.

Ouvert aux autres, il avait un temps hésité sur la meilleure voie avant de renoncer aux vœux monastiques dont il avait longtemps admiré la pureté et la rigueur, pour se vouer à cette sainteté laïque du don pour autrui qu'est la médecine. Dès la fin de ses études, il avait opté pour la spécialisation en Anesthésie réanimation, gage de rigueur intellectuelle et de remise en question permanente, rapidement enrichie par la prise en charge de la douleur cancéreuse, témoin de sa soif d'utilité.

Il n'était pas pour autant retransché du monde et de ses plaisirs dont il savait jouir non en hédoniste mais en épicurien conscient de la fuite du temps et de l'inconstance du lendemain. Il s'appliquait au « CARPE DIEM » dans toutes les circonstances possibles.

Dès la première rencontre, le courant passa entre les deux hommes et un lien de confiance partagé s'établit rapidement. Au début, les traitements firent des miracles et la douleur tomba à un niveau tout à fait supportable. Pour autant, Constantin n'oublia pas sa maladie et commença à faire un bilan de son existence qui lui semblait (à juste titre) tenir à l'efficacité des molécules de chimiothérapie et à un certain degré de chance, à condition que les dieux veuillent bien continuer de lui témoigner leur sympathie.

Hélas, la maladie ne l'avait pas oublié et malgré les efforts des thérapeutes et les progrès de la chimie, la douleur revint, témoin de la progression inexorable du mal.

C'est alors que le Docteur Prudon Sidoine lui proposa la mise en place d'une pompe implantée (avec pile au Lithium, comme les stimulateurs cardiaques) qui déversait les antalgiques directement au contact de la moelle épinière. Constantin réfléchit, surfa sur le *Web*, en parla aux quelques rares connaissances qui le fréquentaient encore (et elles étaient bien peu nombreuses, sa maladie ayant fait le vide autour de lui) et, en désespoir de cause, décida de faire confiance au docteur Prudon avec qui il avait établi des liens un peu au-delà d'une relation médecin/malade.

Il ne fut pas déçu. L'implantation se déroula sans problème et il ressentit le soulagement espéré dès le soir de l'intervention, si bien qu'il put retourner très rapidement à ses chères méditations védiques sans avoir la pensée parasitée par la douleur.

C'est alors qu'il prit pleinement conscience que ses jours étaient désormais comptés et que la fin approchait de manière rapide et irrémédiable. Un instant, il faillit céder au désespoir. Abandonné de ses « amis », oublié par ses « amours », il allait finir seul. Le Véda le sauva de ce bref moment de désespoir, preuve de son humanité profonde. Sa décision était prise. Il irait en Inde, au bord du fleuve sacré dans la citée sainte de Bénarès et avec un peu de chance, il y mourrait et son corps serait brûlé sur le fleuve, ses cendres allant rejoindre la mer.

Ainsi fut-il fait.

Le Docteur Prudon lui donna des adresses pour les remplissages réguliers de pompe (vu son état, il y en aurait peu) l'encouragea et lui souhaita un bon voyage. Leur séparation fût teintée de cette nostalgie qui s'empare de deux êtres conscients de se voir pour la dernière fois qui, se disant au-revoir, entendent adieu.

Le voyage fut fatigant. L'arrivée à Bénarès difficile. On était en fin d'été. Les choses toutefois s'arrangèrent dès

qu'il fit la connaissance de compatriotes qui l'emmenèrent dans leur Ashram pour le présenter au maître, Shri Guru Protagandi. Il les étonna par sa force d'âme (dont il ne se serait jamais cru capable) et même leur gourou en fut admiratif. Cela ne dura pas, hélas, car la maladie l'emporta à peine trente jours après son arrivée.

Conformément à son vœu, ils l'installèrent sur le bûcher funéraire, le poussèrent sur le Gange et boutèrent le feu, le regardant s'éloigner en psalmodiant les incantations idoines. L'explosion eut lieu au milieu du fleuve, avec une immense gerbe d'étincelles entourant une colonne de feu certainement pareille à celle qui arrêta les troupes de Pharaon à la poursuite des Hébreux. Le catafalque flottant fut instantanément transformé en énergie et en lumière et les cendres de Constantin volatilisées dans l'atmosphère, voire plus haut.

Le bruit sec parvint quelques secondes plus tard à ses condisciples sans qu'ils aient songé à reprendre leurs incantations tant leur stupéfaction était grande.

C'est leur gourou qui réagit en premier, déclarant de manière péremptoire que le bienheureux Constantin avait, par sa vie et son ascèse, mérité de rejoindre directement le séjour des immortels et que cette gerbe de flammes était le témoin indubitable de son ascension directe au panthéon sur intervention des divinités elles mêmes (il ne sut toutefois pas dire précisément lesquelles, ses relations avec le monde des dieux et des déesses étant encore rudimentaires).

Tous en convinrent, s'en réjouirent et reprirent de plus belle méditation et ascèse dans l'espoir de bénéficier à leur tour de cette grâce. Disons tout de suite qu'ils furent déçus, mais ceci est une autre histoire.

*« À propos de la révolution française, il est beaucoup trop tôt pour se faire une opinion »  
Zou-En-Lai.*

La scène fut filmée sur le téléphone portable d'un touriste japonais qui s'empressa de la mettre en ligne. La vidéo, récupérée par U Tube fut tweetée 1.254.384 fois en moins d'une semaine reçut 775.435 j'aime et valut au voyageur une notoriété mondiale de 6 jours 4 heures et 11 minutes, après quoi il retomba dans l'oubli le plus complet.

Les autres gourous et leurs disciples confirmèrent qu'il s'agissait évidemment d'une intervention divine mais se disputèrent sur la montée directe au ciel de l'âme de Constantin, certains, penchant pour une réincarnation transitoire en Bodhisatva. Ils se disputent encore.

Les autorités indiennes y virent une manœuvre cachée des services secrets pakistanais, mais la crainte de troubles au Cachemire les dissuada de révéler leurs soupçons. De leur côté, les autorités d'Islamabad pensèrent à une provocation de New Dheli, sans toutefois la dénoncer de peur de raviver la tension du sous-continent.

Trois satellites militaires en orbite géostationnaire (officiellement lancés pour surveiller la déforestation du bassin indo-gangétique) enregistrèrent l'explosion et mesurèrent la chaleur, la luminosité et la radio activité qui s'en dégageait.

À Langley, les officiers de la NSA en charge de ce secteur analysèrent les données et en firent un rapport de 28 pages classé top secret, déposé 12 heures plus tard dans le bureau ovale. La réunion extraordinaire de sécurité provoquée par le président décida de l'envoi sur place de trois des meilleurs agents pour tenter de recueillir le maximum d'informations complémentaires. Ces derniers furent, dès leur arrivée à l'aéroport, identifiés et filés par les services secrets indiens qui s'aperçurent rapidement de leur innocuité. L'un d'eux, en effet, ne parlait pas l'Indhu et le second mâchait en permanence du

chewing-gum. Le dernier seul passa inaperçu. Par malchance, il fut victime d'un accident dans le train qu'il avait emprunté pour se rendre à Bénarès sans éveiller l'attention. Hospitalisé pour fracture de jambe, il bénéficia des soins les plus attentifs mais contracta une amibiase sévère qui devait lui valoir son exclusion du service actif.

Lorsque le téléx de l'incident arriva au Kremlin, le patron du FSB activa sans tarder ses contacts dans la région avec mission de retrouver les individus qui avaient poussé le bûcher à l'eau et de les ramener sur une base secrète de l'Oural où on pourrait les interroger selon les méthodes éprouvées mises au point par le regretté Félix Djerzinski. Malheureusement, les agents se trompèrent de gourou et faillirent se faire lyncher par la foule au moment où l'ayant embarqué de force dans une voiture, ils blessèrent une vache sacrée en plein milieu du marché. Arrachés de leur véhicule, ils ne durent leur salut qu'à l'intervention musclée de la police locale.

Ils purgèrent ensuite un mois de prison en attendant leur comparution en justice mais leur réseau les fit exfiltrer vers la Sibérie via Oulan Bator. Depuis, personne ne sait ce qu'ils sont devenus. Quant aux chinois, ils décidèrent d'attendre de nouveaux indices. Ils prirent cependant la précaution de dérouter un second satellite sur la zone. Le Mossad commença à préparer des agents en vue d'une mission de renseignement dans la zone. La piscine aurait bien déclenché une action mais on était en période électorale... Les services secrets de sa Gracieuse Majesté ne daignèrent même pas y consacrer une simple réunion d'information. Il faut dire que des liens anciens avec les pays du sous continent leur avaient permis d'obtenir dans les 48 heures l'intégralité des rapports des services secrets indiens et pakistanais transmis par des taupes locales, augmentée des rapports de terrain élaborés par d'honorables correspondants ayant fait souche à Bénarès et dans ses environs.

*« Si nous ne considérons pas une chose comme miraculeuse, c'est que nous n'avons pas assez la foi » Saint Augustin.*

Les théologiens musulmans, imams, mollah et autres oulémas conclurent à une manifestation de la puissance divine qui avait envoyé l'âme de cet impie directement dans les flammes de l'enfer. Il faut dire que cela pouvait y faire penser.

La nouvelle parvint aux autorités chrétiennes romaines et apostoliques qui, dans leur ensemble considérèrent la nouvelle avec circonspection. Les plus radicaux y virent un miracle.

Le bureau des guérisons inexplicables de Lourdes, après étude préliminaire du dossier (fort maigre au demeurant) se déclara incompétent en l'état pour émettre une quelconque opinion.

Quelques astrophysiciens émirent la possibilité d'une chute de petit astéroïde.

Pour en avoir la certitude, il aurait fallu draguer le fleuve pour en retrouver les éléments, chose irréaliste et impossible à réaliser. L'affaire en resta là et les savants retournèrent à leurs observations de Novae et de trous noirs, beaucoup plus fascinantes à leurs yeux.

Les UFOlogues en revanche s'intéressèrent de près au phénomène chacun donnant sa version des faits. Pour une bonne moitié, il s'agissait du retour d'un visiteur vers sa planète d'origine, le seul problème étant que personne ne parlait de la même ; pour l'autre moitié, c'était au contraire la transformation d'un Xénomorphe en visiteur chargé de nous observer.

Certains évoquèrent, comme d'habitude, un coup des Tralfamadoriens qui avaient soustrait un terrien à la planète par les fissures de l'espace temps et il fallait s'attendre à voir réapparaître le malheureux Constantin

sans doute dans le futur (il faudrait être attentif), dans le présent (?) voire dans le passé (ce serait plus difficile de le retrouver) puisqu'il voyageait dans la dimension temporelle.

À ce jour, personne ne l'a revu.

Le Docteur Prudon surfait sur Yahoo lorsqu'il prit connaissance de l'information. Il se mit à rire. Ses collègues, inquiets, l'entendirent s'exclamer :

« Les cons ! Ils ont oublié la pile ».

Et il se remit à rire.

## La souris du paradis

(décembre 2017)

### ***A Cinzia Cortese, pour ses explications limpides et ses conseils avisés***

« En vérité, j'ose le dire, car je l'ai vu et entendu à Rome, personne ne sait avec certitude où reposent les corps de saint Pierre et de saint Paul, ni même s'ils y sont. Le Pape et les cardinaux savent parfaitement que c'est là chose incertaine. » Martin Luther.

Le 24 décembre 1950, à l'occasion du message de Noël clôturant l'année sainte, Pie XII annonce « *urbi et orbi* » la découverte du tombeau du prince des apôtres.

« *Hominem mortuum in urbe ne sepelito neve urito* » Loi des XII tables (451 av J.C.).

« Qu'aucun homme ne soit enseveli ni brûlé en ville » (c'est-à-dire dans l'enceinte de Rome, le Pomerium).

C'est ce qui s'est passé pour l'apôtre Pierre martyrisé lors de la persécution consécutive au grand incendie de 64 (voulu par Néron pour bâtir la *Domus Aurea*) livrant les chrétiens désignés responsables (il faut toujours un bouc émissaire) à la vindicte populaire avec des mises à mort aussi cruelles que spectaculaires.

A tel point que notre principal informateur, Tacite en l'occurrence, finit par conclure après avoir décrit les divers supplices inventés concluait, écoeuré, que « *bien que jugés coupables et méritant les plus graves châtiments, les victimes finissaient par susciter la compassion car il semblait qu'elles n'étaient immolées pour le bien commun mais pour assouvir la cruauté d'un seul* » (Annales, XV, 44).

Ce récit de la fin du premier siècle, s'il ne mentionne pas l'identité des victimes indique le lieu du martyr, à savoir

« les jardins de Néron pendant que se déroulait un jeu de cirque ». C'est l'emplacement actuel, grosso modo, de la moitié sud de la place Saint Pierre et de la basilique pour le cirque, les jardins étant situés pour leur part à proximité au nord et à l'est.

Une première indication de l'identité des victimes nous est fournie par une lettre de Clément, troisième pape, (épître aux Corinthiens 1, 5, 6) elle aussi datée de la fin du premier siècle, dans laquelle il est nommé question des apôtres Pierre et Paul.

Ce sont les textes les plus anciens et les plus dignes de foi, d'autant que leurs auteurs ont sans doute puisé leurs sources auprès de témoins oculaires, même si aucun d'entre eux ne tranche la question de manière indubitable.

Il semble probable que Pierre ait d'emblée été enterré près du lieu de son supplice, tout comme son coreligionnaire Paul (lequel, en sa qualité de citoyen romain avait « bénéficié du privilège moins douloureux » d'avoir la tête tranchée).

Comment leurs corps, comme le rapportent certaines sources dont l'épigraphie apposée par le pape Damase (305/348) sur la basilique Saint Sébastien : « *hic abitasse prius sanctos cognoscere debes nomina quisque petri pariter paulisque requiris* » (« qui que tu sois à la recherche de Pierre et de Paul tu dois savoir qu'ils ont d'abord habité ici ») se retrouvèrent-ils temporairement dans une catacombe de la via Appia ? Mystère.

« Mère de toutes les routes », la via Appia est construite 312 a c à l'initiative d'Appius Claudius Caecus (d'où son nom) et relie sur 500 kilomètres Rome à Brindisi, port d'embarquement pour l'Orient, en passant par Capoue où Hannibal se vautra dans les délices au lieu de marcher sur une Rome sans défense, désarmée à la suite du désastre de

Cannes, tremblant alors de voir apparaître « *Le chef borgne monté sur l'éléphant gétule* ».

Il semble, sous toute réserve, que les corps de Pierre et Paul aient été déplacés lors de la persécution de Dioclétien pour les mettre en lieu sûr. Les nécropoles existantes le long des voies d'accès à Rome offraient toute la sécurité voulue. Qui irait, sans indication précise, chercher un corps au milieu de milliers d'autres ? D'autant que la violation de sépulture était considérée comme un acte particulièrement sacrilège. Une autre version veut que les corps aient été volontairement exhumés et jetés le long de la voie par les persécuteurs avant d'être récupérés et mis en sécurité par les fidèles.

Une dernière enfin, plus imaginative, fait intervenir le vol des deux corps par des chrétiens d'Orient désireux de récupérer leurs compatriotes qui auraient été saisis d'effroi à la suite d'un tremblement de terre à l'endroit de l'actuelle basilique Saint Sébastien.

En somme, il y en a pour tout le monde.

L'empereur Valérien déchaînera en 257-258 la plus terrible des persécutions, visant pas moins à l'extermination des Chrétiens. Ces derniers seront sauvés par sa défaite face au roi perse Shapur Premier (359) qui, après l'avoir capturé s'en serait servi de marchepied pour monter à cheval. Ecorché après sa mort, sa peau teinte en rouge avait servi à revêtir un mannequin suspendu dans un grand temple zoroastrien.

Enfin Constantin vint, accordant la liberté de culte aux Chrétiens. Les tribulations des deux corps semblaient terminées et on pouvait raisonnablement envisager la sépulture définitive de Pierre sous la basilique qu'on était en train d'édifier à sa gloire. On choisit pour celle de Paul le départ de la Via Ostiensis.

Curieusement, exception faite des pèlerins, personne alors ne sembla, au sein de l'église catholique romaine et apostolique, se préoccuper de son emplacement exact. Et la basilique constantinienne fut recouverte et remplacée aux XVI et XVIIèmes siècles par le monument actuel.

La campagne de fouilles pour retrouver le tombeau de l'apôtre commença en 1939 de manière fortuite à la suite de la mise au jour accidentelle (?) de la nécropole romaine lors de l'excavation destinée à la tombe de Pie XI.

Un soir de 1942, les archéologues découvrent une petite cavité de 77 x 29 x 3 cm ornée de graffitis. Ils en remettent l'exploration à plus tard concentrant leur attention sur une plaque de marbre proche.

Comme toujours, le diable se cache dans les détails.....

Pie XII avait chargé le secrétaire économe de la basilique, Monseigneur Kass accompagné d'un préposé aux travaux de la basilique, Giovanni Segoni, de suivre les fouilles et de veiller à éviter tout sacrilège (on n'est jamais trop prudent). Le soir même, passant après les archéologues, les deux hommes remarquent la petite cavité, y repèrent un certain nombre d'ossements mêlés de terre, et, sans en avertir quiconque, les rassemblent dans une cassette qu'ils déposent dans un ossuaire humide et sombre.

Et les recherches continuent.....

Dix ans plus tard, en mai 1952, Margherita Guarducci, archéologue, alors en charge du dossier s'interroge sur les graffitis qu'elle vient de déchiffrer dans la petite cavité. Elle en conclut qu'ils indiquent bien la tombe de l'apôtre mais... Perplexe, elle finit par demander au susnommé, Giovanni Segoni si on n'avait, lors des fouilles précédentes, rien retrouvé d'autre à cet endroit. C'est le déclic ! Giovanni se souvient de la fameuse cassette et va la chercher. L'examen révèle « *des os fragiles, presque blancs abondamment incrustés de terre... quelques piécettes de*

*monnaies dont l'une médiévale et l'autre d'âge classique...des fragments de tissu rougeâtre où luisaient des fils d'or...quelques débris de crépi rouge ».*

L'examen détaillé réalisé entre octobre 1962 et juin 1963 (dix ans plus tard tout de même...) révèle des « restes appartenant au squelette d'un même individu de sexe masculin dont l'âge pourrait osciller entre 60 et 70 ans », des fragments de tissus de pourpre et d'or finement travaillés adhérents aux ossements dont ils devaient entourer le corps, un os de chèvre ou mouton et le squelette d'une petite souris.

Alors ?

Les os humains pouvaient bien correspondre à ce qu'on connaît de la vie de Pierre. Quant au tissu, il était de ceux réservés aux personnages illustres (pourpre et or) et il avait enveloppé le corps retrouvé.

Les pièces avaient très bien pu arriver par des fissures et l'os de chèvre être ramassé par mégarde.

Quant au squelette de la petite souris, la seule explication possible était qu'entrée dans le tombeau, elle y était morte faute d'en avoir pu sortir.

Est-ce bien la tombe de Pierre ?

Probablement au vu des graffitis et de la localisation.

Les restes sont-ils les siens ?

Le débat reste ouvert et pour longtemps sans doute car le Vatican ne semble pas, comme pour le suaire de Turin, prêt de s'engager. Et on peut le comprendre.

Tout cela est d'abord affaire de Foi et les preuves archéologiques restent discutables. N'empêche *si non e vero...* Mais la réponse nous attend là-haut, quand « *nous irons tous au paradis* » et que « *notre salut balaiera largement le seuil bleu* ».

Peut-être verrons-nous apparaître Saint Pierre les clés à la main, un sourire narquois au coin des lèvres accompagné du coq et ... d'une petite souris.

## Le peintre et les architectes

(juin 2018)

Le Védutisme est un genre pictural du XVIII<sup>e</sup> siècle né en Italie, pratiqué aussi en Hollande et basé sur la représentation perspective de paysages, urbains en Italie, naturels en Flandre (avec bien entendu quelques exceptions).

Cette technique permettait aux contemporains de visualiser avec précision, sur des toiles souvent de grande taille, des paysages qu'ils n'auraient sans doute jamais l'occasion de découvrir.

Nous qui avons la chance de pouvoir contempler, voire déambuler en 3D, des lieux où nous n'irons jamais, ne réalisons pas l'avantage qui est le nôtre à tel point qu'on en arrive à se demander s'il vaut encore la peine de se déplacer « in situ » quand on voit le comportement des touristes qui passent leur temps à filmer et à photographier sans prendre le temps de voir, sinon observer... « *Non Licet Omnibus Adire Corinthum* »

Bernardo Belotto, né à Venise en 1720, travaille dès l'âge de 15 ans dans l'atelier de son oncle, le peintre Canaletto. Pour cette raison, lorsque *la gloire aura déposé un baiser sur son front*, il sera connu sous le nom de Canaletto le jeune. Cinq ans plus tard, il montre déjà sa patte dans un dessin de l'église Zanipolo (San Giovanni e Paolo) et commence à se démarquer du style des veduta (vues) de son célèbre oncle.

Comme tous les apprentis de l'époque, notre héros entreprend son tour d'Italie et séjourne successivement à Rome, Florence, Lucques, Vérone, Turin perfectionnant sa technique, s'affirmant plus « védutiste » de paysage que de villes.

C'est cependant à Dresde qu'il s'installe avec femme et enfant en 1747 où il est nommé peintre de la cour de Frédéric Auguste II de Saxe l'année suivante. Il réalise 14 vues de la ville et 14 autres de Pyrna considérées comme son chef d'oeuvre. Après avoir visité la forteresse voisine de Koenigstein (où seront détenus les officiers généraux français capturés en 1940) il intègre de 1758 à 1761 la cour de l'impératrice Marie Thérèse (la mère de Marie Antoinette) à Vienne puis séjourne à Munich après avoir, cela va de soi, avoir laissé quelques vues de Vienne et de ses environs.

De retour dans la capitale saxonne il exerce en qualité de professeur de perspective à l'académie des beaux-arts jusqu'en 1767 date à laquelle il part pour Saint Petersbourg.

Il n'y parviendra jamais, retenu à Varsovie par Stanislas Poniatowski (dernier roi de Pologne et ancêtre du maréchal d'Empire et du ministre) qui en fait son peintre de cour en 1768. Il décèdera 12 ans plus tard âgé de 60 ans après avoir réalisé, entre autres 24 vues de la ville.

Le premier août 1944, à l'approche de l'armée rouge, la ville de Varsovie se soulève contre l'occupant nazi. Cette citée martyre bombardée dès les premiers jours de la guerre avait vécu, outre les exactions de l'occupant, la destruction du ghetto en 1943 avec la déportation des survivants vers les camps de la mort.

La résistance y était active et organisée d'obédience majoritairement non communiste.

Sur ordre de Staline, les troupes soviétiques, non seulement arrêterent leur avance, mais encore reculèrent pour permettre aux allemands d'éliminer tous ces mouvements de résistance qui auraient pu faire obstacle aux projets hégémoniques du « petit père des peuples ».

Les demandes d'utilisation d'aérodrome du front russe par les avions anglo-américains pour ravitailler les résistants se

heurtèrent à un refus catégorique et seules les escadrilles polonaises, neo-zélandaises et sud-africaines effectuèrent, avec des pertes énormes, les missions de parachutage d'armes et de munitions à destination des insurgés, harcelés par la chasse et la DCA allemande, mais aussi par la chasse russe...

Le 2 octobre, le drame était joué et Hitler ordonna la destruction totale de la ville et la déportation de tous ses habitants. On posa un bâton de dynamite par mètre dans les murs du château.

Quand l'armée rouge entra dans la citée fantôme, il ne restait plus aucun bâtiment intact et à peine vingt habitants à tel point que se posa la question de la reconstruction de la ville.

Début 1945, Dresde était tranquille. Elle n'abritait ni usine d'armement ni objectif stratégique qui pût attirer l'attention des alliés. Ville d'art, « *la Florence de l'Elbe* », avait alors pour souci majeur l'accueil des populations fuyant l'avance des troupes russes.

La capitale saxonne essayait donc de résoudre le problème des réfugiés quand elle s'endormit au soir du 13 février. Quelques heures plus tard, plusieurs centaines de bombardiers de la RAF arrivés en plusieurs vagues, larguaient sur « *la ville aux toits verts* » des milliers de bombes incendiaires et provoquant un ouragan de feu. Au retour du jour, ce sera au tour des bombardiers, américains cette fois de compléter la destruction.

On ne saura jamais avec précision le nombre de victimes du fait de l'afflux des réfugiés. Les chiffres oscillent entre 30 et 300 000 selon les sources.

L'auteur de science-fiction américain Kurt Vonnegut Junior fait prisonnier quelques semaines plus tôt au cours de l'offensive des Ardennes mettra des années à évacuer les horreurs auxquelles il a assisté et survécu dans son roman témoignage « *Abattoir 5* », éponyme de son lieu de

détention (C'est dans ce roman qu'il a inventé la planète Tralfamadore dont nous avons parlé dans une chronique précédente).

Quant à la *Florence de l'Elbe*, elle n'était plus qu'un tas de ruines et de cendres.

La guerre achevée en Europe, se posait la question de la reconstruction des ruines. Pour ce qui était des logements, bureaux, usines, cela ne posait guère de problème sinon celui de la main d'oeuvre et des matériaux. Mais pour les monuments et œuvres d'art, il fallait considérer que la plupart d'entre eux étaient irrémédiablement perdus et n'en resterait que le souvenir, les photographies les descriptions ou les tableaux.

Les architectes en charge de la reconstruction de Varsovie et Dresde découvrirent les *veduta de Canaletto* le jeune. Les détails y étaient parfaitement reproduits à tel point qu'ils ont permis la restitution à l'identique, couleurs incluses, des citées historiques.

Canaletto n'aurait jamais imaginé un tel destin pour ses toiles.

Sans doute est-ce l'une des plus belles démonstrations de l'intérêt de l'art en ces temps où il est de bon ton, pour des élites et des dirigeants ignares et incultes comme on en voit malheureusement fleurir en divers points du monde, de vouloir réduire l'enseignement au strict utilitaire (mais pas pour leurs rejetons cependant).

Merci Bernardo Belotto.

Et continuons à nous battre pour l'art et la culture, car « *si nous ne le faisons pas pour cela, à quoi sert de nous battre ?* » *W.Churchill*.

# Un monde connecté ou l'avenir numérique radieux

(juin 2019)

Avez-vous remarqué les panneaux indiquant que la vitesse est contrôlée ou que vous êtes filmés « pour votre sécurité » ? Sans aucun doute puisqu'ils fleurissent partout. Vous êtes-vous questionné sur ce que signifiait réellement l'expression « votre sécurité » ?

Certainement oui pour beaucoup d'entre nous puisque ce terme nous donne une impression d'assurance pour nous-mêmes et les nôtres. Grâce à ces yeux auxquels rien ni personne ne peut échapper, les grandes villes sont devenues tellement tranquilles qu'on pourrait, comme avait dit le maire de Chicago pendant la prohibition « *y entendre tousser un canari poitrinaire* ».

Et tout cela va encore s'arranger avec l'arrivée des drones volants qui vont pouvoir détecter toute infraction en survolant l'espace public en permanence.

La Chine, à la pointe du progrès, a lancé la reconnaissance faciale qui permet, en temps réel de reconnaître les « délinquants ». Fini de traverser au feu rouge ou en dehors des clous dans le dos du policier en faction. Voilà nos pauvres chinois immédiatement démasqués et sanctionnés, pour leur sécurité.

De plus, tout cela est connecté avec les données personnelles et, lorsqu'ils font une demande administrative ou veulent payer par carte (comme le réclament les futuristes qui souhaitent « dématérialiser » l'argent) se retrouvent parfois interdits d'argent liquide, de voyage, de crédit, voire d'école pour leurs enfants. La vertu à la chinoise.

Bon, me direz-vous, cela n'arrivera jamais chez nous, nous avons des organismes de protection et de respect de la vie privée.

Etes-vous bien sûrs qu'ils seront toujours efficaces face à l'appétit, je devrais dire, l'avidité des entreprises (ou plutôt de leurs dirigeants) qui fabriquent de tels outils ? Le rêve pour des dictateurs mais aussi des dirigeants déviants.

Rassurons-nous, on en n'est pas encore là dans notre beau pays, mais soyons vigilants.

Quant à la dématérialisation de l'argent, je ne suis pas certain que tout payer par carte ou smartphone soit réellement une bonne chose. Mais disait Napoléon, « *un bref schéma vaut mieux qu'un long discours* », aussi je vous propose de terminer cette chronique un peu maussade avec un sourire.

Voilà comment on peut imaginer l'avenir avec tous ces progrès. En commandant une pizza.

Tout simplement.

**Standard** : « Bonjour. Vous êtes en relation avec le standard de Vitepizza. Une hôtesse va vous répondre. Dans le cadre de l'amélioration de nos services, cette conversation sera enregistrée. Votre temps d'attente estimé est de... »

**Hôtesse** : « Bonjour. Emma Delon à votre service. Puis-je avoir votre numéro national d'identification ? »

**Client** : « Bonjour. Euh... Oui. Voilà, mon numéro c'est le 781131M0685 »

**H** : Bien ; vous êtes bien Mr. Hibou Oscar demeurant 154 avenue de la nuit à Levallois Perret.

Votre numéro de téléphone est le 01 25 25 39 44, votre numéro professionnel à la société Ducran Lapoigne est le 01 26 11 47 98 et votre numéro de portable le 06 15 22 98 97. Est-ce bien exact ? »

**C** : « Euh... Oui, mais comment savez-vous tout ça ? »

**H** : « Nous sommes connectés, comme la totalité des entreprises, au système croisé qui permet le recoupement en temps réel de toutes les données. Je vois aussi que vous nous contactez depuis le poste fixe de Melle Dassié

Sybille. Voudrez-vous faire livrer la commande à son adresse ? »

C : « Comment savez-vous cela ? »

H : « Grâce au système de géolocalisation de votre carte bleue et de votre téléphone portable qui affichent votre position sur la carte. Si vous souhaitez la livraison à cette adresse, il faudra nous envoyer le code de confirmation suivant par SMS « 825AZ65MAT4956 ». De plus, nous serons obligés vu qu'il est plus de 22h de majorer de 10% le prix des pizzas »

C : « ... Bon. Je voudrais deux spéciales mexicaines »

H : « Je crains que ce ne soit pas une bonne idée, monsieur »

C : « Comment ça ? »

H : « Votre contrat d'assurance maladie vous interdit un choix aussi dangereux pour votre santé. Selon votre dossier médical, vous souffrez d'hypertension artérielle et votre taux de cholestérol est supérieur aux valeurs contractuelles de votre contrat d'assurance. D'autre part, Melle. Dassié a été traitée il y a trois mois pour hémorroïdes et le piment lui est fortement déconseillé. Si vous maintenez la commande en l'état, vos sociétés d'assurances sont en droit d'appliquer une surprime, voire de vous radier sans dédommagement »

C : « Qu'est-ce que vous me conseillez ? »

H : « Vous pourriez essayer notre pizza allégée au yaourt de soja. Je suis sûre que vous allez aimer. »

C : « Ah bon ? »

H : « Certainement. Vous avez consulté les « recettes gourmandes au soja » dans la bibliothèque de votre comité d'entreprise il y a 3 jours et avant-hier, Melle Dassié a tapé une recherche sur le Net avec les mots clés soja et alimentation. »

C : «..... D'accord. Deux grandes pizzas yaourt de soja »

**H** : « Il y a un problème. Vu que vous êtes actuellement traité par diéthyl b mercaptobenzophényl LP et que Melle. Dassié prend du fiongracyl, il y a un risque mineur de nausées du fait de la présence de 50 mg d'étiotaxane B par 100 mg de pâte si vous consommez le modèle familial en moins de 13 minutes et 45 secondes. Notre charte éthique ne nous autorise pas à vous exposer à un tel risque. En revanche, je puis vous livrer le petit modèle. »

**C** : « D'accord. Va pour deux petites au yaourt de soja. Je vous donne mon numéro de carte de crédit ? »

**H** : « Désolé Monsieur mais je crains que vous ne soyez obligé de payer en liquide. Le solde de votre carte Visa dépasse la limite et je localise votre carte *Américan Express* sur votre lieu de travail. Je pense que vous l'y avez oubliée, d'après le *Crédit Card Express Tracer*. »

**C** : « J'irai chercher du liquide au distributeur avant que le livreur n'arrive ». »

**H** : « Désolée encore mais vous avez dépassé votre plafond de retrait hebdomadaire ». »

**C** : « Mêlez-vous de vos oignons et contentez vous de m'envoyer les pizzas. J'aurai le liquide. Combien de temps ça va prendre ? »

**H** : « Compte tenu des délais liés aux contrôles qualité, elles seront chez vous dans environ 45 minutes »

**C** : « Tant que ça ? Et si je viens les chercher ? »

**H** : « Vous allez gagner 10 minutes, mais je tiens à attirer votre attention sur la difficulté de les transporter en scooter. »

**C** : « ?????? »

**H** : « En effet, votre véhicule Honda est actuellement en révision chez le concessionnaire, et votre scooter, en bon état comme l'indique le contrôle technique passé la semaine dernière est localisé en bas de l'immeuble de Melle Dassié.

**C** : « Ah ? »

**H** : « Attention quand même aux risques liés à la conduite en état d'ébriété. En effet, ni Melle Dassié, ni vous, êtes en état de conduire. Vous avez en effet réglé 4 cocktails Mégadrink à l'Antigua bar il y a 20 minutes et pendant encore au moins 4 heures, vous risquez un retrait de permis immédiat avec immobilisation du véhicule.

**C** : « Pu...n de C...e, Faites tous c.... »

**H** : « Je vous conseille de rester poli. Notre standard est doté d'un système anti insulte en ligne qui se déclenche automatiquement et de manière automatisée à la deuxième série d'insultes avec dépôt de plainte immédiat. Je vous rappelle que vous avez déjà été en 2011 et 2016 condamné pour injure à agent et que vous toujours êtes en période probatoire. »

**C** : « ..... »

**H** : « Autre chose Monsieur ? »

**C** : « N'oubliez pas le Coca gratuit comme le propose votre publicité pour la deuxième pizza. »

**H** : « Désolé encore, mais notre charte éthique ne nous autorise pas à fournir ce genre de boissons aux personnes en surpoids ce qui est votre cas puisque votre BMI est de 28 %. A titre de dédommagement, je peux vous consentir 15% de remise sur une adhésion flash à notre contrat d'assistance juridique JuriVite. Ce contrat couvre en particulier les frais annexes liés au divorce dont vous pourriez bien avoir besoin vu que vous êtes marié depuis le 14 juin 2008 et que vous avez acheté en sortant du travail une boîte 12 de préservatif grossex et un lubrifiant intime, ce qui est j'imagine en rapport avec votre présence tardive avec Melle Dassié. Ce contrat pourrait vous être utile. »

**C** : « .....  
..... »

**H** : « Conservez la facture et notez le code TLA123DLC. Vous avez 48 heures à compter de la fin de cet appel pour réfléchir et souscrire. »

**C** : « ... ??.. !!!.....  
..... »

**H** : « Je vais toutefois faire un geste commercial en joignant aux pizzas un bon de réduction de cinq EUR valable sur tout achat de préservatif dans nos pharmacies partenaires Vite-Parapharma.

Bonsoir Monsieur et merci d'avoir fait appel à Vitepizza ».

« Bon appétit, messieurs... »

# L'aviateur et le philosophe

(décembre 2019)

« *Descartes, dans l'histoire de la pensée, ce sera toujours ce cavalier français qui partit d'un si bon pas* ». (Ch. Péguy).

« Mutatis mutandis », René Descartes est un hapax philosophique. Tous ceux qui le suivront se définiront par rapport à lui et surtout par rapport à un petit livre extraordinaire qui a pour toujours posé les bases de la rigueur du raisonnement, je veux dire le « discours de la méthode ». Combien d'entre nous l'ont étudié lors de leur classe terminale, combien (dont votre serviteur) en ont planché un extrait à l'oral du baccalauréat littéraire ou scientifique (cette dichotomie stupide d'ailleurs absente de l'ouvrage) en suant et pestant « in petto » contre le pauvre philosophe ? Combien l'ont plus tard retrouvé, ou plutôt l'ont découvert, passées les ardeurs de l'adolescence quand l'entrée en maturité nécessite de solides bases de pensée. Le « discours » ne déçoit jamais et cette langue classique qui s'imposait alors à toute l'Europe et à une grande partie des Amériques garde un charme suranné en dépit de sa précision quasi chirurgicale de sa rigueur toute..... cartésienne.

La vie de René Descartes est à elle seule un roman.

Né le 31 mars 1596 à la Haye en Touraine (aujourd'hui Descartes en Indre et Loire), il manifestera très tôt des aptitudes intellectuelles hors du commun en dépit d'une santé fragile, laquelle ne l'empêchera pas d'embrasser la vie militaire après son baccalauréat et sa licence en droit canonique à Poitiers et deux ans à Paris où il rédige un « traité d'escrime » et choisit pour devise « *heureux qui a vécu caché* ». De ces années d'études, il gardera une

aversion pour le système éducatif basé sur la scolastique et un amour pour la discrétion (« *je m'avance masqué* »).

En 1618, il entre à l'école de guerre de Philippe de Nassau en Hollande puis passe en Allemagne au service du duc Maximilien de Bavière et connaît les affres de la guerre de Trente ans. A-t-il réellement participé à la bataille de la Montagne Blanche près de Prague qui marqua la fin du royaume de Bohême et trois siècles de joug autrichien sur la future Tchécoslovaquie ? Le doute subsiste.

Au cours de ses quartiers d'hivers 1619/1620 à Neubourg, enfermé dans un poêle (tel qu'on en trouve dans les contrées septentrionales), il fait trois songes qui décident de sa vocation : « *Le 10 novembre 1619 lorsque rempli d'enthousiasme je trouvai le fondement d'une science admirable...* ».

Entre ses séjours dans les provinces unies où il n'indique jamais le nom de sa ville de résidence (pour vivre heureux, vivons caché), en Bretagne, en Italie pour un pèlerinage à Loreto et un séjour à Rome lui permettant d'observer les parhélies, il s'intéresse et publie des ouvrages de philosophie (méditations métaphysiques) d'astronomie (météores), de médecine (traité de l'homme), d'optique (dioptrique).

Le 24 février 1616, Galilée est condamné par le Saint Office. Ayant reçu son ouvrage, le « dialogue sur les deux grands systèmes du monde » lui aussi condamné le 22 juin 1633, Descartes en publie des fragments en 1637 avec une préface qui va devenir un des pivots de la pensée : Le discours de la méthode.

L'année suivante lui donnera une fille qu'il perdra en 1640, perte qui, avec celle quasi concomitante de son père seront à l'origine « *du plus grand regret qu'il eût jamais senti en sa vie* ».

Accusé d'athéisme, menacé de subir le sort de Vanini étranglé en 1619 place du Salin à Toulouse, il croise le fer

(métaphoriquement parlant) avec les dévots mais doit faire intervenir les autorités pour mettre fin aux menaces.

Sous l'influence d'Elisabeth de Bohême, princesse en exil, il s'attelle à son traité sur les passions. Il rencontrera Blaise Pascal lors d'un de ses trois séjours en France avant de partir comme tuteur de la reine Christine à Stockholm où il meurt le 11 février 1650.

Les circonstances de cette mort ont inspiré nombre d'hypothèses dont une hostie empoisonnée à l'arsenic. Les tribulations de sa dépouille sont encore plus romanesques.

L'exhumation du corps sur ordre de Louis XIV montre un état avancé de décomposition et les restes sont rapatriés dans une boîte de cuivre de 80 cm, non sans que l'ambassadeur missionné par le Roi Soleil prélève au passage l'index droit qui « *avait servi d'instrument aux écrits universels du défunt* ».

Le cercueil va reposer en l'abbaye sainte Geneviève jusqu'en 1792 lorsqu'après décision de l'assemblée constituante deux ans plus tôt, les restes présumés du philosophe seront conservés dans l'ancien couvent de Petits Augustins pour enfin être réinhumés le 26 février 1819 en l'église Saint Germain des Prés. Aux dernières nouvelles ils y sont toujours, amputés du crâne de Descartes. Ce dernier avait été volé lors de l'exhumation de 1666, revendu à neuf propriétaires successifs pour finalement aboutir au musée de l'homme en 1931. Du moins le pense-t-on car il existe cinq autres « crânes » du philosophe (comme dans le musée des Pieds Nickelés avec les crânes de Mozart).

Ces incertitudes sur les restes ont sans doute privé Descartes du Panthéon qu'il aurait bien mérité, mais dans le doute, « *« Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée : car chacun pense en être si bien pourvu que ceux même qui sont les plus difficiles à contenter en toute autre chose n'ont point coutume d'en désirer plus qu'ils en ont* », il n'y aura même pas un cénotaphe.

*« Si je suis descendu, je ne regretterai absolument rien. La termitière future m'épouvante. Et je hais leur vertu de robots. Moi, j'étais fait pour être jardinier. ».* (Lettre à Pierre Daloz)

Le lendemain, 31 juillet 1944, le commandant Antoine de Saint Exupéry de la première escadrille du groupe de reconnaissance Savoie de l'armée de l'air s'envole de l'aéroport de Poretta (Corse) pour une mission cartographique de la vallée du Rhône.

A-t-il pressenti que ce serait la dernière ? Le principe en est acté au sein du haut commandement puisqu'il a été décidé de le mettre, à son retour, dans le secret du débarquement de Provence prévu pour le 15 août, moyennant quoi, il ne pourra plus voler en mission de guerre. Au grand soulagement des mécaniciens qui le voyaient toujours atterrir avec terreur, supputant les dommages qu'il allait infliger à son appareil lors de la prise de contact avec le sol. Terreur justifiée de nombreuses fois depuis qu'il avait intégré, grâce à ses connaissances, le groupe de reconnaissance. Il avait dû alors se familiariser avec le P.38 Lightning bimoteur américain parmi les plus réussis pour la reconnaissance photographique capable d'atteindre des plafonds de plus de 10.000 mètres au-delà des capacités d'interception de la quasi-totalité des chasseurs allemands.

Il avait fallu beaucoup d'énergie à cet homme de 44 ans pour se former au pilotage délicat de cette merveille technologique. Son ami le journaliste John Phillips avait réalisé un reportage pour le magazine Life où l'on voit Saint Ex. en formation à Alghero (Sardaigne) au mois de mai 1944.

Réfugié aux Etats Unis après la débâcle de 1940 il avait attendu le débarquement allié en Afrique du nord pour reprendre du service sous les cocardes françaises en faisant jouer toutes ses relations pour permettre à un homme à la

quarantaine passée de piloter des appareils réservés aux trentenaires.

Lors de sa controverse New Yorkaise avec Jacques Maritain, autre exilé français de renom, il refuse de reconnaître De Gaulle comme l'homme providentiel et choisira d'obéir au clan Darland Giraud à l'inverse de son interlocuteur qui n'était pas non plus gaulliste. Insulte que le Général n'oubliera jamais.

Ce sera sa dernière mission, mais pas de la façon dont l'entendaient ses supérieurs. Six heures après son décollage, l'aviateur est porté disparu.

Il venait de rejoindre Mermoz (dont les pilotes d'Air France portent le deuil avec leur cravate noire comme ceux de l'armée de l'air portent celui de Guynemer) dans la légende.

Que s'est-il passé ? Les théories iront bon train jusqu'à ce jour de 1998 où un marin pêcheur marseillais remonte dans ses filets une gourmette identifiée comme le cadeau de Consuelo à son mari, Antoine de Saint Exupéry. Les reste de l'épave sont repérés et l'identification du P.38 confirmée avec l'examen des numéros de série des quelques pièces encore identifiables.

Restent les circonstances de la mort, qui malgré la confession d'un aviateur allemand, lors des 70 ans de la disparition, restent encore sujettes à caution dans la mesure où elles n'ont pu être corroborées par d'autres témoignages, les archives de son groupe ayant disparu dans la débâcle. De plus, le lieu de la découverte va à l'encontre du plan de vol.

Mais Saint Ex. n'en aurait pas été à sa première erreur de navigation. Il en rapporte un souvenir au cours de ses vols sur « La Ligne ».

Egaré entre deux couches de nuages, sous un ciel sans étoile, par une nuit sans lune, trahi par la défaillance des instruments de navigation, et aussi sans doute par la poursuite d'une des rêveries intérieures dont il était

coutumier, voici notre héros perdu avec une jauge à essence (fonctionnelle) lui indiquant l'urgence de la situation.

Une seule solution, retrouver la mer afin de reprendre le bon cap et au pire se poser sur la grève à bonne distance des rebelles friands des pilotes égarés. Mais quelle tactique adopter ? La reconnaissance dans toutes les directions en dépit du niveau de carburant où le choix d'une seule au risque de se tromper et finir, au mieux, otage des hommes du désert ?

Les études classiques (si décriées aujourd'hui) ont ceci de bon qu'un jour, un auteur a réfléchi au problème et en a tiré une proposition. Et revient à Saint Ex. la phrase de Descartes « *Imitant en ceci les voyageurs qui, se trouvant égarés en quelque forêt, ne doivent pas errer en tournoyant, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, ni encore moins s'arrêter en une place, mais marcher toujours le plus droit qu'ils peuvent vers un même côté..... car, par ce moyen, s'ils ne vont justement où ils désirent ; ils arriveront à la fin quelque part, où, vraisemblablement, ils seront mieux que dans le milieu d'une forêt.* » (Discours de la méthode. Troisième partie).

Il choisit une direction, s'y tient et voit finalement l'ourlet d'écume qui sépare l'océan de l'estran. Il était sauvé grâce à un philosophe de quatre siècles son aîné.

A quoi a-t-il pensé ce 31 juillet avant de s'abîmer en mer ?

Au Petit Prince qui l'a rendu immortel ?

Au jardin qu'il aurait pu cultiver ?

A la dernière de ses nombreuses conquêtes discrètement repartie au petit matin ?

Mystère.

C'est pourtant une femme qui lui dédiera la plus belle épitaphe :

*« Le magicien de notre adolescence, un ambulancier, un chevalier, un mage noble, un enfant de mystère qu'un souffle de grâce animait ». (Louise de Vilmorin en hommage à son soupirant éconduit).*

# Le Nobel inattendu

*A Alain D'olivera*

(juin 2020)

Ce matin d'avril 1888, comme à son habitude, Alfred Nobel parcourt le journal dans sa maison du Fayet à Sevran.

Le choix de cette modeste bourgade de Seine et Oise n'était pas dû au hasard ou à la volonté de fuir la capitale (comme pour se mettre à l'abri d'une épidémie...) qu'il avait investie six ans plus tôt, mais à la volonté de continuer ses recherches sur la poudre sans fumée en collaboration avec la poudrerie nationale et les nombreux pyrotechniciens de l'endroit.

Né le 21 octobre 1833 à Stockholm, ce fils d'industriel, dont la famille comptait de nombreux ingénieurs, connaît l'exil alors qu'il n'a pas dix ans, quand son père, ruiné, quitte la Suède pour la Russie où il fonde une entreprise d'explosifs.

Il n'y a pas de hasard !

A 18 ans, Alfred part aux USA étudier la chimie durant quatre années.

La poudre à canon, connue depuis l'Antiquité en Chine, est apparue en Europe entre la fin de la guerre de Cent ans et la Renaissance. Sans aucun concurrent dans le domaine des explosifs elle a totalement bouleversé l'art militaire jusqu'aux découvertes de Braconnot et Pelouze (nitrocellulose 1846) puis de Sobrero (nitroglycérine 1847). Toutefois, l'instabilité de ces produits rendait leur maniement et leur utilisation au mieux délicats mais en règle dangereux pour l'opérateur.

A la suite du décès à 21 ans de son jeune frère dans une explosion de l'usine familiale (!), Alfred s'intéresse au problème de la stabilisation de la nitroglycérine et découvre, par hasard (ou, pour utiliser un terme à la mode,

par sérendipité), la solution en mélangeant l'explosif avec un solide inerte. La première utilisation a lieu dans une carrière du Surrey ce qui explique pourquoi il en dépose le brevet à la fois en Angleterre et en Suède (mai et septembre 1867).

Il conçoit un détonateur labellisé « Nobel » destiné à déclencher, de manière volontaire cette fois, l'explosion.

Il quitte Sevran après avoir mis au point, là aussi par hasard, la gélignite plus pratique d'emploi, et s'installe à San Remo à la suite des lourdeurs de l'administration française (déjà ?) et d'une campagne de presse calomnieuse (par chance, les réseaux sociaux et les chaînes d'infos continues n'existaient pas encore !) l'accusant d'avoir vendu la poudre sans fumée aux italiens (alors alliés des empires centraux en cette période de « *Ligne bleue des Vosges et de Provinces perdues* »).

Auparavant, il a la surprise de découvrir, dans une rubrique nécrologique, ce titre : « *Le marchand de la mort est mort* ». Et l'auteur de poursuivre, « *le docteur Alfred Nobel qui fit fortune en trouvant le moyen de tuer plus de personnes plus rapidement que jamais auparavant est mort hier* ». Si la pertinence de l'annonce avait de quoi faire sourire, le contenu donnait une image peu flatteuse voire parfaitement sinistre de l'intéressé.

Toutefois, il est impossible à ce jour (c'est la fondation Nobel qui l'affirme) de retrouver l'article, son auteur et le journal incriminé. La seule mention fiable est celle du Figaro du 16 avril sous forme d'un démenti à cette information, qui avait donc bien dû exister, en précisant toutefois le décès de son frère à Cannes, mais au mois de mars.

Le mystère demeure à ce jour et ce n'est pas le seul dans la vie dans la vie d'Alfred.

En effet, Nobel, ébranlé par le jugement porté sur son œuvre décide de léguer à la postérité une image plus sympathique en rédigeant, le 27 novembre 1895 dans son

bureau rue de Rivoli, un testament par lequel il lègue la quasi-totalité de sa fortune à un fond destiné à récompenser ceux qui, dans l'année écoulée auront rendu les plus grands services à l'humanité dans les domaines de la paix (ou de la diplomatie), de la littérature, de la médecine (ou de la physiologie), de la chimie et de la physique.

Les récipiendaires sont désignés au mois d'octobre et récompensés par le roi de Suède (descendant d'un palois qui avait abjuré le catholicisme pour la religion réformée et un trône royal à l'inverse d'un autre palois, pour qui, deux siècles plus tôt, « *Paris avait bien valu une messe* ») à Stockholm le 10 décembre avec l'attribution d'une médaille d'or et d'une somme conséquente voire rondelette.

En 1901, les premiers récipiendaires sont W. Röntgen (physique), J.H. Vant'Hoff (chimie), E. A. von Behring (médecine), S. Prudhomme (littérature), H. Dunant et F. Passy (paix).

Le prix d'économie ne sera créé qu'en 1968 par la banque centrale de Suède et attribué pour la première fois l'année suivante à R. Frisch et J. Tinbergen.

Sans héritier direct, Nobel songeait depuis longtemps à léguer sa fortune à des œuvres caritatives. De plus, son penchant naturel pour les disciplines qualifiées, souvent avec une once de mépris, de littéraires par de soi-disant savants autoproclamés (il est en effet l'auteur d'un roman de critique sociale « *Dans l'Afrique la plus brillante* » et d'une tragédie scandaleuse « *Némésis* »), sa relation suivie (platonique cependant) avec la pacifiste Bertha von Suttner et une tendance à la mélancolie « *hugolienne (le bonheur d'être triste)* » qui l'avait conduit à proposer aux autorités italiennes (il vivait alors à San Remo) le financement d'un établissement d'euthanasie pour les gens fatigués de vivre, sont plus à même d'expliquer son testament, d'autant qu'il n'avait guère d'empathie pour les descendants de son frère aîné Ludwig qu'il détestait, son frère puîné étant mort sans

enfant dans l'explosion de l'usine familiale (où il testait la nitroglycérine.....).

C'est le second mystère.

Le dernier concerne l'absence d'un prix Nobel de mathématiques.

La légende l'attribue à une vengeance personnelle à l'encontre d'un mathématicien (G. M. Leffler ?) amant présumé de sa femme (mais Nobel n'a jamais été marié) ou de sa maîtresse de 20 ans plus jeune (si ce n'est que la femme incriminée n'a techniquement pas pu rencontrer Nobel durant sa vie). Il semble plus probable que les mathématiques (cet art « *d'énoncer des vérités rigoureuses au sujet d'êtres inexistantes, desquels on ne sait de quoi on parle mais dont on est sûr au moins que ce qu'on en dit est vrai* ») n'intéressaient pas Alfred.

Pour le public la médaille Fields (proposée par le mathématicien canadien éponyme en 1923) fait office de prix Nobel destinée à récompenser un à quatre (au plus) mathématiciens de moins de 40 ans pour leur contribution majeure à la spécialité. Elle est attribuée tous les 4 ans depuis 1936 au cours du congrès international des mathématiciens et sa notoriété a, parfois, pu permettre à certains nominés de s'engager en politique.

De fait, le prix Abel, moins connu, décerné depuis 2003 par le roi de Norvège (à l'instar du roi de Suède) sur proposition de l'académie norvégienne des sciences et des lettres en hommage au mathématicien norvégien Niels Henrik Abel (1802/1829) est l'équivalent exact du prix Nobel car annuel et attribué pour l'ensemble de l'œuvre du récipiendaire sans tenir compte de son âge, tant il est vrai qu'on a connu de jeunes prodiges tombés, par la suite, dans la médiocrité. Tout cela sans parler de la récompense pécuniaire substantielle qui le démarque de la modestie de celle de la médaille Fields, sans pour autant enlever un iota à la valeur de cette dernière.

Propriétaire de l'usine Bofors (une des plus réputées au monde dans le domaine de l'armement dont les canons anti-aériens sont célèbres pour avoir défendu Londres durant la bataille d'Angleterre) et titulaire de plus de 350 brevets, Alfred Nobel décède d'un AVC à San Remo le 10 décembre 1896.

Il est inhumé à Stockholm.

Autour de la sculpture en son honneur sur la place de Sevran sont érigées cinq colonnes (une pour chaque lettre de son nom) symbolisant les cinq prix Nobel.

L'astéroïde 6032 (4 août 1983) porte son nom.

L'acceptation et la remise des divers prix Nobel ont souvent revêtu un caractère polémique voire politique, comme l'interdiction de sortir d'URSS pour Boris Pasternak en 1958 ou le refus du prix par Jean Paul Sartre en 1964 au nom d'une morale qui lui avait fait défaut durant l'occupation (à la différence de Camus qui avait parfaitement assumé ses engagements allant jusqu'à demander la grâce de Robert Brasillach alors que Sartre en demandait la tête).

En 2016, l'attribution surprise du Nobel de littérature à Bob Dylan provoque un séisme, même si certains murmuraient son nom, tout comme celui de Léonard Cohen.

D'aucuns s'attendaient à une remise de Nobel « pas comme les autres ». La réalité allait dépasser la fiction.

Jimmy Hendrix disait de lui qu'il avait un « *courage phénoménal pour oser continuer à chanter avec une voix aussi moche* ». Il faut reconnaître que c'est exact, et les années, le tabac, l'alcool et autres substances plus ou moins licites n'ont pas contribué à l'améliorer.

Comme Rimbaud, un de ses poètes préférés, il est, aux dires de ceux qui le connaissent, ni sympathique, ni empathique et totalement dénué de sens de l'humour.

Contrairement aux artistes de sa génération qui, pour la plupart, ont clairement pris position dans les débats états-uniens des années soixante et suivantes, Dylan ne s'est jamais franchement engagé dans les conflits d'alors, pas plus qu'il ne s'engagera dans une quelconque prise de position religieuse, en dépit des textes et chansons composés sur ces sujets. Le profit qu'il a retiré de ses fréquentations dans son évolution musicale, comme son passage à « l'électrique » source des haines tenaces et injustifiées, lui a souvent été imputé à calcul opportuniste. Son absence d'engagement politique « justifié » par la retraite imposée après son accident de 1966 lui a évité nombre de « *faux pas* » et prises de positions hasardeuses qui ont entravé la carrière et la notoriété de certains artistes pourtant tout aussi célèbres.

Son inspiration dans la culture populaire états-unienne, une poésie textuelle parfois déroutante par des références religieuses ou des dérives mystiques voire des improvisations dans le récit (comme il m'en vient régulièrement) peuvent expliquer le retentissement planétaire de son œuvre, ce malgré (ou grâce à) cette voix qui, avec le temps, se réduit maintenant à une déclamation soulignée par un accompagnement musical parfaitement adapté et de plus en plus minimaliste. Il suffit d'écouter son pénultième titre « *Murder most foul* » (mars 2020) poème épique et délirant (au sens étymologique du terme) de plus de 17 minutes sur l'assassinat du président Kennedy mis en ligne pour, dit-il, remercier ses « fans » qui l'ont toujours suivi (enfin un peu d'empathie ?).

Auparavant, « *Blind Willie Mac Tell* » ou mieux « *Tempest* » (enregistré à un moment où les critiques l'avaient enterré) montrent sa maîtrise des lignes musicales et poétiques dans le domaine du blues et des traditions anglo-saxonne ou celtique.

Car Dylan reste avant tout un poète à l'instar des anciens bardes et minnesänger qui parcouraient les contrées pour

chanter « *La colère d'Achille, l'homme aux mille tours ou les armes et les hommes* » s'accompagnant à la lyre, comme le faisait sans doute Homère l'aveugle légendaire, Wolfram von Eschenbach, Walter von der Vogelweide et autres Gottfried von Strasburg qu'évoque le « *Tannhauser* » de Wagner.

C'est ce souffle poétique que les Nobel ont sans doute voulu récompenser, poésie adaptée bien sûr à l'époque avec des mots, des expressions et une ligne musicale enracinés dans le monde anglo-saxon de 1960 à nos jours.

Et Dylan continue à chanter et à composer, à preuve ces deux créations dévoilées au mois de mars (la dernière, dans la même veine « *I contain multitudes* ») après plusieurs années de silence ou de reprise (plus ou moins heureuse) de succès déjà chantés (souvent en mieux) par d'autres.

Bien sûr, le meilleur côtoie le pire dans son œuvre, mais les nominés ne sont-ils pas choisis pour l'ensemble de leur œuvre, non pour un seul ouvrage ? A l'exception peut-être de B. Pasternak pour le *Docteur Jivago*. Le problème était alors politique.

A toutes les facettes de sa personnalité, il allait ajouter celle de la muflerie.

A l'annonce de sa nomination, il ne fait aucun commentaire, ne prend aucun contact avec le jury, pas plus qu'il ne daigne pas assister à la cérémonie de remise au mois de décembre 2016 sous un prétexte invraisemblable et à l'argument « qu'il n'avait rien demandé », à l'instar de Jean Luc Godard pour l'ordre du mérite en déclarant, avec panache : « *d'abord, je n'ai aucun mérite et surtout, je n'ai d'ordre à recevoir de personne* ».

Le pire reste à venir.

Dylan consent à recevoir la médaille et le titre au cours d'une soirée privée avant un concert prévu de longue date à Stockholm.

Restait le chèque de 800 000 euros.

Pour l'encaisser, il fallait remettre un discours dans les six mois suivant la cérémonie soit avant le 10 juin 2017. Sinon, adieu « *veau, vache, cochon, couvée* ». Sartre avait eu l'élégance d'en refuser la somme.

Cinq jours avant la date fatidique Dylan, enverra un discours, enregistré dont la teneur reste obscure sinon ésotérique, dans la verve de son essai « *Tarentula* » dont je pense qu'il aurait pu être écrit par un « *baba cool shooté à l'élixir parégorique* ».

Dylan a systématiquement pris le contrepied de toutes les directions où on a voulu le faire aller, et, pour ceux qui le connaissent, il n'y avait aucune raison qu'il en fût autrement.

De son vrai nom, Robert Allen Zimmerman né le 24 mai 1941 à Duluth (Minnesota) il a été récompensé « *pour avoir créé, dans la grande tradition américaine, de nouveaux modes d'expression poétique* » selon les attendus de l'académie.

Alors, Nobel de littérature ou de muflerie ?

Nobel populiste comme on a pu l'écrire ?

Mais qu'entend-t-on par « populisme » ?

Nobel mérité ?

Je vous laisse juges.

Pour ma part, j'ai découvert Bob Dylan au travers de la guerre du Viet Nam et depuis il ne m'a plus quitté. Moi non plus d'ailleurs.

Et si « *nobody sings Dylan like Dylan* », une chanson des années soixante proclamait à propos du festival éponyme « *Wight is Whigt* » en rajoutant « *Dylan is Dylan* ».

Avec un **D Majuscule**.





*Nous remercions tous les intervenants  
qui ont bien voulu participer à la rédaction de la revue  
Médecine et Culture*

**Véronique Adoue**, INSERM, Toulouse ; **Pr Jacques Amar**, INSERM 558, Service de Médecine Interne et d'Hypertension Artérielle, Pôle Cardiovasculaire et Métabolique CHU-Toulouse ; **Dr Richard Aziza**, IUCT-Oncopole Toulouse ; **Dr Françoise Bienvenu**, Laboratoire d'Immunologie, centre hospitalier Lyon Sud ; **Dr Buy X**, Institut Bergonié, Bordeaux ; **Pr François Carré**, PU-PH, responsable de l'UPRES EA 3194, Université de Rennes 1, Hôpital Ponchaillou ; **Dr R.L Cazzato**, Institut Bergonié-Bordeaux ; **Me Décultot Cécile**, Interne en M.G, Faculté de Rouen ; **Pr Alain Didier**, **Drs Roger Escamilla**, **Christophe Hermant**, **Marlène Murriss**, **Kamila Sedkaoui** : Service de Pneumo-Allergologie, Clinique des voies respiratoires, Hôpital Larrey, CHU Toulouse ; **Pr Julien Mazières**, **Valérie Julia**, **Anne Marie Basque** : Unité d'Oncologie Cervico-Thoracique Hôpital Larrey, CHU-Toulouse ; **Dr Sandrine Pontier**, Service de Pneumologie et Unité des Soins Intensifs, Clinique des voies respiratoires, Hôpital Larrey, CHU Toulouse ; **Pr Bruno Degano**, Pneumologie - CHRU de Grenoble ; **Dr Hervé Dutau**, Unité d'endoscopie thoracique, CHU de Sainte Marguerite, Marseille ; **Pr Meyer Elbaz**, Service de cardiologie B, Fédération cardiologie CHU Rangueil Toulouse ; **Dr Martine Eismein**, Conseil Général de la Haute-Garonne ; **Dr Régis Fuzier**, Département d'anesthésie, IUCT-Oncopole ; **Pr Michel Galinier**, Pôle cardiovasculaire et métabolique CHU Rangueil Toulouse ; **Pr Hermil Jean-Loup**, PU-MG, Faculté de Rouen ; **Pr Jean-Pierre Louvet**, **Pierre Barbe**, **Antoine Bennet**, UF de Nutrition, Service d'Endocrinologie, Maladies métaboliques et Nutrition, CHU Rangueil Toulouse ; **Pr Mathieu Molinard**, Département de Pharmacologie, CHU Bordeaux, Université Victor Segalen, INSERM U657 ; **Pr Jean-Philippe Raynaud**, **Marie Tardy**, Service universitaire de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent, CHU de Toulouse-Hôpital La Grave ; **Pr Daniel Rivière**, **F. Pillard**, **Eric Garrigues**, Service d'Exploration de la Fonction Respiratoire et de Médecine du Sport, Hôpital Larrey, CHU Toulouse ; **Drs Fabienne Rancé**, **A. Juchet**, **A. Chabbert-Broué**, **Géraldine Labouret**, **G. Le Manach**, Hôpital des Enfants, Unité d'Allergologie et de Pneumologie Pédiatriques, Toulouse ; **Dr Jean Le Grusse**, **Dr Dominique Mora**, **Dr H. Naoun**, **M. Antonucci-Infirmière**, CLAT, Hôpital J.D, Toulouse ; **Dr J.P. Olives**, gastro-entérologue, Hôpital des Enfants, Toulouse ; **Drs Thierry Montemayor**, **Michel Tiberge**, Unité des troubles du

sommeil et Epilepsie, CHU Rangueil Toulouse ; **Pr Norbert Telmon**, Service de Médecine légale, CHU Rangueil Toulouse ; **Dr J. Palussiere**, Institut Bergonié, Bordeaux ; **Pr Jean-Jacques Voigt**, chef de service d'Anatomie et Cytologie pathologique ; **Pr Elizabeth Cohen-Jonathan Moyal**, département des radiations IUCT-OncopoleToulouse ; **Christine Toulas**, Laboratoire d'oncogénétique ; **Laurence Gladieff**, service d'oncologie médicale ; **Viviane Feillel**, service de radioséniologie : IUCT-Oncopole - Toulouse. **Pr Rosine Guimbaud**, Oncologie digestive et Oncogénétique, CHU Toulouse et IUCT-Oncopole - Toulouse ; **Michel Olivier**, Anesthésiste-Réanimateur-Algologue, Hôpital Pierre Paul Riquet, CHU Purpan – Toulouse ; **Jean Claude Quintin**, chirurgie de la rétine, CHU Pierre Paul Riquet, Toulouse ; **Valérie Siroux**, INSERM U 823, Grenoble.

**Alexandre Aranda**, neurologue, clinique de l'Union, Toulouse ; **Edmond Attias**, ORL, chef de service au C.H. d'Argenteuil ; **P. Auburgan**, Médecine du Sport, Centre hospitalier de Lourdes ; **Maurice Benayoun**, Docteur en sciences odontologiques, Toulouse ; **André Benhamou**, Chirurgien dentiste, Toulouse, Directeur d'International Implantologie Center ; **Stéphane Beroud**, Médecine du sport, Maladies de la Nutrition et Diététique, Tarbes ; **Anne Chapell**, médecin, enseignante en éthique, Maison Jeanne Garnier, Paris ; **Jamel Dakhil**, Pneumo-Allergologue, Tarbes, praticien attaché Hôpital Larrey ; **Daniel D'Herouville**, médecin chef, Maison Jeanne Garnier, Paris ; **Carol Guinet-Duflot**, art-thérapeute, Maison Jeanne Garnier, Paris ; **Fanny**, infirmière, Maison Jeanne Garnier, Paris ; **Thomas Ginbourger**, Dr en STAPS/sociologie, Université Paul Sabatier Toulouse III. **Vincent Gualino**, Chirurgie de la rétine, CHU Pierre Paul Riquet, Toulouse ; **P.Y Farrugia**, kinésithérapeute, La Rochelle ; **Françoise Fournial**, Pneumologue, Isis médical, Toulouse ; **Gilles Jebrak**, service de pneumologie et de transplantation, Hôpital Bichat, Paris ; **Cyril Louvrier**, chirurgien ORL, Toulouse ; **Madeleine**, aide-soignante, Maison Jeanne Garnier, Paris ; **Michel Miguères**, Pneumo-Allergologue, Nouvelle Clinique de L'Union-Saint-Jean ; **Christian Martens**, Allergologue, Paris ; **Marion Narbonnet**, psychomotricienne, Maison Jeanne Garnier, Paris ; **Michel Olivier**, Anesthésiste-Réanimateur-Algologue , Hôpital Pierre Paul Riquet, CHU Purpan – Toulouse ; **Jean-Claude Quintin**, Clinique Honoré Cave, Montauban ; CHU Lariboisière, Paris ; **Béatrice Raffegau**, bénévole, Maison Jeanne Garnier, Paris ; **Nouredine Sahraoui**, Laboratoire Teknimed, Toulouse ; **Pr Simon Schraub**, Professeur d'oncologie radiothérapie, Faculté de Médecine Université de Strasbourg ; **Laurence Van Overvelt**, chercheur Laboratoire Stallergènes ; **Camille Vatier**, Faculté de médecine et Centre de recherche St Antoine, Paris ; **Marie**

**Françoise Verpillieux**, Recherche Clinique et Développement, Novartis Pharma ; **Bernard Waysenson**, Docteur en Sciences Odontologiques.  
**Laurence Adrover**, Pneumologue ; **David Attias**, Pneumologue-Allergologue ; **Franc Berthoumieu**, chirurgie thoracique et vasculaire ; **Jacques Besse**, **Matthieu Lapeyre**, **Daniel Colombier**, **Michel Levade**, **Daniel Portalez**, Radiologues ; **Benjamin Elman**, Urologue ; **Vincent Misrai**, Urologue ; **Christophe Raspaud**, Pneumologue ; **Jacques Henri Roques**, Chirurgie générale et digestive ; **Michel Demont**, Médecine du Sport ; **Anne Marie Salandini**, **Florence Branet-Hartmann**, **Christine Rouby**, **Jean René Rouane**, Neuro-endocrinologie ; **Jean-Paul Miquel**, **Nicolas Robinet**, **Bernard Assoun**, **Bruno Dongay**, Cardiologie ; **Bruno Farah**, **Jean Fajadet**, **Bernard Cassagneau**, **Jean Pierre Laurent**, **Christian Jordan**, **Jean-Claude Laborde**, **Isabelle Marco-Baertich**, **Laurent Bonfils**, **Olivier Fondard**, **Philippe Leger**, **Antoine Sauguet**, Unité de Cardiologie Interventionnelle ; **Jean-Paul Albenque**, **Agustín Bortone**, **Nicolas Combes**, **Eloi Marijon**, **Jamal Najjar**, **Christophe Goutner**, **Jean Pierre Donzeau**, **Serge Boveda**, **Hélène Berthoumieu**, **Michel Charrançon**, service de Rythmologie ; **Thierry Ducloux**, Médecine Nucléaire ; **Raymond Despax**, Oncologie ; **Dr Philippe Dudouet**, service de Radiothérapie, Clinique Pasteur, Toulouse.

**Jacques Arlet**, Professeur des Universités, Ecrivain ; **Laurent Arlet**, Rhumatologue, Toulouse ; **Elie Attias**, Pneumo-Allergologue, Toulouse ; **Sébastien Baleizao**, médecin généraliste ; **Paul Bellivier**, artiste-peintre ; **Olivier Bendries**, informaticien ; **Reine Benzaquen**, peintre-sculpture ; **Jean-Paul Boun- heure**, Professeur à l'Université, Membre de l'Académie Nationale de Médecine ; **Jean-Jacques Brossard**, chercheur associé, centre d'études et recherches sur la police ; **Pierre Carles**, Professeur Honoraire des Universités ; **Pierre-André Delpla**, Maître de Conférences des Universités, Praticien Hospitalier de Médecine Légale - CHU Rangueil, Toulouse ; **Hamid Demmou**, Université Paul Sabatier ; **Pascal Dupond**, Professeur agrégé de Philosophie ; **Arlette Fontan**, Docteur en philosophie, Enseignante à l'ISTR de Toulouse ; **Alain B.L. Gérard**, Juriste, philosophe ; **Jean-Philippe Derenne**, Professeur des universités, Ancien chef de service de pneumologie et réanimation à la Salpêtrière-Paris, **Jocelyne Deschaux**, Conservateur du Patrimoine écrit à la B.M. de Toulouse ; **Didier Descouens**, ORL, Toulouse ; **Stéphane Dutournier**, Acrobate ; **Pr Yves Glock**, Chirurgie cardio-vasculaire, CHU Rangueil Toulouse ; **Nicole Hurstel**, Journaliste, écrivain ; **Serge Krichewsky**, haoboïste à l'Orchestre National du Capitole de Toulouse ; **Hugues Labarthe**, Enseignant à l'université, Saint Etienne ; **Marie Larpent-Menin**, journaliste ; **Vincent Laurent**, Doctorant en droit privé, UT1 Toulouse ; **David Le Breton**, Professeur de sociologie à l'Université Marc Bloch

de Strasbourg, Membre de l'UMR "Cultures et sociétés en Europe"; **Paul Léophonte**, Professeur des Universités, correspondant national (Toulouse) de l'Académie de Médecine; **Isabelle Le Ray**, Peintre, créatrice de Tracker d'Art; **Christian Marc**, Comédien; **Jezabel Martinez**, Cardiologue, Coutras; **Michel Martinez**, Agrégé de Lettres, docteur d'Etat en Littérature; **Charlotte Maubrey-Hebral**, Professeure agrégée de Lettres Modernes; **Jean Miguères**, Professeur honoraire des Universités; **Sophie Mirouze**, Festival International du Film de la Rochelle; **Morué Lucien**, **Domingo Mujica**, alto-solo, orchestre national du Capitole de Toulouse; **Florence Natali**, professeure agrégée de philosophie; **Georges Nouvet**, Professeur Honoraire des Universités; **Henri Obadia**, Cardiologue, Toulouse; **Christophe Pacific**, docteur en Philosophie; **Mireille Pénochet**; **Sophie Pietra-Fraiberg**, Docteur en philosophie; **Laurent Piétra**, Docteur en philosophie; **Gérard Pirlot**, Professeur de psycho-pathologie Université Paris X, Psychanalyste, Membre de la Société psychanalytique de Paris, Psychiatre adulte, qualifié psychiatre enfant/adolescent; **Anne Pouymayou**, Professeur de Français; **Jacques Pouymayou**, Anesthésiste-Réanimateur, IUCT-Oncopole; **Aristide Quérian**, chirurgien cardio-vasculaire; **Lucien Ramplon**, Procureur général honoraire, "Président des toulousains de Toulouse"; **Claire Ribau**, Docteur en éthique médicale; **Isabelle Richard**, doyenne de la faculté de médecine d'Angers; **Guy-Claude Rochemont**, Professeur, membre fondateur, ancien président et membre de Conseil d'administration de l'Archive; **Nicolas Salandini**, Doctorant en philosophie; **Manuel Samuelides**, Ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, Pr honoraire de mathématiques appliquées à l'Ecole Nationale Supérieure de l'Aéronautique et de l'Espace; **Didier Sicard**, Ancien président du comité consultatif d'éthique; **Stéphane Souchu**, Critique de cinéma; **Pierre-Henri Tavoillot**, Maître de conférence en philosophie morale et politique à l'université Paris-Sorbonne, président du Collège de Philosophie; **Ruth Tolédano-Attias**, Docteur en chirurgie dentaire, DEA de philosophie, Docteur en Lettres et Science Humaines; **Emmanuel Toniutti**, Ph.D. in Théologie, Docteur de l'Université Laval, Québec, Canada; **Shmuel Trigano**, Professeur de sociologie-Université Paris X-Nanterre, Ecrivain Philosophe; **Marc Uzan**, Endocrinologue, Toulouse; **Jean Marc Vergnes**, DRE INSERM-U825; **Pierre Weil**, Agronome et chercheur; **Christian Virenque**, Professeur des Universités; **Muriel Welby-Gieusse**, Médecin phoniatre, choriste et pianiste; **Muriel Werber**, Dermatologue, Toulouse

## **Sommaire de tous les articles parus dans la revue** *Médecine et Culture*

### Numéro 1 :

#### **B.P.C.O.**

R. Escamilla, A. Didier, M. Murriss

#### **Médecine et Ethique**

E. Attias

#### **Concepts fondamentaux des religions monothéistes**

R. Toledado-Attias, L. Pietra, H. Demmou

#### **Le tenor est en prison**

J. Pouymayou

#### **Etat des lieux du cinéma français**

S. Mirouze

### Numéro 2

#### **Recommandations pour le suivi médical des patients asthmatiques**

Anaes et Afsaps

#### **La désensibilisation allergénique : intérêt de la voie sublinguale**

M. Mígueres

#### **Orientations diagnostiques du cancer de la prostate**

B. Elman

#### **L'endocardite infectieuse d'origine dentaire**

M. Benayoun

#### **Les citrons de Sicile**

J. Pouymayou

#### **Laïcité, religions, incroyance : les valeurs**

E. Attias, A. Fontan, H. Demmou, A.B.L. Gérard

#### **La mutation numérique du cinéma**

S. Souchu

### Numéro 3

#### **Sport et Médecine**

F. Carré, D. Rivière, A. Didier, E. Garrigue, B. Waysenson

#### **Le sport est-il dangereux pour la santé ?**

D. Rivière

#### **Sport : société et économie**

E. Attias

#### **Réflexion sur le sport**

E. Attias, R. Toledano-Attias

#### **Milon de Croton**

J. Pouymayou

#### **Sculpture**

J. Mígueres

#### **Cinéma**

Une brève présentation de la cinémathèque de Toulouse

G.-C. Rochemont

La Rochelle, pour le seul plaisir du cinéma

S. Mirouze

Pour filmer la boxe, le cinéma prend des gants

S. Souchu

#### **Musique**

Le dernier mur du son

S. Krichewsky

#### **Numéro 4**

##### **Ronchopathie et apnées du sommeil**

T. Montemayor, M. Tiberge, B. Degano, E. Attias, J. Amar

A.M. Salandini, Ch. Rouby, F. Branet, J.R. Rouane,

A.Didier, K. Sedkaoui, F. Fournial

##### **Procès médicaux en France**

L. Vincent

##### **La superstition**

E. Attias, L. Piétra, N. Salandini, E.Toniutti,

Ch. Raspaud, L. Remplon,

##### **Les Sybarites**

J. Pouymayou

##### **Musique : Mozart**

D. Descouens, S. Krichewski

##### **Photo**

L. Arlet

#### **Numéro 5**

##### **L'obésité**

J.P. Louvet, P. Barbe

##### **Poids, troubles du comportement alimentaire et fonction ovarienne**

J.P. Louvet, A. Bennet

##### **La gastroplastie**

F. Branet-Hartmann, Ch. Rouby, A.M. Salandini, J.H. Roques

##### **Le concept d'alexithymie**

M. Tardy, J.Ph. Raynaud

##### **Le dossier médical personnel**

V. Laurent

##### **Le corps**

D. Le Breton, E. Attias, R. Tolédano-Attias, L. Piétra,

S. Beroud, H. Obadia

##### **Le ballet du capitole de Toulouse**

Nanette Glushahk, Michel Rahn

##### **Les croissants**

J. Pouymayou

##### **Cinéma : le burlesque contemporain des frères Farrelli**

S. Souchu

##### **Peinture**

H. Obadia

#### **Numéro 6**

##### **Nouveautés en cardiologie**

J.P. Albenque, A. Bortone, N. Combes, E. Marijon, J. Najjar, Ch. Goutner,

J.P. Donzeau, S. Boveda, H. Berthoumieu, M. Charrançon M. Galinier, M. Elbaz,

J. Amar B. Farah, J. Fajadet, B. Cassagneau, J.P. Laurent, Ch. Jordan, J.C. Laborde,

I. Marco-Baertich, L. Bonfils, O. Fondard, Ph. Leger, A. Sauguet

J.-P. Miquel, N. Robinet, B. Assoun, B. Dongay, D. Colombier

##### **Le cœur dans tous ses états**

R. Tolédano-Attias, L. Piétra, G. Pirlot, Y. Glock 37

##### **Dix jours en Octobre**

J. Pouymayou

##### **Théâtre et société : de Sophocole à Koltès**

Ch. Marc

##### **Toubib Jazz Band**

L. Arlet

##### **Hommage : Albert Richter**

E. Attias

### **Numéro 7**

#### **Journée Toulousaine d'Allergologie**

Pr A. Didier, M. Miguères, J. Dakhil,  
F. Rancé, A. Juchet, A. Chabbert-Broué,  
G. Le Manach

#### **Les Allergènes Recombinants**

L. Van Overvelt

#### **Le syndrome obésité-hypoventilation**

S. Pontier, F. Fournial, L. Adrover

#### **L'orthèse d'avancée mandibulaire**

G. Vincent

#### **Imagerie de l'aorte abdominale**

M. Levade, D. Colombier

#### **Les médecins philosophes**

E. Attias, H. Labarthe 29

#### **Musique : Le Piano**

P. Y. Farrugia

#### **Les Cénobites ; OK**

J.Pouymayou

### **Numéro 8**

#### **Nouveautés en Oncologie**

J.-J. Voigt, R. Aziza, N. Sahraoui D. Portalez,  
T. Ducloux, R. Despax, J. Mazières 20

#### **Réflexions sur les âges de la vie**

P.-H. Tavoillot, G. Pirlot, L. Piétra

#### **E.R.A.S.M.E.**

J. Deschaux

#### **Les athlètes du son**

P. Y. Farrugia

#### **Le coureur de Marathon**

J. Pouymayou

#### **Le festival de Cannes**

E.Attias

### **Numéro 9**

#### **Nouveautés en oncologie**

H. Dutau, Ch. Hermant, Ch. Raspaud, Ph. Dudouet,  
E. Cohen-Jonathan Moyal, Ch. Toulas, R. Guimbaud,  
L. Gladieff, V. Feillel, V. Julia, A.-M. Basque, J. Mazières

#### **La responsabilité**

E. Attias, S. Pietra-Fraiberg, R. Tolédano-Attias  
V. Laurent, N. Telmon

#### **Phedou**

C. Ribau, P. Dupond, J.-P. Marc-Vergnes

#### **La police scientifique**

J.J. Brossard

#### **Musique**

Deux générations de musiciens : L. Morué, D. Mujica.  
Bon anniversaire, Maestro  
J. Pouymayou

#### **Peinture**

P. Bellivier

#### **Un personnage du bain turc d'Ingres**

P. Léophonte

### **Numéro 10**

#### **La BPCO en 2009**

G. Jebrak

#### **La violence**

R. Tolédano-Attias, E. Attias

D. Le Breton, G. Pirlot, P.A Delpla

#### **Katherine Mansfield**

P. Léophonte

#### **La Sultane Créole**

J. Pouymayou

#### **Musique : de la violence et autres dissonances**

S. Krichewski

#### **L'école du cirque**

S. Dutournier

#### **Le cinéma en DVD**

S. Mirouze

### **Numéro 11**

#### **Etude sociologique du recours aux médecines parallèles en cancérologie**

S. Schraub

#### **Journée toulousaine d'Allergo-Pneumologie**

L. Têtu, M. Lapeyre-Mestre, A. Juchet, M Miguères

#### **L'Institut Pasteur**

S. Mergui

#### **Les rapports humains**

R. Tolédano-Attias, E. Attias

#### **Hector Berlioz**

M. Penochet

#### **Le français qui sauva Bismarck**

J. Pouymayou

#### **Charlie Chaplin**

E. Attias

### **Numéro 12**

#### **Sport et maladies graves**

D. Rivière

#### **Anévrisme athéromateux de l'aorte abdominale**

Ph. Léger, A. Sauguet, Ch. Jordan

#### **Montaigne**

E. Attias, R. Tolédano-Attias, G. Pirlot

#### **Peinture : Le Pastel**

P. Bellivier

#### **Musique : Carlo Gesualdo**

M. Penochet

#### **Le tyran, le savant et la couronne**

Curzio Malaparte "une vie de héros"

J. Pouymayou

#### **Chopin et la maladie des passions tristes**

P. Léophonte

#### **L'étrange docteur Maï**

C. Corma

### **Numéro 13**

#### **Comment mettre en place la VNI dans l'IRC**

S. Pontier-Marchandier

#### **L'orthèse d'avancée mandibulaire**

R. Cottancin

#### **Aspects atypiques du myocarde en scanner et en IRM**

D. Colombier, O. Fondard, M. Levade, J. Besse, M. Lapeyre

#### **La Justice**

E. Attias, R. Tolédano-Attias, S. Pietra-Fraiberg

#### **Musique : Robert Schumann**

M. Penochet

#### **Le plus beau tableau du monde ou le peintre, l'écrivain et le soldat**

J. Pouymayou

#### **La peste à Venise (1347-1630)**

P. Léophonte

### **Numéro 14**

#### **Agriculture et santé durable**

Pierre Weil

#### **Allergie au Ficus Benjamina**

D. Attias

#### **Voltaire**

E. Attias, R. Tolédano-Attias,

Ch. Maubrey, A. Pouymayou

#### **L'affaire Druaux**

S. Baleizao, G. Nouvet

#### **Le Collège de France**

R. Tolédano-Attias

#### **Buster Keaton**

E. Attias

#### **Franz List**

M. Penochet

#### **Coq au vin**

J. Pouymayou

#### **Le mot de la fin**

P. Léophonte

### **Numéro 15**

#### **Vers une reconnaissance de l'allergie**

Ch. Martens

#### **La pompe à insuline chez le patient diabétique**

C. Vazier

#### **Crise des transmissions**

R. Tolédano-Attias, E. Attias, M. Martinez, D. Le Breton

M. Samuelides, G. Pirlot

#### **Les jardins d'Eyrignac**

E. Attias

#### **La dague de miséricorde**

J. Pouymayou

#### **Une lecture de Frédéric Prokosch**

P. Léophonte

### **Numéro 16**

#### **La tuberculose hier et aujourd'hui**

J. Le Grusse

#### **Vivre coliqueux à Rome**

À partir du journal de voyage de Michel de Montaigne

J. Martínez

#### **Réflexions sur la mort**

N. Telmon, E. Attias, L. Pietra,

G. Pirlot, D. Le Breton,

Ch. Maubrey-Hebral 1

#### **La voix de la mort**

J. Pouymayou

#### **Les gladiateurs et la médecine cannibale**

J. Ph. Derenne

#### **Jules Verne**

M. Uzan

#### **Laurel et Hardy**

E. Attias

#### **Entretien avec Joan Jorda, peintre et sculpteur**

P. Léophonte

### **Numéro 17**

#### **La tuberculose pédiatrique**

D. Mora, G. Labouret, H. Naoun,

M. Antonucci, M. Esmein

#### **Jean de la Fontaine : la vie, l'oeuvre, les fables**

E. Attias, S. Fraiberg-Pietra, Ch. Hebral, R. Toledano-Attias

#### **La Castapiane**

J. Pouymayou

#### **Harold Lloyd**

M. Uzan

#### **L'histoire des castrats et Farinelli**

M. Pénochet

#### **Pontormo et le syndrome de Stendhal**

P. Léophonte

### **Numéro 18**

#### **La vieillesse**

E. Attias, D. Le Breton, R. Toledano-Attias, J. Marinez

#### **Soins palliatifs et fin de vie**

E. Attias

#### **Verdi, deux siècles sans une ride**

J. Pouymayou

#### **Amadeus, Don Giovanni, Don Giacomo**

P. Léophonte

### **Numéro 19**

#### **Syndrome d'apnée du sommeil : étude pluri-disciplinaire**

D. Attias, A. Aranda, C. Louvrier,  
V. Misrai, J.C. Quintin, V. Gualino

#### **L'art thérapie en soin palliatif**

C. Guinet-Duflot

#### **Regards sur l'individualisme contemporain**

R. Tolédano-Attias, L. Pietra, E. Attias

#### **Victor Hugo : L'itinéraire politique d'un grand poète**

J.P. Bounhour

#### **Les clés de la Bastille**

P. Pouymayou

#### **Aimer, admirer ou plaindre Emma : une lecture de Madame Bovary**

P. Léophonte

### **Numéro 20**

#### **Journée toulousaine d'Allergologie**

V. Adoue, V. Siroux, F. Bienvenu, M. Miguères, J.-P. Olives

#### **J'ai vécu la médecine d'urgence**

Ch. Virenque

#### **Deux médecins méridionaux, pionniers de la cardiologie**

J.-P. Bounhour

#### **Socrate**

E. Attias, R. Tolédano-Attias, L. Piétra

#### **L'effet Papillon**

J. Pouymayou

#### **Christian de Duve**

P. Léophonte

### **Numéro 22**

#### **L'hypnose est-elle efficace contre le trac chez les artistes ?**

M. Welby-Gieusse

#### **La Liberté**

E. Attias, D. Le Breton, L. Pietra, Ch. Hebral, J.P Bounhour

#### **Être libre sous le joug...**

P. Léophonte

#### **Les poissons rouges et la poudre blanche**

J. Pouymayou

#### **Georges Brassens**

E. Attias

## **Numéro 21 : Morceaux choisis 1**

### **David Le Breton**

Obsolécence contemporaine du corps :

Visages du vieillir

Que transmettre aujourd'hui ?

### **Pierre Henri Tavoillot**

Philosophie des âges de la vie

### **Ruth Tolédano-Attias**

Quel est l'impact de l'individualisme sur les rapports humains

Réflexions sur la violence

Crise ou rupture des transmissions

Socrate : la tâche du philosophe

### **Elie Attias**

La superstition : analyse et dérapages

A la découverte de Voltaire

Réflexions sur la Justice

L'Amitié

### **Gérard Pirlot**

Violence et « biolence » à l'adolescence

Montaigne : Le « je » subjectif construit dans la réverbération mélancolique... des absents

### **Laurent Piétra**

Quelques variations sur le thème de « l'homme sans âge » de Mircéa Eliade et F.F Coppola

« Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point »

### **Jézabel Martinez**

Le regard littéraire sur la vieillesse à la Renaissance

### **Sophie Fraiberg-Piétra**

La responsabilité : approche éthique

### **Charlotte Hébral**

Le chêne et le roseau

### **Paul Léophonte**

D'un labyrinthe de curiosités au fleuve Alphée avec Roger Caillols

Amadéus, Don Giovanni, Don Giacomo

Pontormo et le syndrome de Stendhal

### **Jean Paul Bounhoure**

Goya : sa maladie, son œuvre

### **Sébastien Balcizao et Georges Nouvet**

L'affaire Druaux

### **Serge Krichewsky**

De la violence et autres dissonances

### **Anne et Jacques Pouymayou**

Voltaire et Calas

### **Elie Attias**

Charlie Chaplin

### **Jacques Pouymayou**

Les clés de la Bastille

Le coq au vin

**Numéro 23 : Morceaux choisis 2**

***Ruth Tolédano-Attias***

Approche philosophique des rapports humains

L'élaboration du concept de *responsabilité* dans la philosophie platonicienne

***Elie Attias***

Individualisme et Solitude

Le procès de Socrate

***David Le Breton***

Violences et jeunes des quartiers de Grands Ensembles

Du cadavre

***Gérard Pirlot***

La mort qui ronge inconsciemment dans les manifestations psychiques

***Laurent Piétra***

D'où vient que la superstition ne meurt point ?

L'individualisme

***Charlotte Hebral***

La mort dans *Les Fleurs du mal*

Micromégas (1752)

***Sophie Fraïberg-Piétra***

Légalité et légitimité

***Jézabel Martinez***

« Vivre coliqueux à Rome ».

*A partir du Journal de voyage* de Michel de Montaigne

***Jean Paul Bounhoure***

Victor Hugo : l'itinéraire politique tortueux d'un grand poète

***Paul Léophonte***

Un personnage du bain turc d'Ingres

Chopin et la maladie des passions tristes

***Jacques Pouymayou***

Le plus beau tableau du monde

Le coureur de Martahon

***Marc Uzan***

Lire ou relire Jules Verne aujourd'hui

***Jacques Arlet***

Poètes toulousains de la Belle Epoque

**Numéro 24 :**

**Jacques Pouymayou**

A la poursuite de l'antalgie

**Michel Olivier**

Douleur et Urgence

**Muriel Welby-Gieusse**

Chant et reflux

**Elie Attias**

Comment définir le bonheur ?

**Ruth Tolédano-Attias**

Peut-on rechercher le bonheur à l'heure de l'arbitraire ?

**Laurent Piétra**

Le bonheur doit-il être achevé ?

**Charlotte Hebral**

La littérature et le bonheur

**Paul Léophonte**

Un souvenir de Sviatoslav Richter (1915\_1977)

**Pierre Carles**

Beaux tuberculeux

**Elie Attias**

Pierre Dac

**Numéro 25**

**Guy Laurent, Gisèle Compaci**

L'accompagnement des patients en cancérologie

**Jean Paul Bounhoure**

Maladie coronaire et sexe féminin

**Aristide Querian**

Histoire de la chirurgie cardiaque

**Elie Attias**

Réflexions sur la jalousie

**Gérard Pirlot**

La jalousie : du pathologique à la « normalité » d'un affect inscrit au plus profond de l'humain et de l'humanité

**Paul Léophonte**

Un génie presque oublié, Laennec

**Pierre Carles**

Et Zeus nomina les étoiles

**Jacques Pouymayou**

L'homme qui détourna le fleuve

Apothéose, A Denis Dupoirion

**Numéro 26 : Un cheminement philosophique de Ruth Tolédano-Attias**

La "juste mesure" et la démesure  
Approche philosophique du corps  
Le cœur politique : le courage, la cordialité, l'amitié et la justice dans la cité  
L'amour courtois : le cœur en émoi pour des amours impossibles  
Réflexions sur la violence  
Approche philosophique des rapports humains  
« Des cannibales » : le paradoxe de Montaigne. Qui est le plus barbare ?  
La justice avec ou sans la démocratie  
Voltaire : *Candide ou l'optimisme*  
Crise ou rupture des transmissions  
Peut-on parler de la dimension philosophique des Fables de La Fontaine ?  
Vieillesse et sagesse  
Quel est l'impact de l'individualisme sur les rapports humains ?  
Peut-on rechercher le bonheur à l'heure de l'arbitraire ?  
Socrate : la tâche du philosophe  
*Lectures et commentaires :*  
- *Storytelling, la machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits*, de Christian Salmon  
- *Expériences de la douleur : Entre destruction et renaissance* de David Le Breton.  
- *Eclats de voix. Une anthropologie des voix* de David Le Breton  
- *Tous gros demain ?* (2007) et *Mon assiette, ma santé, ma planète* (2010) de Pierre Weill.

**Numéro 27 :**

***Paul Léophonte***

Une brève histoire de la tuberculose

***Jean Paul Bounhoure***

La mort de Gustave Mahler

Bref rappel sur l'histoire des endocardites malignes

***Cécile Décultot, Jean-Loup Hermil, Sébastien Baleizao***

Comment les médecins généralistes appliquent la bienveillance lors des visites à domicile

***Ruth Tolédano-Attias***

Rire/Aimer/Joie

***David Le Breton***

Quand le rire fait police

***Charlotte Hebral***

Le rire en littérature

***Elie Attias***

Le Burlesque

***Christian Virenque***

Double anniversaire

***Pierre Carles***

Les voyageurs de Jules Verne sont malades

***Jacques Pouymayou***

La souris du paradis

**Numéro 28 :**

**Jean Paul Bounhour**

Manifestations cardio-vasculaires et substances récréatives

**Christian Virenque**

Kéraunopathologie et médecine kéraunique

**Thomas Ginsbourger**

Activité physique et cancer

**Ruth Tolédano-Attias**

Mensonge : malaise et aliénation

**Laurent Pietra**

Le mensonge comme action

**Charlotte Hebral**

Mensonge littéraire. Une voie véritable ?

**Elie Attias**

Superstition et Mensonge

**Paul Léophonte**

Huitième Commandement et mensonge médical vertueux,  
ou vérité nuancée

**Jacques Pouymayou**

Le peintre et les architectes

**Numéro 29 : *Pensées et Réflexions de Elie Attias***

**Sport et Économie**

**Réflexion sur le sport. Jusqu'ou la performance ?**

**Le corps dans tous ses états**

**Les médecins philosophes**

**Ma responsabilité envers autrui ou le devoir de responsabilité**

**La violence à travers des citations**

**L'amitié**

**Michel de Montaigne**

**Réflexion sur la justice**

**À la découverte de Voltaire**

**Observation et analyse de la crise de transmission**

**La mort dans tous ses états**

**Jean de La Fontaine**

**Vieillesse et perte d'autonomie**

**Soins palliatifs et fin de vie : Réflexion**

**Individualisme et Solitude**

**Le procès de Socrate**

**Réflexions sur la liberté**

**Réflexions sur la jalousie**

**Comment définir le bonheur**

**Le rire : le Burlesque**

**Mensonge et superstition**

**Chroniques**

- La Laïcité
- Albert Richter : champion et humaniste
- Le festival de Cannes
- Charlie Chaplin
- Buster Keaton
- Stan Laurel et Olivier Hardy
- Georges Brassens
- Pierre Dac

**Numéro 30 :**

**Jacques Pouymayou**

Analgésie périmerveuse et douleurs du cancer  
L'analgésie intrathécale en douleur cancéreuse

**Régis Fuzier**

Analgésie périmerveuse continue et douleur carcinologique

**Ruth Tolédano-Attias**

Que peut la raison face aux émotions ?

**Elie Attias**

Quand l'émotion l'emporte sur la raison

**Florence Natali**

La fragilité de Médée

**Charlotte Hebral**

Ce que dit l'émotion à la raison

**Manuel Samuelidès**

Histoire de la raison scientifique

**Paul Léophonte**

Chronique : L'Art d'Hammershot

**Jacques Pouymayou**

Nouvelle : Un monde connecté ou l'avenir numérique radieux

**Numéro 31 :**

**Christian Virenque**

Une brève histoire du SAMU 31

Louis Lareng ; Hommage

**Richard Aziza, R.L. Cazzato, X.Buy, J.Palussiere**

Perspectives du radiologue interventionnel dans la prise en charge des métastases osseuses

**Florence Natali**

Difficile vérité

**Laurent Pietra**

Le Lévitte d'Ephraïm de Rousseau : texte clef

**Manuel Samuelidès**

Développement de l'intelligence artificielle

**Ruth Tolédano-Attias**

Un paradoxe contemporain : la culpabilité héréditaire

**Charlotte Hebral**

Le mentir-vrai au théâtre : un jeu pour la vérité

**Paul Léophonte**

Un miraclr toscan

**Jacques Pouymayou**

L'aviateur et le philosophe

**Brigitte Hedel-Samson et Michèle Tosi**

Œuvres ultimes

**Elie Attias**

Michel Bouquet

A lire

Numéro 32 : Nouvelles : Jacques Pouymayou

Incipit

Le ténor est en prison

Les citrons de Sicile

Milone de Crotone

Les Sybarites

Les croissants

Dix jours en octobre

Les cénobites tranquilles

OK

Le coureur de Marathon

Bon anniversaire, Maestro

La sultane créole

Le français qui sauva Bismarck

Le tyran, le savant et la couronne

C.Malaparte, « une vie de héros »

Le plus beau tableau du monde

Coq au vin

La dague de la miséricorde

La voix du mort

La castapiane

Verdi, deux siècles sans une ride

Les clefs de la Bastille

L'effet papillon

Les poissons rouges et la poudre blanche

Le coureur de Marathon

L'homme qui détourna le fleuve

Apothéose

La souris du paradis

Le peintre et les architectes

Un monde connecté

L'aviateur et le philosophe

Le Nobel inattendu

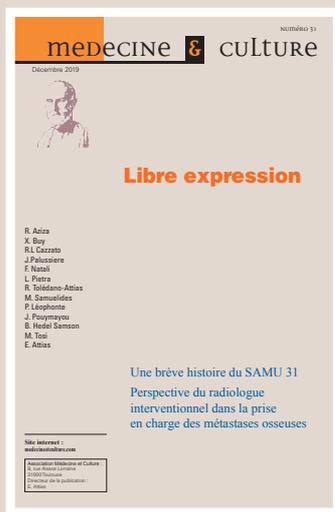
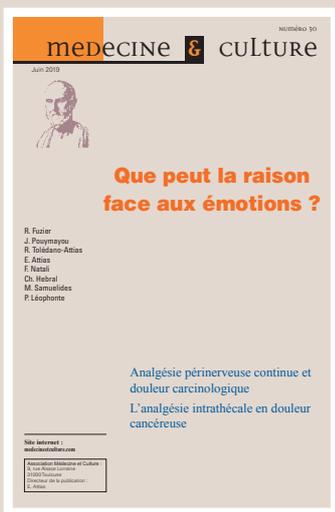
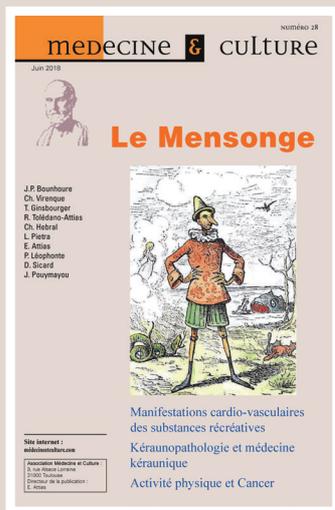
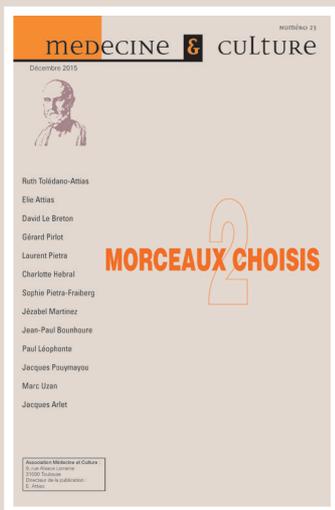


Achévé d'imprimer

G.N. Impressions - 31340 Villematier  
Email : [gnimpressions@gmail.com](mailto:gnimpressions@gmail.com)

Dépôt légal : juin 2020

**Jacques Pouymayou** est anesthésiste-réanimateur à Toulouse, à l'IUCT - Oncopole.  
Il a participé activement, depuis sa création, à tous les numéros de la Revue Médecine et Culture.



**Vous pouvez lire et télécharger la revue Médecine et Culture sur le site :**  
**medecineetculture.com**